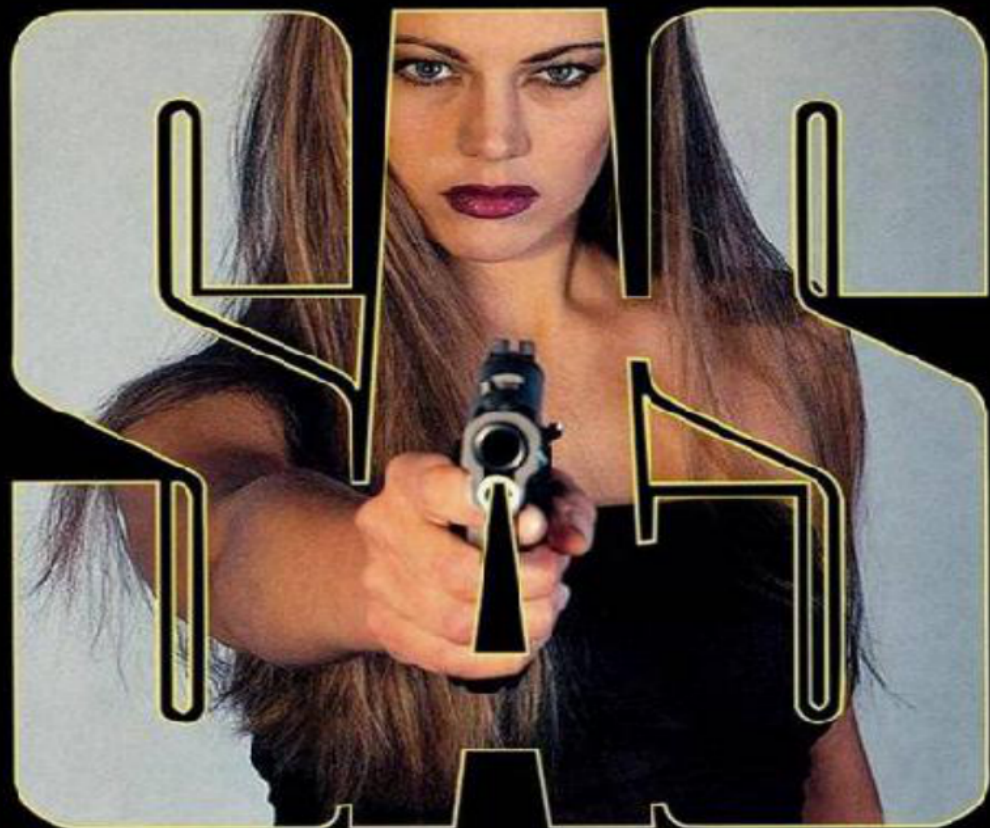


SAS T143 : Armageddon

De Villiers, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ARMAGEDDON

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



ARMAGEDDON

Photo de couverture : Thierry Vasseur

Maquillage : Lucie Musci

Arme fournie par : Armurerie Courty et fils

44, rue des Petits-Champs, 75002 Paris

© Éditions Gérard de Villiers, 2013

ISBN 978-2-360-5345-48

PROLOGUE

Ezra Patir arriva avec comme toujours quelques minutes de retard au briefing quotidien de huit heures, présidé par Abraham Dichter, le directeur du Shin Beth [1] qui avait succédé à l'amiral Ayalon. Cette réunion se tenait au sixième étage du nouveau building de l'agence de renseignements, un massif bâtiment blanc au toit plat et aux minuscules ouvertures carrées, qui se dressait comme un blockhaus face à un terrain vague le séparant du campus de l'université de Tel-Aviv, au nord de la ville, à la hauteur de l'échangeur entre l'autoroute Ayalon et l'avenue Rokakh.

Avant de s'asseoir, Ezra Patir fit le tour de la table, remettant à chacun des participants une chemise identique. Le compte rendu des écoutes et des divers capteurs électroniques surveillant les « cibles » palestiniennes du Shin Beth, pour les dernières vingt-quatre heures. Résultat du travail de la division technique, le service le plus « sensible » du Shin Beth, qui gérait tous les moyens électroniques de collecte du renseignement. Les écoutes téléphoniques, souvent extrêmement sophistiquées, les innombrables micros clandestins introduits chez la plupart des dirigeants palestiniens, et d'autres procédés, si secrets que même à l'intérieur du service, tous ne les connaissaient pas.

Les Israéliens, en pointe dans l'électronique, avaient toujours excellé dans ce domaine. Durant les négociations d'Oslo entre Palestiniens et Israéliens, le Mossad [2] avait réussi, grâce à une « taupe », à introduire dans le bureau de Tunis du principal négociateur palestinien, Abu Mazen, une batterie de micros, dissimulés dans un fauteuil et dans une lampe et déclenchés par un capteur électronique qui les activait quand Abu Mazen s'installait dans son fauteuil. Tout le système – micros et émetteurs – était équipé de batteries révolutionnaires capables de durer plusieurs années. Ainsi, les conversations les plus secrètes des dirigeants palestiniens étaient écoutées en temps réel par le Mossad, ce qui facilitait considérablement le travail des négociateurs israéliens qui savaient ce que leurs adversaires avaient *vraiment* dans la tête.

Depuis l'installation des dirigeants palestiniens en Cisjordanie et à Gaza, à la suite des accords de paix de 1993, le service d'Ezra Patir avait pris la suite du Mossad qui, lui, n'opérait qu'à l'extérieur d'Israël. Pour une traque électronique des activistes du Fatah, du Djihad islamique, du Hamas et aussi des services de renseignements

palestiniens. Heureusement pour le Shin Beth, les Palestiniens sous-estimaient les capacités techniques du service israélien.

Les activistes qui préparaient des attentats antiisraéliens pensaient à tort qu'ils protégeaient leurs communications en changeant de numéro de portable toutes les semaines, alors que le Shin Beth se jouait de leurs précautions. Même les professionnels du renseignement palestinien n'arrivaient pas à concevoir qu'un téléphone non décroché, en apparence inerte, puisse receler un système d'écoute retransmettant toutes les conversations tenues dans la pièce à un récepteur situé à plusieurs kilomètres.

Dès qu'Ezra Patir fut installé, Moshe Hatwaz, directeur de cabinet d'Abraham Dichter, commença son exposé des affaires en cours par l'évaluation des menaces terroristes immédiates. C'est-à-dire le risque d'attentats sur le territoire israélien par des kamikazes du Hamas ou du Djihad islamique. Quelques semaines plus tôt, le nouveau Premier ministre, Ariel Sharon, avait été élu grâce à sa promesse d'apporter aux Israéliens la sécurité. Jamais, donc, la prévention des attentats n'avait été aussi cruciale. Dans un silence de plomb, Moshe Hatwaz annonça :

— Trois obus de mortier sont tombés sur le kibboutz Nahral Oz, à l'est de la bande de Gaza, sans faire de victimes.

Abraham Dichter s'assombrit c'était le territoire d'Israël qui était frappé. Hatwaz continua :

— Un colon a été tué sur une route de contournement, à côté de la colonie Newe Daniel, à l'ouest de Bethléem. Dans la même zone, une équipe du Hamas a été localisée à Ramallah. Ils disposeraient de deux véhicules chargés d'explosifs qu'ils tentent de faire pénétrer sur le territoire. Nous avons transmis l'information à Tsahal [3] qui a installé des barrages. Il semble que, pour l'instant, le commando ne soit pas parvenu à sortir du périmètre de Ramallah.

Abraham Dichter regarda par la fenêtre carrée le ciel d'un bleu limpide. Comment penser qu'avec ce temps magnifique pour un mois de mars, la mort rodait en Israël ? Déjà, à chaque *shabbat*, les plages de la ville grouillaient de monde. Tel-Aviv commençait à ressembler à un petit Miami, s'étendant de plus en plus vers le nord, coincée entre l'autoroute Ayalon et la Méditerranée. Un patchwork de buildings hyper modernes et de cubes de béton sans grâce où s'entassait le tiers de la population de l'État hébreu. Le dernier attentat palestinien avait eu lieu quelques kilomètres plus au nord ; un kamikaze de la branche militaire du Hamas, le groupe Ezzedine El Kassam, croyant avoir été repéré, s'était fait sauter avec ses explosifs sur un passage clouté. Trois morts et huit blessés. S'il avait fait exploser sa bombe dans un autobus, le nombre des victimes aurait été multiplié par dix. Depuis quel temps d'ailleurs, Abraham Dichter avait interdit à ses enfants

de prendre l'autobus. Ce genre d'attentat était totalement imprévisible. Moshe Hatwaz s'était tu, il lui lança :

— Moshe, y a-t-il une menace immédiate ?

Moshe Hatwaz hocha affirmativement la tête.

— Oui, les gens de Patir ont intercepté une communication téléphonique entre un type à Gaza et son copain, ici, à Tel-Aviv. Le second disait au premier, qu'il appelait « Ahmad », qu'il avait bien réceptionné les quarante kilos d'oranges mais qu'il lui en fallait d'autres. Il s'agit sûrement d'explosifs.

— Vous l'avez localisé ? interrogea Dichter d'une voix égale.

C'est Ezra Patir qui répondit :

— Non. Pas encore. L'appel a été donné d'un portable qui se trouvait dans le sud de la ville, vers Eilat Road.

— Et ce « Ahmad » ?

— Celui-là était sur un poste fixe que nous avons localisé, dans une maison que nous avons déjà repérée, dans le quartier d'Altourkman, à Gaza-City. Il s'agit d'un des locaux clandestins du Hamas.

Abraham Dichter demeura silencieux quelques secondes. Gaza, c'était la zone « A », là où l'Autorité palestinienne avait les pleins pouvoirs pour la sécurité et où l'armée israélienne n'avait plus le droit de pénétrer. Une intrusion armée était militairement possible, mais à un prix politique élevé. Le monde entier avait les yeux tournés vers le Moyen-Orient et les États-Unis venaient de changer de président. Ce n'était pas le moment de commettre une erreur politique alors qu'Ariel Sharon, qui venait de succéder à Ehoud Barak, se préparait à s'envoler pour Washington.

Le patron du Shin Beth se tourna vers son conseiller politique, Nadav Galili.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Nadav ?

— Il faut en parler directement à Arafat, conseilla le colonel Galili. Il est le seul à pouvoir neutraliser ce terroriste. Mais je doute qu'il accepte...

— Vous avez toujours un canal direct à travers Nassiv ? Ça marche ?

— Ça marche, confirma Galili. Je peux envoyer quelqu'un dès aujourd'hui.

— Envoyez-le ! trancha Dichter. Et rendez-moi compte.

Depuis le début, le 28 septembre 2000, de la seconde Intifada, déclenchée d'abord par la visite d'Ariel Sharon sur l'esplanade des Mosquées puis surtout par la répression féroce des manifestations qui avaient suivi trois jours plus tard, quand les *snipers* de la police israélienne avaient abattu plusieurs manifestants qui lapidaient leurs camarades, les relations étaient quasiment rompues entre les Israéliens et l'Autorité palestinienne de Yasser Arafat, sise à Gaza-City, dans la

bande de Gaza. Seuls demeuraient quelques contacts secrets par l'entremise de Jamal Nassiv, patron de la Sécurité préventive palestinienne. Celui-ci, durant la longue lune de miel qui avait suivi le retour de Yasser Arafat à Gaza et l'établissement des premières structures de l'État palestinien, avait reçu à bras ouverts les agents du Shin Beth et de la CIA. Objectif mettre hors d'état de nuire la branche militaire du Hamas, le groupe Ezzedine El Kassam, responsable de la plupart des attentats à la bombe commis en Israël.

Jamal Nassiv s'y était attelé avec une férocité appliquée, utilisant la torture et les exécutions sommaires, et jetant en prison les survivants. Hélas, depuis six mois, suite au blocage des négociations et au refus israélien d'exécuter les accords intermédiaires pourtant signés, la situation était allée en se dégradant. Jamal Nassiv avait interdit Gaza aux agents de la CIA, Arafat avait fait relâcher les membres du Hamas emprisonnés, et toute collaboration opérationnelle avec le Shin Beth avait officiellement cessé. Heureusement, on se parlait encore un peu, discrètement...

Abraham Dichter alluma sa sixième cigarette de la journée. Depuis la reprise des attentats, il avait doublé sa consommation de tabac. C'était lui, désormais, qui était chargé de tenir la promesse faite par Ariel Sharon aux Israéliens d'assurer leur sécurité. Seulement, il s'agissait d'une tâche presque impossible. Le mythe de Sisyphe. Sans cesse, il fallait reprendre le rocher roulé jusqu'en bas de la montagne pour le hisser à nouveau au sommet, avant qu'il ne retombe à nouveau. Les deux populations, israélienne et palestinienne, étaient trop imbriquées pour qu'on puisse rendre hermétique la « ligne verte » séparant les deux communautés, Israël et les Territoires devenus partiellement autonomes. Les contrôles les plus pointilleux n'y changeaient rien.

Depuis les accords d'Oslo, suivis de l'accord intermédiaire entre Israël et l'Autorité palestinienne le 28 août 1995, les Israéliens avaient rendu aux Palestiniens l'autorité civile dans ce qui constituait, depuis 1967, les Territoires occupés. D'abord la Cisjordanie, coincée entre le Jourdain et Israël, englobant Jérusalem-Est, et ensuite la bande de Gaza, au sud, environ 400 km², jadis sous mandat égyptien. Après avoir gagné la guerre de 1967, les Israéliens avaient envahi ces deux territoires, occupation qui n'avait jamais été admise par les Nations unies. D'ailleurs, bien que le gouvernement israélien se trouve à Jérusalem, toutes les ambassades continuaient d'être installées à Tel-Aviv, l'annexion de Jérusalem n'étant pas reconnue par la communauté internationale.

Comme si tout cela n'était pas déjà assez compliqué, depuis 1967, les Israéliens avaient truffé les Territoires occupés de « colonies » israéliennes ! Ces colonies, souvent habitées par des juifs ultra-

orthodoxes, véritables fanatiques religieux, abritaient en 1995 près de cent quarante mille colons ! Ceux-ci, regroupés en communautés comme à Hébron, étaient des abcès de fixation qui avaient contraint Israël à construire d'innombrables voies de contournement pour éviter les villages arabes. Ces routes tronçonnaient les Territoires en une multitude de « bantoustans », interdisant toute continuité territoriale. Même dans l'étroite bande de Gaza, environ cinq mille colons occupaient le tiers du territoire, laissant le reste à plus d'un million de Palestiniens.

Tout cela créait un *patchwork* inextricable, interdisant une séparation franche entre les deux communautés.

Évidemment, lorsque, le 1er juillet 1994, Yasser Arafat était revenu s'installer à Gaza, les négociations avaient commencé en vue d'aboutir à une situation plus gérable et à un État viable pour les Palestiniens, ceux-ci exigeant, à terme, l'évacuation de toutes les « colonies ». Pour compliquer encore les choses, les Territoires étaient divisés en trois « zones ». La zone « A » avait été évacuée totalement par Israël et les Palestiniens y régnaient en maîtres. Elle comportait plusieurs « lambeaux » de Cisjordanie séparés par les colonies juives et les deux tiers de la bande de Gaza. Les zones « B » et « C » étaient sous contrôle militaire israélien et administration civile palestinienne.

Un vrai casse-tête.

Surtout pour les services de sécurité israéliens, Mossad et Shin Beth.

Pour Abraham Dichter, il était plus facile de diriger le Shin Beth avant le retour des Palestiniens de l'extérieur en 1994.

Tant que les négociations s'étaient déroulées à peu près normalement, cela n'avait pas eu trop de conséquences. Et puis, le processus de paix avait commencé à se gripper, les Israéliens atermoyant et les Palestiniens s'énervant. Le cauchemar du Shin Beth avait commencé le 25 février 1996 ce jour-là, un terroriste du Hamas avait fait exploser une bombe dans un autobus de Jérusalem. Bilan vingt-six morts.

Tant que l'armée et le Shin Beth avaient un droit de regard sur la totalité des Territoires occupés, la lutte contre les extrémistes palestiniens avait surtout reposé sur le Mossad, le service d'espionnage et de contre-espionnage extérieur d'Israël, dont les bureaux se trouvaient encore plus au nord de Tel-Aviv, juste avant Herzliya. Ses agents avaient traqué à travers le monde les responsables d'attentats commis contre les intérêts israéliens, liquidé au fil des ans des dizaines d'activistes palestiniens, à Paris et partout en Europe, au Liban, à Tunis.

Depuis 1995, le poids de la sécurité reposait en grande partie sur le Shin Beth, puisque désormais tous ses adversaires se trouvaient soit

dans les Territoires occupés, soit en Israël même.

Perdu dans ses pensées, Abraham Dichter méditait l'exposé de son directeur de cabinet. Angoissé. Le pari d'Ariel Sharon était risqué. Pour reprendre les négociations avec les Palestiniens, interrompues après le départ d'Ehoud Barak, le nouveau Premier ministre réclamait à Yasser Arafat l'arrêt total des violences attentats en Israël, actions contre les colons, harcèlement des soldats de Tsahal veillant à la sécurité des colonies implantées dans les Territoires et aux frontières d'Israël. Il considérait que le vieux leader palestinien avait le pouvoir de contrôler ses troupes et ses extrémistes.

Seulement, Arafat, lui, n'acceptait de mettre son autorité en jeu qu'*après* une reprise des négociations. Là où on les avait laissées. C'est-à-dire en tenant pour acquises les nombreuses concessions israéliennes qu'Ariel Sharon n'était absolument pas prêt à reprendre à son compte.

Une situation bloquée. Qui risquait de se dénouer dans le sang pour un nouveau round d'horreurs. Abraham Dichter avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas de solution à ce dilemme. Et pourtant, Ariel Sharon paraissait serein. Le directeur du Shin Beth réalisa soudain que le silence était retombé. C'était à lui de conclure.

— Schlomo ! lança-t-il à un homme massif aux traits lourds, mal habillé, assis en face de lui. Vous nous préparez quelque chose ?

— Deux ou trois petits trucs ! dit de sa voix lente Schlomo Zamir, mais ce n'est pas encore mûr.

Schlomo Zamir, surnommé Schlomo Hamisrah [4] à cause d'une vieille histoire de chaussettes au cours d'une opération pendant la guerre du Kippour, était d'origine polonaise et parlait hébreu avec un léger accent yiddish. En dépit de son apparence un peu endormie, c'était un des as du Shin Beth, un spécialiste de « l'électronique de combat », comme il l'appelait. Il était à la tête d'une unité secrète, semblable à celle de Tsahal, *Douvdevan* [5], chargée de l'élimination physique des terroristes les plus dangereux, impossibles à arrêter parce que se trouvant en zone « A », grâce à tout un attirail de pièges électroniques sophistiqués, à une poignée d'agents hautement motivés et à la coopération d'unités spéciales de Tsahal. C'était lui qui exploitait les informations recueillies par le service d'Ezra Patir.

Son palmarès était impressionnant. Sa première victime avait été, en 1996, l'artificier en chef du Hamas, Yehia Ayache, surnommé « l'ingénieur », tué par l'explosion de son portable piégé alors qu'il répondait à un appel d'un des agents du groupe *Douvdevan*.

Ensuite, avaient suivi Tarek Charif, autre activiste du Hamas, en novembre de la même année, puis les frères Imad et Abdel Awadalklah, deux poseurs de bombes présumés. Le dernier en date était un activiste du Tanzim [6] soupçonné d'attentats contre Tsahal, Hussein Abayat, tué dans sa voiture le 9 novembre 2000 par un

missile tiré d'un hélicoptère israélien aux ordres de Schlomo Zamir. Ce dernier était peu bavard, ne révélant que ce qu'il était absolument obligé de dire, même à ses supérieurs. Militant du Likoud, il vouait à Ariel Sharon une dévotion absolue.

— Pas de questions ? demanda encore Dichter, balayant la table du regard.

Devant le silence de ses collaborateurs, il se leva, signifiant la fin du briefing. Les assistants se retrouvèrent dans le couloir. Dans ce nouveau building, construit récemment face aux pelouses de l'université de Tel-Aviv, tout était encore propre et pimpant, contrairement au vieux bâtiment en béton gris, hérissé d'antennes, qui s'allongeait un peu plus loin, le long du Ayalon Freeway. L'ensemble était protégé par de hauts grillages et un assortiment de pièges électroniques qui le rendaient pratiquement invulnérable.

Schlomo Zamir, délaissant l'ascenseur, emprunta l'escalier pour rejoindre son bureau situé à l'étage en dessous, dont la taille ne correspondait pas à l'importance de son rôle. Plusieurs télévisions, allumées en permanence, sans le son, occupaient tout un panneau.

CNN, deux chaînes israéliennes, une palestinienne et surtout Al Djezira, une nouvelle télé émettant à partir du Qatar et arrosant tout le monde arabe, beaucoup plus libre que les médias arabes.

Quelques photos et des fanions ornaient les murs, ainsi que des cartes d'état-major. Sur son bureau, la photo de Rivka, son épouse, des téléphones, peu de papiers. Il se plongea dans le dossier remis par Ezra Patir. À la troisième page, il sentit son estomac se contracter et relut trois fois le passage qui le perturbait. Afin d'être certain de ne pas commettre d'erreur, il alla prendre dans l'armoire blindée où il enfermait ses dossiers les plus « sensibles » une mince chemise rouge. Après l'avoir consultée, il eut la certitude qu'il ne s'était pas trompé.

Il remit la chemise rouge dans l'armoire et se rassit. Soucieux. D'abord, il allongea la main vers le paquet de Lucky Strike posé sur son bureau, puis se ravisa. Il avait cessé de fumer depuis six mois, mais gardait ce paquet à portée de la main afin de tester sa volonté. À côté, il y avait un drôle d'objet. Un chien en fil de fer recouvert de plastique rouge et doté d'une gueule féroce. Schlomo Zamir s'en empara et commença à lui tordre les pattes dans tous les sens : son passe-temps favori depuis qu'il ne fumait plus. Ça l'aidait à réfléchir. Après un quart d'heure de « torture » et de réflexion, il redressa soigneusement les pattes martyrisées, remis le chien en place, décrocha sa ligne protégée, celle dont il se servait pour les communications sensibles. Pas de tonalité ! Après avoir essayé trois fois, il raccrocha en poussant un juron. Il y avait un problème sur la ligne. Ça arrivait. Il décrocha alors sa ligne directe, non protégée, et composa un numéro à Jérusalem. Lorsqu'on répondit, Schlomo Zamir

annonça simplement :

— C'est Hamisrah.

Sur cette ligne non protégée, il ne prononçait jamais de noms. Et seuls ses intimes connaissaient son surnom. Du nouveau ? demanda son interlocuteur.

Nous avons un gros souci sur Gog et Magog, annonça d'une voix égale Schlomo Zamir.

CHAPITRE PREMIER

Le policier palestinien en tenue de combat, kalachnikov à l'épaule, leva la barrière délimitant le nord de la bande de Gaza et fit signe au major Marwan Rajoub de passer. Celui-ci pénétra à petite vitesse dans le *no man's land* séparant la bande de Gaza de l'État d'Israël. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une impression de malaise devant les miradors high-tech, équipés d'immenses vitres fumées panoramiques sur 360°, plantés sur des éminences cernant le *check point* d'Erez, et menaçants comme des monstres de science-fiction.

À part les miradors, il n'y avait que quelques baraquements abritant le détachement israélien, un bâtiment de contrôle pour les VIP, des postes d'observation bourrés d'électronique, des barbelés et des parkings.

Cinq cents mètres plus loin, le major Rajoub stoppa devant le premier contrôle israélien tenu par des soldats casqués, engoncés dans des gilets pare-balles, bardés de chargeurs pour leur Galil. Trois d'entre eux bayaient aux corneilles, affalés sur un banc, le quatrième regardait la voiture approcher, sur ses gardes. Depuis le bouclage des Territoires, conséquence de la nouvelle Intifada [7], Gaza ne voyait passer presque personne. Quelques journalistes et de rares Palestiniens munis d'autorisations exceptionnelles pour se rendre en Israël. Rajoub stoppa dix mètres avant les soldats et coupa le moteur, prenant bien soin de ne pas faire de mouvements brusques. Les soldats de Tsahal étaient nerveux et avaient la détente facile. À leurs yeux, tout Palestinien était un terroriste potentiel.

Aucun véhicule arborant la plaque verte palestinienne n'était autorisé à franchir le *check point*, mais la Range Rover blanche de Marwan Rajoub avait une plaque à numéros rouges sur fond blanc signalant qu'il s'agissait d'un véhicule officiel.

Le major palestinien descendit de son véhicule et se dirigea à pied vers les soldats israéliens.

À part lui, le *check point* était absolument désert, ce qui le rendait encore plus sinistre. Marwan Rajoub tendit au sergent une carte plastifiée rose portant sa photo, à en-tête de l'Autorité palestinienne, avec des inscriptions en hébreu et en arabe. Sa carte de VIP 2. En même temps, il lui signala en anglais que son nom devait se trouver sur la liste des personnes autorisées à pénétrer en Israël. Il souriait et parlait d'un ton amical, presque humble. Les soldats postés au *check point* faisaient la pluie et le beau temps. Si votre tête ne leur revenait

pas ou s'ils vous trouvaient agressif, vous pouviez avoir des papiers en règle, ils vous refoulaient sans appel.

Le système des cartes VIP était destiné à séparer les « bons » Palestiniens des « mauvais ».

Le major Marwan Rajoub faisait partie des premiers. Délivrées à une poignée d'officiels palestiniens, ces cartes leur permettaient, lorsque les circonstances étaient normales, d'entrer en Israël sans subir les tracasseries réservées aux Palestiniens anonymes. La VIP 1 autorisait à passer avec sa voiture, son chauffeur et son arme de service. La VIP 2 avec seulement sa voiture, et la VIP 3, sans voiture.

Marwan Rajoub, major de la Sécurité préventive palestinienne, appartenait au service qui avait le plus collaboré avec le Shin Beth et la CIA à l'extermination des extrémistes du Hamas. À ce titre, il avait souvent reçu des agents de la CIA venus chercher des informations à Gaza et, grâce à sa connaissance de l'anglais, avait acquis le statut d'officier de liaison officieux entre son service et la CIA.

Cependant, le sergent israélien, après avoir vérifié que le nom de Marwan Rajoub se trouvait bien sur sa liste, ne fit aucun commentaire, lui rendit sa carte et ordonna :

— Faites avancer votre véhicule sur la fosse.

Marwan Rajoub remonta dans le 4x4 et l'immobilisa au-dessus de la fosse qui permettait d'examiner le dessous du véhicule. Les trois soldats commencèrent à l'inspecter minutieusement, ouvrant le capot, vérifiant tous les endroits qui auraient pu servir de cachette. La hantise, c'était l'entrée clandestine d'explosifs en Israël.

Marwan Rajoub attendait, serein, regardant la Terre promise, pourtant peu attrayante, de l'autre côté du baraquement réservé aux contrôles des VIP, protégé par un second barrage. Il avait hâte d'être à Tel-Aviv, d'échapper à l'atmosphère étouffante de la bande de Gaza.

Avant 1948, Gaza-City n'était qu'une misérable oasis, plantée au milieu d'une lande désertique peuplée de quelques bédouins. Entre 1948 et 1949, deux cent mille réfugiés chassés de Palestine par la victoire du nouvel État hébreu affluèrent dans cette morne plaine, suivis par beaucoup d'autres. Transformant ce territoire de 400 km², jadis sous mandat égyptien, en un ghetto où s'entassaient un million deux cent mille Palestiniens ! Le seul ghetto du monde à avoir vue sur la mer, car la bande de Gaza possédait quarante kilomètres de côte.

Et cette minuscule bande de terre n'était même pas totalement aux Palestiniens ! Cinq mille colons israéliens occupaient près de 40% du territoire, incluant la moitié du bord de mer, et consommaient 80% de l'eau douce, à l'abri de barbelés électrifiés et sous la protection de centaines de soldats.

C'était dans ce chaudron de rancoeur et de misère que s'étaient installés, après les accords d'Oslo, Yasser Arafat et l'Autorité

palestinienne. Une relative euphorie avait régné pendant quelques mois. Les buildings ultra-modernes de verre et d'acier étaient sortis de terre comme des champignons, les voitures modernes s'étaient multipliées, les gens avaient repris espoir. Et puis, le soufflé était retombé avec la nouvelle Intifada, coupés du monde, empêchés d'aller travailler en Israël, victimes de mille tracasseries de la part des Israéliens qui avaient « saucissonné » le minuscule territoire en plusieurs morceaux pour permettre aux colons de circuler à leur guise, les habitants de Gaza n'avaient comme dérivatif que de laisser bouillir à petit feu leurs frustrations.

Aussi, le major Rajoub considérait comme une bénédiction du ciel de pouvoir échapper à ce ghetto, grâce à un accord secret conclu entre son patron, le colonel Jamal Nassiv, et le chef de station de la CIA à Tel-Aviv, Jeff O'Reilly. Chaque semaine, il se rendait en Israël pour transmettre oralement un certain nombre d'informations confidentielles sur le Hamas. Avec, bien sûr, l'accord du Shin Beth. Marwan Rajoub était d'ailleurs persuadé que les Américains faisaient bénéficier leurs homologues de toutes leurs informations.

Tous les jeudis soir, il prenait la route de Tel-Aviv, revenant le lendemain soir, sa voiture bourrée de produits israéliens qu'on ne trouvait plus qu'à prix d'or à Gaza, et surtout d'alcool, un carton de champagne Taittinger se négociait trois cents dollars la bouteille auprès de la jeunesse dorée de Gaza.

— Vous pouvez y aller, lança le sergent, l'inspection du véhicule terminée, en lui tendant un carton bleu à remettre au second *check point*.

Entre-temps, Marwan Rajoub dut encore s'arrêter au VIP *lounge* pour remonter son passeport et sa carte. Enfin, le dernier barrage franchi, il se retrouva en Israël. Le grand parking où, en temps normal, les visiteurs de Gaza garaient leurs voitures à plaques jaunes était quasiment vide. Il était risqué de rouler à Gaza avec une plaque israélienne...

Marwan Rajoub parcourut une centaine de mètres sur la bretelle déserte qui se jetait sur la route n° 4 et s'arrêta. Le temps de prendre son portable branché sur le réseau Orange, qui ne fonctionnait pas dans la bande de Gaza. Fiévreusement, il composa un numéro en mémoire dans l'appareil et attendit, le coeur battant.

— Allô ! fit à la quatrième sonnerie une voix de femme.

— Ilona ?

— *Da !*

— C'est moi, Marwan, je viens de franchir Erez !

— *Marwan, that's a good news. You're coming to Tel-Aviv ?* [8]

L'anglais chantant de la call-girl russe envoya dans les artères du Palestinien une dose d'adrénaline qui lui fit oublier tous ses petits

soucis. La vie à Gaza n'était pas vraiment *fun*. À cause des fanatiques du Hamas, la vente d'alcool était pratiquement interdite. Un blindé stationnait en permanence devant le seul hôtel qui en offrait encore, le *Al Deira*, depuis que les barbus, au nom de l'Islam, en avaient brûlé un autre qui en proposait. Quant au sexe, il y avait bien quelques call-girls égyptiennes passées en fraude par des bédouins, mais elles étaient grosses, hors de prix et apathiques. En plus, à Gaza, tout le monde se surveillait et, dans sa position, Marwan Rajoub devait être très prudent. À la première incartade, le Hamas, à qui il avait fait beaucoup de mal, l'épinglerait publiquement. Sa femme avait beau ne pas sortir souvent de l'appartement qu'il occupait en dessous de celui de son chef, dans un immeuble moderne d'Al Qods Street, à une portée de pierre du « compound » de Yasser Arafat, il était obligé de se tenir à carreau.

— Bien sûr, fit-il. Et j'espère bien qu'on dîne ensemble. Je serai là vers sept heures, *inch Allah*.

— Au *Sheraton* ?

— Évidemment.

Le *Sheraton* se trouvait dans Hayarkon Street, tout près de l'ambassade américaine où il avait rendez-vous le lendemain matin.

— O.K. conclut Ilona, je serai là vers sept heures et demie. Ciao.

Marwan Rajoub coupa la communication et redémarra, fantasmant déjà comme un fou. Avec Ilona, il en avait pour son argent. Les bons jours, il lui arrivait de faire trois fois l'amour à la jeune Russe durant son court séjour, pour cinq cents dollars ! Elle était parfaitement docile, parfois inventive et suçait comme la reine de Saba. Rien que d'y penser, Marwan en avait les mains moites. Il jeta un coup d'oeil à sa vieille Breitling Chronomat, souvenir de l'Europe. Cinq heures. Il avait largement le temps d'arriver à Tel-Aviv, distant d'une centaine de kilomètres.

Conscientieux, il alluma ses phares. En Israël, on roulait phares allumés en plein jour.

Il attacha sa ceinture et se mit à penser à ce qu'il allait faire à Ilona.

*

* *

La rue Ben Yehuda était coupée par des travaux et on ne roulait que sur une seule file dans Dizengoff, les Champs-Élysées de Tel-Aviv. Marwan Rajoub pestait, englué dans un embouteillage monstrueux. Six heures et demie ! Il avait été stoppé deux fois sur la route par des voitures de police intriguées par ses plaques palestiniennes, et avait perdu une demi-heure.

Enfin, il tourna dans Hayarkon Street, qui n'était séparée de la place que par une enfilade de grands hôtels et de condominiums. Là

encore, on roulait mal. Il ne respira qu'en s'engouffrant dans le parking souterrain du *Sheratoh*, où le gardien lui jeta un regard méfiant.

Son sac de voyage et son attaché-case à la main, Marwan Rajoub fonça à la réception, ébloui par les lumières et l'animation du hall. D'habitude, il allait toujours flâner dans la galerie marchande, qui recelait des trésors inconnus à Gaza. C'est dans une galerie de décoration qu'il avait meublé peu à peu son appartement, tout en Art Déco, avec les créations du décorateur parisien Claude Dalle. Mais là, il n'avait pas le temps de s'attarder. Le concierge l'accueillit avec un regard complice en lui souhaitant la bienvenue. C'est lui qui, contre deux cents dollars, lui avait procuré Ilona, trois mois plus tôt. Marwan Rajoub ne se faisait aucune illusion, la call-girl russe était sûrement contrôlée par le Shin Beth, mais il s'en moquait royalement.

À peine dans sa chambre, il se déshabilla et se jeta sous une douche. Ensuite, savonné, arrosé d'eau de toilette, il se regarda dans la glace. Avec ses épaules larges, son poitrail couvert de poils noirs et le gros sexe qui pendait entre ses cuisses épaisses, il se trouvait plutôt sexy. Il enfila un caleçon rayé en soie, une chemise, un pantalon. Fin prêt, il se rua sur le minibar d'où il sortit deux mignonnettes de Defender Very Special Reserve qu'il vida sur-le-champ. À Gaza, les minibars des hôtels ne contenaient que de l'eau minérale et des sodas. Il était en train de regarder la mer, après avoir fait une réservation au *Keren*, un restaurant élégant au sud de la ville, lorsqu'on sonna.

Marwan se précipita, ouvrit et s'immobilisa, le souffle coupé. Ilona était encore plus bandante que dans son souvenir. Une stricte robe noire moulante soulignait sa grosse poitrine, de longs cheveux blonds cascadaient sur ses épaules. Avec sa grande bouche rouge vif et ses yeux gris-bleu à l'expression dédaigneuse, à la fois indolente et salope, elle avait tout d'une princesse prête à se faire saillir par son palefrenier.

Marwan Rajoub la parcourut de haut en bas d'un regard avide. Les jambes interminables et fines, encore allongées par les bas noirs, le fascinaient. C'était un modèle inconnu à Gaza. Ilona jeta son sac sur le fauteuil et demanda de sa voix chantante :

- Tu ne m'offres pas à boire ? Il n'y a pas de champagne ici ?
- Si, bien sûr ! fit Marwan, redescendant sur terre.

Il fonça au minibar, caressant au passage la croupe de la jeune pute, en signe de bienvenue. Il avait l'impression que son sang bouillait dans ses artères. Brutalement, le restaurant lui paraissait une formalité inutile. Tandis qu'il ouvrait une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995, cachère, il se tortilla discrètement pour remettre en place son sexe qui commençait à avoir une vie indépendante. Ilona s'était installée dans le petit canapé,

jambes croisées très haut, découvrant les trois quarts de ses longues cuisses fuselées.

Marwan Rajoub vint se poser à côté d'elle et lui tendit un verre de champagne, le choquant contre son Defender.

— Qu'est-ce que tu es belle ! soupira-t-il, les yeux hors de la tête.

Son sexe, comprimé dans son pantalon étroit, commençait à lui faire mal. Ilona huma les bulles et demanda, indifférente :

— Comment ça va, à Gaza ?

— Mal, soupira le Palestinien en posant sa main sur la cuisse gainée de noir.

Ce simple contact allongea son sexe de plusieurs centimètres. Il n'était plus qu'une bouilloire prête à explorer.

— C'est triste ! laissa tomber Ilona, qui se moquait du sort de Gaza comme de sa première chapka, avec une commisération de façade.

Si elle faisait la pute à Tel-Aviv, c'était pour se payer des études coûteuses au Gemmology Institute de Carsberg, en Californie. Ensuite, elle pourrait travailler dans une bijouterie et trouver un mari. Les yeux dans le vague, Marwan lui massait la cuisse, repoussant la robe de plus en plus haut, congestionné. L'extrémité de ses doigts atteignit le haut du bas et la peau nue. Il souffla comme un phoque, à quelques centimètres du bonheur.

Ilona tourna la tête vers lui, avec un regard lourd qui s'abaissa sur la protubérance indiscreète du Palestinien.

— Dis donc, on dirait que tu n'as pas baisé depuis longtemps ! remarqua-t-elle.

— Depuis la dernière fois que je t'ai vue, affirma Marwan en lui empoignant un sein.

Ilona avait des seins lourds, fermes, et portait toujours des soutiens-gorge de salope qui en dégageaient les pointes. Un petit truc de métier qui marchait toujours. Leur contact acheva Marwan. Son autre main plongea entre les cuisses d'Ilona, atteignit le tissu soyeux d'une culotte. Le Palestinien faillit hurler comme un loup. C'était trop.

— Où est-ce qu'on dîne ? demanda Ilona, peu troublée par cette manifestation d'affection.

— Au *Keren*, répondit Marwan Rajoub d'une voix étranglée. Mais pas tout de suite.

Séché par l'envie de baiser. Ses doigts s'activèrent sur la culotte encore invisible sous la robe de lainage remontée. Le client étant roi et ses désirs des ordres, Ilona descendit le Zip d'une main languissante, puis, avec un geste précis d'infirmière, fit sortir le sexe du Palestinien du caleçon de soie et referma ses doigts autour. Marwan Rajoub planait. Il s'affala un peu et ferma les yeux de bonheur, en oubliant de malaxer la poitrine de la Russe.

— Suce-moi ! supplia-t-il d'une voix mourante.

Ilona contempla avec le détachement d'un entomologiste le membre dressé, si rouge qu'il aurait pu servir de balise de détresse. Dans l'état où il était, elle allait pouvoir tirer quelques dollars de plus de Marwan. Puis, après avoir rejeté d'un geste gracieux ses longs cheveux blonds en arrière et vidé les dernières gouttes de Taittinger pour se donner du courage, elle plongea sur la bête et commença son sacerdoce. Noyé de bonheur, les yeux clos, Marwan Rajoub oublia le monde extérieur, câliné, léché, aspiré par la bouche habile de la call-girl. Ça, c'était des joies inconnues à Gaza. À un petit frémissement de la langue d'Ilona, il comprit que cette sournoise salope avait l'intention de le faire jouir dans sa bouche pour aller dîner plus vite. Héroïque, il saisit les cheveux blonds, les réunit en tresse et s'arracha au bonheur.

— Viens, je vais te baiser ! grogna-t-il.

Docile, Ilona plongea la main dans son sac, y prit un préservatif qu'elle enfila sur Marwan avec la dextérité d'un chasseur de crotales.

— Où ? demanda-t-elle simplement.

Marwan Rajoub était déjà debout. Le temps de se débarrasser de ses vêtements, il prit Ilona par la main et l'amena jusqu'à la baie vitrée donnant sur la mer. D'elle-même, les reins bien cambrés, la call-girl s'appuya des deux mains à la vitre, tournant le dos au Palestinien. Déjà, Marwan, nu comme un ver et bandant comme un bouc sevré, relevait sa robe et faisait descendre sa culotte à mi-cuisses. Puis, il prit son élan, tâtonna à peine et embrocha Ilona d'un puissant coup de reins. La jeune femme poussa un soupir involontaire. Même si elle était majoritairement homosexuelle, ce n'était pas une sensation désagréable. Bien calé sur ses jambes écartées, les mains crochées dans ses hanches, le regard sur la Méditerranée, Marwan commença à aller et venir, le souffle court, regardant son sexe entrer et sortir, les longs bas noirs montant haut sur les cuisses et cette croupe blanche qui lui appartenait l'espace de quelques heures. Bénissant la CIA qui lui faisait confiance.

— Tu aimes ? grogna-t-il.

— Oui, c'est bon, mon chéri, tu me baises bien, répondit Ilona d'une voix détachée.

Cela faisait partie de ses prestations. Mettre en valeur l'ego du client. D'ailleurs – objectivement – Marwan était un bon amant. Ce dernier continua un peu, la martelant de plus en plus fort, puis eut envie d'autre chose. Il se retira, toujours dans le même état, et força Ilona à se retourner. L'appuyant au mur, il la prit de face cette fois, malaxant en même temps ses seins sous la robe noire. La jeune Russe montra alors quelques signes d'intérêt, le frottement du sexe de Marwan contre son clitoris lui expédiant de petites bouffées de plaisir jusqu'au fond du ventre. Du coup, elle noua ses bras autour du cou de

son amant pour qu'il ne soit pas tenté de changer trop vite de position et murmura :

— Oui, c'est bon, comme ça, de me frotter sur ta queue.

Ce qu'elle faisait avec un balancement imperceptible. Marwan, qui n'était pas idiot, sentit ce changement de rythme et continua de plus belle. Cette fois, Ilona participait, les yeux fermés, le bassin en avant, sentant son clitoris rouler délicieusement contre le membre raide enfoncé dans son sexe. Le plaisir la balaya d'un coup, sans préavis, et elle fut secouée comme par une décharge électrique. Cela troubla tellement Marwan qu'il faillit jouir lui aussi.

Il parvint à se contrôler et se retira, laissant Ilona pantelante, toute molle, appuyée au mur. De nouveau, il la prit par la main et l'entraîna vers le lit même pas défait. Il était comme un enfant devant une vitrine de pâtisseries, ayant envie de tout à la fois... Avant d'arriver au lit, il pesa sur la nuque d'Ilona et la força à s'agenouiller. Elle le prit de nouveau dans sa bouche. Il lui noua les cheveux en une seule tresse, pour guider les mouvements de sa tête, mais, avec le préservatif, le plaisir n'était pas de la même qualité, en dépit de l'application de la jeune femme.

De nouveau, il s'arracha de sa bouche et la fit se relever. Un peu sonnée par son orgasme inattendu, Ilona se laissait faire. Pourtant, elle avait brutalement une faim de loup...

— Agenouille-toi sur le lit ! demanda Marwan.

Elle obéit, le dos tourné vers lui. C'était la position qu'il affectionnait le plus. Il était juste à la bonne hauteur. D'une poussée violente, il s'enfonça en elle jusqu'à la garde. Si fort qu'Ilona faillit s'aplatir sur le lit. Puis, de nouveau, ses grosses mains accrochées aux hanches de la call-girl, le Palestinien se mit à baiser avec des han de bûcheron.

Ilona poussait un cri involontaire à chaque assaut. Le regard fixe, Marwan était déchaîné, égrenant un lot choisi d'obscénités en arabe. Son regard tombait parfois sur l'ouverture des reins d'Ilona, ce qui le déchaînait encore plus. Hélas, c'était le fruit défendu. *Off limits*, une bonne fois pour toutes. Finalement, il donna un coup de reins si violent qu'Ilona s'aplatit involontairement sur le lit et qu'il tomba sur son dos, s'enfonçant en elle de quelques millimètres supplémentaires. Ce fut suffisant pour le faire jouir. Il explosa avec un cri de bête, incapable de se contenir une seconde de plus.

— On va dîner ? proposa Ilona dès qu'elle eut repris son souffle.

— On y va ! la rassura Marwan Rajoub, provisoirement apaisé.

Avant de partir, Ilona se reversa une pleine coupe de Comtes de Champagne qu'elle but d'un trait. Elle n'aimait pas gaspiller.

Marwan Rajoub descendait Eilat Street après s'être perdu plusieurs fois dans le dédale des sens uniques de ce quartier plutôt sinistre, désert le soir, car ne comportant que des boutiques de prêt-à-porter. Il avait dû prévenir le restaurant de leur retard, Ilona ayant exigé de prendre une douche et de se remaquiller avant d'aller dîner.

— Voilà ! s'exclama-t-il.

L'entrée du *Keren* se trouvait dans une petite rue qui coupait Eilat Street. Il gara son 4x4 dans un jardin, à côté de plusieurs Mercedes, face à un immeuble abandonné aux fenêtres aveugles. Un palmier si rachitique qu'il semblait artificiel poussait là. Le *Keren* était fréquenté par les maffieux de Tel-Aviv, pour une raison mystérieuse. Ilona descendit du 4x4 avec la grâce d'une princesse. Marwan Rajoub l'enveloppa d'un regard brûlant le dîner expédié, il avait bien l'intention de continuer sa récréation. Le lendemain serait moins gai. À huit heures, *meeting* à la CIA, jusqu'à midi. Les Américains le presseraient comme un citron, à leur habitude. Le Hamas était devenu leur obsession. Ensuite, si le chef de station était de bonne humeur, ils déjeuneraient à la cantine de l'ambassade, avant le shopping. Ensuite, retour vers Gaza et débriefing par le colonel Nassiv, à qui il fallait penser rapporter une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge » et une de cognac Otard XO.

Le Palestinien emboîta le pas à Ilona qui montait l'escalier extérieur menant au restaurant, situé au premier étage d'une vieille maison historique. Un maître d'hôtel, style « pédale douce », les accueillit en minaudant et les conduisit à leur table sur la galerie extérieure, avec vue imprenable sur l'immeuble abandonné.

— J'ai faim ! annonça Ilona.

Lorsque ses clients ne l'emmenaient pas dîner, elle se nourrissait de légumes et de yogourts pour ne pas grossir.

Ils commandèrent. Les prix étaient déments, la nourriture médiocre, les vins carrément hors de prix. Ni l'un ni l'autre n'en buvaient. Ilona réclama une coupe de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 1995 et Marwan Rajoub continua au Defender. Ils n'avaient pas grand-chose à se dire, en dehors des banalités habituelles. Ilona ne pensait qu'au moment où elle allait regagner son studio de Basel Street pour un repos bien gagné et Marwan Rajoub se demandait s'il allait enfin parvenir à la sodomiser. Un vieux rêve d'enfant !

L'intermède d'avant dîner n'avait pas épuisé ses forces, loin de là. Même au restaurant, il avait envie de toucher les seins magnifiques qui semblaient lui faire de l'oeil avec leurs pointes saillantes sous le lainage léger de la robe noire. Pour ne pas se laisser aller à des gestes déplacés, Marwan Rajoub se remit à penser au lendemain. Parmi les informations qu'il apportait aux Américains, il y en avait toujours

quelques-unes qui étaient « limites ». Si un jour le Hamas découvrait qu'il les communiquait à leurs ennemis, son avenir était au cimetière. En ce moment, à Gaza, l'atmosphère n'était pas à la collaboration...

Il chassa ces pensées désagréables, caressant sous la table la jambe d'Ilna avec la sienne.

— Tu as fini ? demanda-t-il.

Ilna lui jeta un bref regard chargé d'ironie.

— Tu as déjà sommeil ?

Il n'osa pas lui dire qu'il recommençait à bander, mais demanda l'addition, laissant intact un dessert parfaitement immonde, vendu au prix de l'or, et sortant une grosse liasse de shekels de sa poche pour régler. Les Palestiniens n'avaient pas encore de monnaie à eux et utilisaient celle des Israéliens. Il laissa six cents shekels [9], ignorant que, dans un pays civilisé, il aurait eu droit à un trois étoiles pour ce prix-là.

Ilna s'esquiva pour aller aux toilettes et il descendit le premier, gagnant le jardin où était garé son 4x4. Euphorique, il songeait que dans une demi-heure, il serait de retour au *Sheraton* pour sa deuxième mi-temps sexuelle. La vie était belle.

Perdu dans ses pensées, il vit à peine une silhouette surgir d'entre les véhicules garés. L'homme venait dans sa direction et Marwan Rajoub lui jeta un coup d'oeil intrigué. Il était trop tard quand il vit qu'une arme pendait au bout de sa main droite, presque invisible dans la pénombre. Le pouls du Palestinien monta en flèche. Machinalement, il porta la main à sa ceinture où se trouvait toujours un petit revolver, sauf aujourd'hui : en Israël, il ne pouvait pas l'emmener.

Il vit se lever le bras de l'inconnu, un homme jeune aux cheveux presque rasés, et comprit qu'il allait tirer. Dans un ultime réflexe de survie, il fit demi-tour et se mit à courir vers le restaurant. Il entendit les détonations derrière lui et sentit des chocs dans son dos et au creux de ses reins. D'abord, il n'eut même pas mal, mais sentit ses jambes se dérober sous lui. Il s'étala comme un gamin qui court trop vite et, alors, la douleur l'envahit d'un seul coup, inhumaine, atroce. Il avait l'impression d'avoir du feu dans le ventre. Puis, il ressentit un choc sourd dans la tête et tout devint noir.

Debout à côté de lui, le bras tendu, l'inconnu venait de lui tirer une autre balle, dans la tête, d'un geste naturel, presque négligent avant de s'éloigner à grandes enjambées dans l'obscurité.

CHAPITRE II

À travers les vitres pourtant épaisses et blindées de la salle à manger de l'ambassade américaine, qui dominait directement une des plages les plus fréquentées de Tel-Aviv, la Méditerranée scintillait comme sur une carte postale. Malko aurait pu se croire dans un des palaces voisins sans les deux Marines en grand uniforme, muets comme des carpes, qui assuraient le service de ce déjeuner en tête à tête avec Jeff O'Reilly, le nouveau chef de station de la Central Intelligence Agency en Israël.

— Comment trouvez-vous ce Laville Haut-Brion ? demanda l'Américain. C'est un 1989.

— Tout simplement merveilleux ! avoua Malko. Vous devriez être oenologue !

Jeff O'Reilly sourit, flatté. Avec ses cheveux clairsemés rejetés en arrière, son visage fin et allongé, ses yeux pétillants d'intelligence derrière de sobres lunettes, sa superbe barbe bien taillée et sa veste de tweed un peu fatiguée, il ressemblait à un universitaire en année sabbatique. Ce qu'il avait été avant d'intégrer la CIA comme analyste. Spécialiste de l'histoire du Moyen-Orient, il était affecté à Tel-Aviv depuis quelques mois seulement.

Évidemment, après le calme de Georgetown [10], cela le changeait de ne plus se déplacer qu'en 4x4 blindé avec deux voitures d'escorte et de travailler dans un blockhaus de béton rosâtre protégé comme Fort Knox.

En sus des Marines américains, des agents du Shin Beth en civil veillaient en permanence devant l'ambassade, aussi bien du côté de Hayarkon Street qu'au niveau inférieur, devant la contre-allée de la promenade Herbert Samuel, face à la plage. Les deux bâtiments flambant neuf de l'ambassade étaient coincés entre l'opéra et une brochette d'hôtels de luxe, au milieu du quartier le plus touristique de Tel-Aviv. De la terrasse qui prolongeait le bureau de Jeff O'Reilly, on pouvait compter les baigneurs sur la plage d'en face.

Malko laissa le Laville Haut-Brion glisser sur sa langue. C'était agréable de trouver un chef de station de la CIA civilisé... Jeff O'Reilly avait été marqué par son passage en France. Il avait mis les petits plats dans les grands pour accueillir Malko. Sur la grande table s'étalait un choix impressionnant de poissons grillés de toutes les tailles, accompagnés par d'innombrables petites assiettes pour les inévitables salades orientales, du hommouz au taboulé. Cela valait mieux que la

nourriture cachère, carrément infecte.

Il faisait un temps de rêve et le soleil tapait sur les vitres. Malko pensa au slogan d'une pub « Un îlot de douceur dans un monde de brutes »... Blindée, insonorisée, dotée des plus récentes protections électroniques, l'ambassade était comme un porte-avions ancré à Tel-Aviv. Grâce à sa position en bord de mer, la réception des antennes satellites hérissant ses toits plats était parfaite...

Pourtant, en dépit de cette sensation de sécurité, Malko ne put s'empêcher de penser à une autre ambassade, elle aussi au bord de la Méditerranée, quelques kilomètres plus au nord, celle de Beyrouth entièrement détruite lors d'un attentat commis par le Hezbollah, quinze ans plus tôt. Ici, cela ne risquait pas d'arriver. D'énormes plots de béton interdisaient tout stationnement et d'autres, rétractables, en acier, condamnaient l'accès du parking, au niveau de la promenade, à tout véhicule non identifié.

Jeff O'Reilly reposa son verre et dit avec un léger sourire :

— Vous devez vous demander pourquoi vous êtes ici ?

Malko lui rendit son sourire.

— Il y a longtemps que j'ai renoncé à me poser des questions.

Une fois de plus, le chef de station de Vienne l'avait arraché à son château de Liezen sans lui donner trop de détails, lui demandant seulement de gagner Tel-Aviv le plus vite possible... Malko n'avait guère hésité. Il faisait un temps épouvantable en Autriche, Alexandra était partie skier dans la vallée de l'Arlberg, encadrée de musculeux jeunes gens qui évoluaient sur les pistes comme des ballerines à l'opéra et les factures d'entretien du château de Liezen pour l'hiver commençaient à arriver.

Ne sachant ce qu'on attendait de lui, il n'avait même pas loué de voiture à Ben Gourion Airport, gagnant Tel-Aviv en taxi pour s'installer juste à côté de l'ambassade, dans un hôtel assez sinistre où une chambre avait été retenue pour lui, le *Yamout Park Plaza*. Seul avantage il était à vingt mètres de l'ambassade. À peine installé, il s'était posé la question de savoir si le Shin Beth l'avait repéré. Répondant par l'affirmative sans hésiter. Les Israéliens étaient passés maître en contre-espionnage et chaque passager débarquant en Israël était minutieusement scruté. Les Services israéliens *savaient* qu'il était chef de mission à la CIA. Donc qu'il ne venait pas en vacances à Tel-Aviv. Depuis le bouclage des Territoires, le tourisme en avait pris un coup, réduit à un filet de Japonais. Bethléem, interdit aux étrangers, avait viré à la ville fantôme, il ne faisait pas encore assez chaud pour Eilat et les juifs américains, prêts à se battre pour Israël jusqu'à leur dernière goutte de salive, préféraient aller bronzer aux Caraïbes.

Donc, depuis la veille, la question que devait se poser le Shin Beth était que venait faire Malko Linge à Tel-Aviv ?

— Je crois que vous connaissez très bien la région ? remarqua l'Américain de sa voix douce. La D.O. [11] m'a communiqué certains éléments de votre dossier.

Malko éluda d'une pirouette pleine de modestie.

— Vous êtes vous-même un expert du Moyen-Orient.

Jeff O'Reilly sourit dans sa barbe.

— Sur le papier seulement. Sur le papier.

Souvent, il répétait ses phrases, comme pour s'en convaincre. Malko regarda les murs clairs, sobres, le parquet ciré, la table de banquet. Décidément, la CIA évoluait. Il lança une bouteille à la mer :

— Cela doit être un poste agréable ici, remarqua-t-il. Je crois que l'Agence coopère très bien avec les Israéliens.

— Avec les Palestiniens *aussi*, souligna aussitôt Jeff O'Reilly. J'ai rencontré pour la première fois, à la réunion du Caire du 7 janvier dernier, le responsable du *Moukhabarat*, leur Service principal, le général Atef El Hussein. Il m'a paru un excellent professionnel. Comme Abraham Dichter, d'ailleurs, le responsable du Shin Beth.

Malko se retint de lui rappeler que cette réunion au sommet des différents Services engagés dans cette zone s'était conclue en janvier par un échec... Personne ne voulait plus coopérer avec personne. Alors que, jusque-là, la CIA avait collaboré intensément avec les Palestiniens tout en embrassant les Israéliens sur la bouche. Les deux Services échangeaient pratiquement toutes leurs informations, avec un souci commun : éliminer les extrémistes islamistes. Ce qui était *aussi* le but de Yasser Arafat, menacé dans son autorité.

Jeff O'Reilly continua :

— Contrairement aux apparences, je suis dans une situation un peu délicate ici.

— Pourquoi ?

— Nous nous sommes un peu trop engagés sur le terrain, à Gaza.

— C'est-à-dire ?

— Nous étions très présents auprès des gens de la Sécurité préventive palestinienne chargée de procéder à l'élimination des groupes militaires du Hamas et du Djihad, prévue dans les accords secrets d'Oslo. Un objectif que nous suivions de très près. Notre directeur, George Tenet, est venu onze fois dans la région ! Les équipes de mon prédécesseur étaient sans arrêt à Gaza, au siège de la Sécurité préventive. C'est là que cela a dérapé. Certains de nos agents se sont impliqués un peu trop. Allant jusqu'à assister aux interrogatoires des militants du Hamas...

— Ce ne devait pas être des conversations de gentlemen...

Jeff O'Reilly eut une moue dégoûtée.

— *Just disgusting !* [12]

Un ange passa en se bouchant les narines. On n'était pas loin de la

Gestapo, avec le soleil en plus.

— L'Agence a reconsidéré sa position ? demanda Malko.

— Lorsque j'ai pris ce poste, répliqua Jeff O'Reilly, j'ai donné des instructions très strictes, de façon à éviter les dérapages. Bien sûr, le résultat des opérations de cette période n'est pas nul. La Sécurité préventive et le Shin Beth ont mis hors d'état de nuire pas mal de terroristes. Mais depuis, les choses se sont gâtées. Depuis le 28 septembre dernier, quand a démarré l'Intifada Al-Aqsa, les relations entre Palestiniens et Israéliens n'ont cessé de se détériorer. La répression brutale de Tsahal a entraîné une riposte palestinienne qui continue. En représailles, Yasser Arafat a fait relâcher les militants du Hamas arrêtés par la Sécurité préventive. Son patron, le colonel Jamal Nassiv, nous a *officiellement* interdits de séjour à Gaza. Il nous accuse de l'avoir trahi, d'avoir communiqué au Shin Beth tout ce qu'il nous apprenait. Il est très remonté contre les Israéliens.

— C'est un reproche fondé ?

— En partie, avoua Jeff O'Reilly lorsque les deux Marines se furent éclipsés, les laissant avec leur café.

— Mon prédécesseur, Steve Moscovitch, avait une sympathie affichée pour les Israéliens. Comme les conseillers de Bill Clinton. Les Palestiniens se sont vite aperçus que les choses étaient déséquilibrées et nous en ont voulu. Quand je suis arrivé ici, j'ai tout de suite eu des problèmes avec le Shin Beth qui se comportait chez nous en terrain conquis. Il a fallu que je remette les choses en place. L'objectif de l'Agence, dans la région, n'est pas de faire la paix entre les Palestiniens et les Israéliens, mais de lutter contre le terrorisme. Donc d'aider Arafat à prendre des mesures positives. Les Israéliens, eux, avaient tendance à nous transformer en leurs supplétifs...

— Quelle est la situation aujourd'hui ?

L'objectivité de Jeff O'Reilly lui faisait le meilleur effet. Un homme cultivé, intelligent et lucide.

— Mauvaise ! avoua le chef de station. De part et d'autre, les relations se sont espacées, même si nous gardons le contact, bien entendu, avec nos homologues du Shin Beth et aussi avec les Palestiniens. Alors que la situation sur le terrain se détériore tous les jours et que nous aurions plus que jamais besoin de reprendre notre rôle d'« *honest broker* » [13].

— Pourquoi cela va-t-il si mal ?

Avant de répondre, Jeff O'Reilly se leva pour aller prendre sur une desserte une bouteille de cognac Otard XO et deux verres. Il fit le service, appuya sur un bouton allumant un voyant rouge à l'extérieur de la salle à manger et se tourna vers Malko, laissant tomber un seul mot :

— Sharon ! Cela fait un mois qu'il est Premier ministre et la

situation empire tous les jours. C'est un dinosaure qui pense pouvoir tout résoudre par la force. Comme au bon vieux temps. Il a promis, pour être élu, la sécurité aux Israéliens. Comme il n'arrive pas à tenir ses promesses, il multiplie les menaces et les provocations : il menace de faire pénétrer Tsahal en zone « A », il prête une oreille complaisante à ses ministres qui, comme Rehavam Zeevi, conseillent de bombarder le Q.G. d'Arafat à Gaza, il lance des raids de représailles avec des hélicos, il multiplie les entraves à la liberté des Palestiniens dans les Territoires. Et maintenant, il relance l'implantation des colonies en Cisjordanie !

— Les Palestiniens ne lui font pas de cadeaux non plus, remarqua Malko.

— Exact, reconnut l'Américain en humant son cognac. Les attaques contre les colons se multiplient, presque tous les jours on intercepte une voiture piégée ou un kamikaze du Hamas en Israël, et maintenant, des activistes palestiniens bombardent des kibboutz au mortier à partir de Gaza ! Les Palestiniens sont déchaînés, fous de frustration. Ariel Sharon, lui, est dans une impasse. Il a beau accuser Yasser Arafat d'être le maître d'oeuvre de toute la violence grâce à sa garde prétorienne, la Force 17, cela ne résout pas le problème. Alors, tout le monde retient son souffle. Parce que cela va mal se terminer.

Comme pour se remonter le moral, Jeff O'Reilly trempa les lèvres dans son Otard XO et garda un silence religieux pendant quelques secondes. Douché par ce tableau apocalyptique de la situation, Malko se hasarda quand même à demander :

— Pourquoi l'Agence m'a-t-elle demandé de venir ici ? Vous avez une des plus importantes stations de la *Company*.

Jeff O'Reilly reposa son verre ballon.

— C'est moi qui ai réclamé votre venue, dit-il. J'ai étudié votre *background* et déduit que vous étiez l'homme de la situation.

— Quelle situation ?

— Je me heurte à un problème depuis mon arrivée à Tel-Aviv, répondit l'Américain. Les Palestiniens se méfient comme de la peste de la plupart des gens de la station qu'ils pensent trop liés au Shin Beth. Et, moi, je ne suis pas absolument certain de leur loyauté vis-à-vis de l'Agence, dès qu'il s'agit des intérêts israéliens. À cause de Steve Moscovitch, le dernier chef de station, ils ont un peu tout mélangé.

Brutalement, Jeff O'Reilly semblait désespéré, plus « professeur » que jamais. Un homme droit.

— Qu'attendez-vous de moi ?

L'Américain releva la tête, effleurant au passage sa barbe d'un geste machinal. Puis, après un coup d'oeil à la porte, comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée, il se tourna vers Malko.

— Je vous ai dit que tout le monde est nerveux, inquiet. Ma

mission ici consiste à anticiper les catastrophes. Notre nouveau président voudrait éviter de mettre les mains dans le cambouis moyen-oriental. Or, depuis quelque temps, j'ai relevé différents incidents qui m'intriguent et m'inquiètent. En apparence, ils ne sont pas liés, mais je voudrais en être certain. Je ne voudrais pas qu'une « bombe » m'éclate à la figure.

— Vous ne manquez pas de gens pour enquêter, remarqua Malko.

— C'est vrai, reconnut l'Américain, mais je préfère faire appel à quelqu'un *de l'extérieur*, pour les raisons que je viens de vous exposer.

De nouveau, il avala une gorgée de son Otard XO. Apparemment, il avait vraiment besoin d'un remontant. Malko demanda d'une voix égale :

— De quoi s'agit-il donc ?

— En dépit de notre « refroidissement » avec les Palestiniens, nous gardons le contact, comme je vous l'ai dit. Chaque semaine, un des adjoints de Jamal Nassiv, le patron de la Sécurité préventive, vient ici pour un « débriefing » de la situation. Un certain major Marwan Rajoub. Il devait venir il y a quinze jours. Le vendredi matin, jour de son rendez-vous, le Shin Beth m'a prévenu qu'il avait été abattu par un inconnu la veille au soir, au sortir d'un restaurant de Tel-Aviv où il dînait avec une call-girl russe qu'il voyait à chacun de ses déplacements à Tel-Aviv. Bien entendu, j'ai cherché à en savoir plus. J'ai demandé à rencontrer cette call-girl, une certaine Ilona Chevtchenko. Impossible ! Aussitôt après le meurtre, elle avait été interrogée et détenue par la police de Tel-Aviv. Découvrant qu'elle était entrée clandestinement en Israël, les autorités l'ont immédiatement expulsée vers la Russie.

— C'est courant ?

L'Américain haussa les épaules.

— Il y a des centaines de prostituées russes à Tel-Aviv. Mais elles sont rarement expulsées. Le chef superintendant de la police, Sedbon, m'a quand même dit qu'elle avait parlé, leur apprenant que le meurtrier était son mac, un Israélien sorti de prison quatre jours plus tôt, un certain Ziv Mamorot, vingt-six ans, qui était recherché activement. Il aurait abattu Marwan Rajoub parce qu'il craignait que cette Ilona ne parte vivre avec lui à Gaza.

— On a retrouvé ce Ziv Mamorot ?

— Oui. Deux jours plus tard, il a été abattu en pleine rue, en face du centre commercial Kyriat Obe, par deux hommes cagoulés en moto. Sedbon, interrogé au téléphone, m'a dit que, finalement, cela ressemblait à une rivalité entre « *pimps* » [14]. L'enquête s'est arrêtée là. Ici, du moins.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai fait retrouver Ilona Chevtchenko par la station de Moscou,

grâce à la collaboration du FBI. Interrogée, elle est tombée des nues quand on lui a raconté la version de la police israélienne : jamais elle n'avait pensé vivre à Gaza et surtout elle ne connaissait pas l'assassin, Ziv Mamorot. Tout de suite après le meurtre, elle avait été prise en charge par deux hommes se faisant passer pour des policiers. Ils ne l'avaient plus lâchée jusqu'au moment où elle avait embarqué sur le vol pour Moscou.

— Le Shin Beth ?

— Cela paraît évident. D'ailleurs, elle a aussi déclaré à Moscou qu'après chacune de ses rencontres avec Marwan Rajoub, elle était contactée et interrogée par deux policiers se disant membres d'un service de sécurité. J'ai fait faire une petite enquête. Ilona Chevtchenko avait été envoyée à Marwan Rajoub par un des concierges du *Sheraton*, informateur notoire du Shin Beth.

— Jusqu'ici, nous sommes dans le classicisme le plus absolu, conclut Malko. Mais quelle est votre conclusion ?

Jeff O'Reilly caressa à nouveau sa barbe.

— Il s'agit d'un meurtre arrangé. Ce Ziv Mamorot a été « téléguidé ». Il sortait réellement de prison. On a dû lui promettre quelque chose. Il était en liberté provisoire, il ne connaissait pas Marwan Rajoub. Il a agi comme un tueur à gages.

— Pour le compte du Shin Beth ?

— Cela ne semble pas impossible.

— Pourquoi ? Le Shin Beth avait quelque chose contre Rajoub ?

— Pas que je sache, reconnut l'Américain. Il venait fréquemment en Israël. Ils auraient pu l'arrêter le plus légalement du monde. D'ailleurs, son passé était « clair ». Il avait toujours vécu à Gaza, n'avait jamais été en contact avec des terroristes, étant d'abord *zabt kadiya* [15] à la Sécurité préventive avant de prendre du galon.

— Alors pourquoi l'a-t-on tué ?

Jeff O'Reilly leva sur Malko ses yeux bleus pleins d'innocence.

— À mon avis, pour qu'il ne puisse pas me communiquer une information embarrassante pour les Israéliens.

— Ce ne serait pas plutôt un « message » à votre intention ? suggéra Malko, se faisant l'avocat du diable. Signifiant que les Israéliens ne veulent plus de vos contacts avec les Palestiniens ?

Jeff O'Reilly fit la moue.

— Non. Je ne crois pas. Ces contacts leur sont utiles. J'avais rendez-vous le vendredi matin à huit heures avec Marwan Rajoub. Il a été abattu le jeudi soir à dix heures trente.

— C'est troublant, reconnut Malko.

— D'autant plus que j'ai la preuve, souligna Jeff O'Reilly, grâce au témoignage d'Ilona Chevtchenko, que les Israéliens m'ont menti. Le superintendant Sedbon n'a pu le faire que sur instruction du Shin

Beth.

Un ange passa et s'enfuit, volant lentement vers la Méditerranée.

— Ce n'est pas tout ! enchaîna Jeff O'Reilly. Après cet « incident », il y en a eu d'autres. Encore plus troublants.

CHAPITRE III

Le soleil frappait maintenant les vitres de la salle à manger presque horizontalement et Jeff O'Reilly se leva pour aller tirer le store. De l'autre côté de la promenade Herbert Samuel, la plage était noire de monde. Malko trempa les lèvres dans son Otard XO, intrigué par le récit du chef de station. Les Israéliens avaient souvent recouru à l'assassinat pour régler leurs problèmes, mais ils le faisaient *toujours* à bon escient. Si donc le Shin Beth était responsable de la liquidation du major Marwan Rajoub, cela impliquait deux choses : il s'agissait d'un problème important pour la sécurité d'Israël *et* l'ordre était venu du Premier ministre.

La machine à tuer israélienne était féroce, mais disciplinée.

Jeff O'Reilly revint s'asseoir, reprit un peu de son Otard XO, sortit un Zippo au sigle de la CIA de sa poche, prit un petit cigare dans une boîte sur la table et l'alluma. La lampe rouge au-dessus de la porte de la salle à manger indiquait qu'il ne fallait les déranger à aucun prix et son portable demeurait muet. Étant donné le décalage horaire, il y avait peu de chances qu'on l'appelle de Washington où il n'était que sept heures du matin...

— Une semaine après le meurtre de Marwan Rajoub, enchaîna-t-il, j'ai reçu la visite d'une secrétaire du service des visas, envoyée par le consul, Maureen Ascot, à Tel-Aviv depuis deux ans... Elle m'a raconté une histoire troublante. Elle avait un amant israélien, qu'elle avait connu dans une salle de sport proche de l'ambassade, Upgrade Fitness. Un jeune homme nommé Odir Ashdot. Ils se voyaient régulièrement et il lui avait dit travailler dans un service administratif, sans plus de détails. D'ailleurs, elle s'en moquait, ne faisant pas de politique.

— Vous étiez au courant de cette liaison ?

Jeff O'Reilly sourit.

— Non, nous ne sommes pas chargés de surveiller la vie sexuelle des employés de l'ambassade. Cette fille n'a aucun contact avec les informations « sensibles », et d'après son récit, il semble que ce jeune homme n'ait eu, au départ, d'autre but qu'une aventure purement sexuelle.

— Pourquoi voulait-elle vous voir ? interrogea Malko.

— Elle était très embarrassée et intimidée. Elle m'a confié que, la veille, elle avait passé la soirée avec son amant, dînant au *Café Basel* et terminant chez elle, dans son studio, car il habitait Herzliya, tout au nord de la ville. Il semblait très perturbé. À la fin de la soirée, il lui

avait révélé qu'il appartenait à une unité du Shin Beth chargée de missions ultrasensibles et qu'il tenait absolument à ce qu'elle lui fasse rencontrer quelqu'un de chez nous.

— De l'ambassade ?

— Non, de l'Agence. Il a précisé qu'il avait d'importantes révélations à faire.

Malko fronça les sourcils.

— Un transfuge, ou une provoc' ?

Jeff O'Reilly caressa sa barbe.

— Impossible de le savoir. Mis au courant, j'ai accepté de le rencontrer. Je ne risquais pas grand-chose. J'étais intrigué par son appartenance à une unité spéciale. J'ai donc fixé rendez-vous à ce garçon pour le surlendemain, ici, à mon bureau, après avoir, bien entendu, obtenu le feu vert de Langley. J'avais l'intention de le recevoir en présence de mon adjoint, Tim Robbins.

— Il n'est pas venu ?

— Non.

— Il a changé d'avis ?

— À ce jour, nous l'ignorons totalement. Maureen Ascot ne l'a jamais revu. Bien sûr, elle a été d'abord contrariée, puis s'est inquiétée. Elle n'avait même pas de numéro de téléphone ou de portable, c'est toujours lui qui appelait. Deux jours plus tard, un inconnu l'a appelée de la part d'Odir, expliquant que ce dernier avait dû partir en voyage hors d'Israël et qu'il la contacterait dès son retour. Depuis, elle n'a eu aucune nouvelle.

— C'est bizarre, reconnut Malko. Vous n'avez aucun autre élément ?

— Si. Par pure coïncidence. Il y avait une équipe de la T.D. [16] de passage à Tel-Aviv pour la « dératization » de nos locaux. À tout hasard, on leur a demandé d'inspecter le studio de Maureen Ascot. Et on n'a pas été déçu ! Ils ont découvert dans son réveil électrique un système très sophistiqué comportant un micro miniaturisé et un émetteur ! Autrement dit, tout ce qui se disait dans la pièce était écouté.

— Par le Shin Beth ?

— Évidemment. Et à l'insu de ce garçon. Leur service de sécurité interne a dû découvrir sa liaison ou il le leur a dit et ils ont pris leurs précautions. Espérant probablement recueillir des informations. Mais cela signifie qu'ils ont eu vent de son projet de venir me voir.

— Et qu'ils y ont mis fin, conclut Malko. Il est impossible de le retrouver ?

— Impossible. Nous sommes en Israël. Côté sécurité, c'est verrouillé. Le nom de ce garçon n'est peut-être même pas le sien.

— Donc, conclut Malko, le Shin Beth a empêché quelqu'un de vous

apporter des révélations.

— Cela y ressemble, reconnu le chef de station. Même si je n'ai aucune preuve. Et j'ai encore un autre élément. Trois jours avant le meurtre de Marwan Rajoub, notre service d'écoutes a enregistré une très courte conversation entre deux personnes que nous n'avons malheureusement pas pu identifier. Elle était échangée entre le Q.G. du Shin Beth, au nord de la ville, et un des bureaux du Premier ministre, à Jérusalem. Quelqu'un du Shin Beth, qui ne s'est pas identifié, a annoncé à son interlocuteur, inconnu lui aussi, qu'ils avaient un problème avec « Gog et Magog ».

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Well*, fit Jeff O'Reilly, il doit s'agir du nom de code d'une opération clandestine.

— Drôle de nom...

— Pas pour les Juifs. Gog et Magog, c'est l'équivalent, chez eux, de Armageddon, le combat biblique du Bien contre le Mal.

— Et quelle conclusion en tirez-vous ?

— Aucune, avoua le chef de station de la CIA. D'autant que si cette conversation n'avait pas lieu sur un circuit protégé, c'est qu'il ne devait pas s'agir d'une chose importante. Mais en ce moment, je guette tous les indices possibles.

— Donc, conclut Malko, vous craignez que le Shin Beth n'ait en cours une opération dont ils ne veulent surtout pas que vous ayez vent ?

Jeff O'Reilly soupira.

— Oh, je ne veux pas m'immiscer dans leurs opérations, mais je ne voudrais pas qu'il s'agisse d'un truc qui nous mettrait, nous, Américains, dans une situation impossible. Le meurtre de Marwan Rajoub et la disparition de cet agent du Shin Beth au moment où il se préparait à nous faire des révélations sont des indices troublants. Pourquoi les Israéliens se donnent-ils tant de mal pour nous tenir à l'écart ? Nous sommes leurs alliés.

— De quoi peut-il s'agir ?

Jeff O'Reilly eut un geste fataliste.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais la seule piste disponible est celle d'Odir Ashdot, l'amant de Maureen Ascot. Celle-ci a son adresse à Herzliya. Si on pouvait creuser de ce côté-là... Peut-être le Shin Beth avait-il des griefs contre Marwan Rajoub, dont il ne voulait pas nous parler et qui justifiaient son élimination. Peut-être aussi cet agent du Shin Beth est-il vraiment en voyage.

— Ce n'est pas courant qu'un agent du Shin Beth trahisse, remarqua Malko.

— Je sais. En tout cas, je voudrais que vous meniez une petite enquête sur ce garçon. En commençant par « débriefier » à fond

Maureen Ascot. Ensuite, il faudrait tenter de savoir ce qu'il est advenu de lui.

— Ça ne va pas être facile.

— C'est pour cela que j'ai fait appel à vous. Êtes-vous d'accord pour que je fasse appeler Maureen Ascot ? Nous allons regagner mon bureau.

— Bien sûr !

*
* *

La créature qui pénétra dans le bureau de Jeff O'Reilly évoquait plus une entraîneuse de bar chaud qu'une secrétaire du State Department... Malko en eut le souffle coupé. Cent quatre-vingts centimètres de bombe sexuelle. Des cheveux noir corbeau, un visage aux traits affirmés avec une bouche très rouge, les yeux soulignés d'un trait épais, les ongles rouge vif, un pull moulant et une mini ravageuse découvrant la quasi-totalité d'interminables jambes gainées de noir. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, il croisa un regard direct, profond, intense.

— Vous m'avez fait demander, *sir* ? demanda Maureen Ascot d'une voix timide.

— Oui, asseyez-vous, dit le chef de station. Je voudrais vous présenter un de nos meilleurs *case officers*, le prince Malko Linge.

Malko serra de longs doigts tièdes. Maureen Ascot s'assit face à lui, lui permettant, sûrement à son corps défendant, de constater qu'elle portait une culotte noire. Dès qu'elle s'asseyait, sa jupe remontait jusqu'à ses hanches. Pourtant, elle gardait les yeux chastement baissés.

— M. Linge est chargé d'enquêter sur votre ami israélien, Odir Ashdot, expliqua le chef de station. Êtes-vous d'accord ?

Maureen Ascot secoua ses cheveux noirs.

— Oui, bien sûr, *sir*.

En dépit de son apparence provocante, elle semblait morte de timidité. Elle décroisa les jambes, puis les recroisa, comme pour bien montrer sa culotte.

— Dans ce cas, poursuivit Jeff O'Reilly, je vais vous confier à lui. À quelle heure terminez-vous ?

— À cinq heures, mais je vais au fitness club ensuite.

— Pas de problème, affirma le chef de station de la CIA. Êtes-vous d'accord pour que je lui communique votre adresse ?

Maureen Ascot jeta un bref coup d'oeil à Malko.

— Bien sûr, *sir*. Je suis au 27 rue Dov Hoz, ce n'est pas très loin d'ici. Premier étage. Il y a mon nom sur l'interphone.

— Seriez-vous libre pour dîner ? demanda Malko.

Le visage de Maureen Ascot s'éclaira.

— Bien sûr, *sir*.

— Très bien, confirma Malko. Je viendrai donc vous prendre vers huit heures trente.

— Parfait, *sir*.

— Je vous remercie, conclut Jeff O'Reilly.

Maureen Ascot déplia ses interminables jambes, tira sur sa jupe et quitta le bureau sur un sourire timide, suivie par le regard admiratif de Malko. C'était bien la première fois qu'on lui amenait sur un plateau d'argent une bombe sexuelle égarée dans la diplomatie. Car de toute évidence, Maureen Ascot *était* une bombe sexuelle.

— Cette jeune femme est ravissante, souligna-t-il lorsqu'elle fut sortie.

Jeff O'Reilly eut un sourire plein d'indulgence.

— Tout à fait ! J'ai fait ma petite enquête. Elle a déjà eu quelques aventures. Il semble qu'elle ait une vie sexuelle active, mais c'est une excellente employée. Bien sûr, elle est un peu... exubérante. J'espère qu'elle va pouvoir vous éclairer sur certains points.

— Moi aussi, dit Malko en se levant.

En tout cas, la soirée ne serait pas vraiment une corvée.

*

* *

Malko eut du mal à garer la Daewoo blanche louée au *Sheraton* dans la rue Dov Hoz. Dans le centre de Tel-Aviv, la circulation était abominable. Le 27 était un petit immeuble de trois étages, blanchâtre, plutôt décrépi. Il sonna et une voix fluette répondit aussitôt.

— Au premier !

Pas d'ascenseur. Maureen Ascot l'attendait sur le pas de la porte, un peu raide, encore plus maquillée que dans la journée. Elle avait troqué sa mini noire pour une rouge, guère plus longue, et semblait en équilibre instable sur ses escarpins. Ravageuse. Elle le fit pénétrer dans un petit salon bien rangé et impersonnel. Par une porte entrouverte, il aperçut un lit.

— Voulez-vous boire quelque chose, *sir* ?

Maureen Ascot semblait pétrifiée. Malko lui sourit.

— Je m'appelle Malko. Si vous avez une vodka... Ne soyez pas si timide.

— Je n'ai pas l'habitude de voir des gens aussi importants que M. O'Reilly ou vous, expliqua Maureen Ascot. Je ne suis que secrétaire au service des visas.

— Une ravissante secrétaire, précisa Malko pour détendre l'atmosphère.

— *Thank you, sir*, bredouilla la jeune Américaine.

Elle s'empourpra encore plus, disparut dans la cuisine et revint

avec une bouteille de Stolychnaya et une de Defender. Elle remplit deux verres et en tendit un à Malko.

— Voici votre vodka, *sir*.

En dépit de sa réserve, elle avait les épaules presque aussi larges qu'un homme !

— Vous faites beaucoup de sport ? demanda Malko.

— Oh oui, fit la jeune femme, se dégelant un peu. J'adore ça ! Il faut soigner son corps.

Malko sauta sur l'occasion pour amorcer son enquête.

— C'est comme cela que vous avez connu votre ami israélien ?

— Oui. Il fréquentait le même club que moi. Un jour, il m'a invitée à boire un verre et ensuite nous avons dîné au *Café Basel*. C'est assez gai et il y a de bons hamburgers.

— Et vous êtes sortie avec lui longtemps après ?

Maureen Ascot baissa les yeux et vida son Defender d'un coup.

— Après le dîner, avoua-t-elle.

Comme pour s'excuser, elle ajouta aussitôt de sa voix de petite fille.

— Il y avait huit jours que je n'avais pas fait l'amour...

— C'est votre record ? demanda Malko, amusé.

Maureen, se récria, très sérieusement.

— Oh non, *sir* ! Une fois, je suis restée presque un mois, mais j'étais en mission dans un pays asiatique. Je n'aime pas les Jaunes.

Un ange passa et s'enfuit à tire-d'aile devant une lubricité affichée avec autant de décontraction.

— On va dîner ? proposa Malko après avoir terminé sa vodka.

— Avec plaisir, *sir*.

Décidément, elle était incorrigible...

— Vous voulez aller au *Café Basell* proposa-t-il.

— Bien sûr, *sir* !

*

* *

Le *Café Basel*, était assez sinistre et la nourriture évoquait plus une cantine qu'un trois étoiles. Mais on était en Israël. Malko regardait Maureen Ascot dévorer avec appétit son hamburger arrosé de Coca-Cola. Se demandant si le Shin Beth était déjà à ses trousses.

— Vous ne mangez pas ? demanda-t-elle soudain.

— Je n'ai pas très faim, avoua Malko.

— Alors je me dépêche, fit-elle aussitôt.

— Après, proposa Malko, je vous invite à prendre un verre au bar du *Yamout Park Plaza*.

— C'est très gentil de votre part, *sir*.

Du coup, elle eut terminé en trente secondes. Malko l'observa tandis qu'elle s'installait dans la Daewoo. Ses seins pointaient sous la

fine laine noire de son pull et sa mini remontée découvrait ses cuisses jusqu'à l'aîne. Il émanait d'elle une sexualité naturelle, comme un animal.

Arrivés au bar, Malko décida de frapper un grand coup et commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1996, ce qui émerveilla visiblement la jeune femme. Quand le barman fit sauter le bouchon, ses yeux brillèrent.

— J'adore le champagne, soupira-t-elle. En Californie, j'ai toujours du Corbell à la maison.

Malko s'abstint de lui dire que le Corbell était au Taittinger ce que la merguez est au foie gras. Chacun sa civilisation. Elle vida sa coupe, les yeux fermés de bonheur, et Malko la lui remplit aussitôt.

— Parlez-moi d'Odir Ashdot, demanda-t-il.

Redescendue sur terre, Maureen Ascot ouvrit de grands yeux.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout.

— Je ne sais pas grand-chose, avoua-t-elle. Il était en parfaite forme physique, ce n'était pas un juif pratiquant, il n'observait même pas le *shabbat* et il était très idéaliste.

— Ah bon ? Comment ?

— Il me disait toujours qu'il espérait qu'un jour les Arabes et les Juifs vivraient ensemble en bonne intelligence. Lui était un « sabra », né d'une mère polonaise et d'un père tunisien. Un garçon très droit, très patriote. Il lisait beaucoup.

— Il ne vous a jamais parlé de son travail ?

— Pas beaucoup, avoua Maureen Ascot, tandis que Malko remplissait sa coupe de Taittinger Comtes de Champagne pour la troisième fois. Il disait qu'il travaillait dans l'administration. Quelquefois, il s'absentait deux jours, jamais plus.

— Vous n'êtes jamais allée chez lui ? insista Malko.

— Si, une fois, un samedi, parce que nous étions sur la plage pas loin de là. Il habite un petit studio, très simple, avec beaucoup de livres.

— Vous n'avez jamais parlé politique ?

— Pas beaucoup. Il disait que le meurtre de Rabin était une honte pour son pays. Que c'était un homme de paix.

Malko enregistrerait cette confession un peu décevante. Le bar s'était vidé.

— Vous ne saviez pas qu'il travaillait pour le Shin Beth ?

— Non. Pas avant qu'il me demande ce rendez-vous avec Jeff O'Reilly.

— Il ne vous a jamais posé de questions sur vous, votre métier ?

Maureen Ascot secoua la tête.

— Non. Nous allions au concert, à la plage, au restaurant, à la salle

de culture physique et puis...

Elle s'arrêta.

— Et puis quoi ? insista Malko.

Maureen Ascot baissa les yeux et dit dans un souffle :

— Nous passions beaucoup de temps au lit.

Visiblement, sa relation avec l'agent du Shin Beth était restée purement privée. Mais ce qu'elle disait pouvait expliquer chez lui une brutale crise de conscience.

— Vous croyez qu'il va revenir ? demanda timidement la jeune femme.

— Je l'ignore, avoua Malko.

Brusquement, elle croisa les jambes et baissa les yeux, empourprée, serrant les cuisses comme si elle réprimait un besoin urgent. Croyant à un coup de cafard, Malko lui reversa un peu de Taittinger, qu'elle but avec la même avidité. Il se dit qu'il n'en tirerait rien de plus. Ils restèrent silencieux quelques instants. Puis, Maureen Ascot releva la tête, arborant une expression bizarre, le regard fuyant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko, intrigué par ce changement d'attitude.

Maureen Ascot releva la tête et dit d'une voix étrange, comme dédoublée :

— J'ai très envie de faire l'amour avec vous.

*

* *

Malko la fixa, stupéfait, se demandant si elle plaisantait. Légèrement penchée en avant, Maureen Ascot posait sur lui un regard fixe, presque halluciné. Il voyait ses seins se soulever rapidement sous le pull noir. Lentement, elle écarta ses longues jambes, autant que sa jupe étroite le permettait, en un geste si chargé d'érotisme que Malko en eut instantanément la chair de poule. Le corps de la jeune femme palpitait littéralement. Quelle étrange fin de soirée dans ce bar désert... Ils demeurèrent silencieux quelques instants encore, puis Maureen Ascot s'ébroua avec un sourire confus.

— Pardonnez-moi. Je suis folle.

Malko, encore sous le choc de cette brutale déclaration, demanda l'addition, la signa et se leva. Maureen semblait avoir avalé un parapluie. Lui voulait en avoir le coeur net et, au lieu de regagner le parking, se dirigea vers les ascenseurs. Maureen Ascot le suivit comme une somnambule. Il s'effaça pour la laisser entrer dans la cabine et elle alla s'appuyer à la cloison du fond. Curieusement distante.

Malko ne savait plus que penser. Les portes se refermèrent. Au moment où la cabine s'ébranlait, la jeune femme fit un pas en avant et, sans un mot, se colla à lui, de sa bouche brusquement soudée à la

sienne jusqu'à ses escarpins. Un baiser de voleuse de santé, son pubis impérieusement plaqué à lui, les bras autour de son cou dans une étreinte de boa constrictor. Elle ne décolla sa bouche de la sienne qu'au moment où la porte s'ouvrit. En sortant de l'ascenseur, elle titubait tellement qu'il la prit par la taille pour qu'elle ne perde pas l'équilibre. À peine eurent-ils pénétré dans la chambre de Malko qu'elle reprit son baiser là où elle l'avait interrompu. Quand il effleura les pointes dures de ses seins, elle eut un petit gémissement de chiot. Puis, toujours sans un mot, elle se détacha de lui, prit son pull à deux mains et le fit passer par-dessus sa tête, découvrant une petite poitrine aux longues pointes brunes. La minijupe suivit, puis les collants et la culotte. Nue, elle revint se presser contre Malko, l'embrassant de nouveau à perdre haleine, tout en lui arrachant ses vêtements. Elle se laissa enfin tomber sur le lit, les jambes largement ouvertes et dit d'une voix pressante :

— *Come, come into my pussy ! [17]*

Quand il s'enfonça dans son sexe inondé, Maureen poussa un long soupir, ses yeux se révélerent et tout son corps fut secoué d'un long frisson, elle jouissait. Mais apparemment, cela ne lui suffisait pas. Son bassin se mit immédiatement en mouvement. Une ondulation lente, pleine de sensualité. Ses longues jambes se relevèrent pour se nouer dans son dos. Une « sex machine » avide et bien huilée. Détachant sa bouche de celle de Malko, elle souffla, suppliante :

— Doucement ! Doucement ! Ne jouis pas tout de suite.

Ce fut une longue course contre la montre. Vingt fois, Malko fut au bord de l'explosion. Chaque fois, Maureen se figeait, l'arrêtant au bord du plaisir, toujours profondément fiché en elle. Ils étaient tous deux en nage. Quand il se retira pour la prendre par-derrière, d'elle-même, Maureen se mit à quatre pattes, écartant sa croupe à deux mains en un geste d'une obscénité magnifique. C'est dans cette position qu'il se répandit enfin en elle, avec l'impression de se vider la moelle épinière. Rassasié, épuisé, il jeta un oeil discret à sa Breitling. Leur match avait duré quarante-cinq minutes...

Maureen Ascot reprit son souffle et dit de sa voix de petite fille :

— J'avais tellement envie ! Il y a si longtemps que je n'ai pas fait l'amour. Et puis, il y a quelque chose de magique avec vous. Quand vous m'avez pris le bras, dans la voiture, je coulais.

Ce qu'on appelle une créature de feu. Il calma une poussée d'orgueil en se disant qu'elle devait faire la même déclaration standard à tous ses amants. En tout cas, cette nouvelle intimité allait faciliter la suite des événements.

— Demain, nous nous rendrons à Herzliya.

*

* *

En quittant l'autoroute Ayalon, qui se terminait abruptement, on débouchait dans un labyrinthe de petites routes mal indiquées. Malko mit vingt minutes pour trouver le domicile d'Odir Ashdot. Une rue calme, bordée de petits bungalows. Quand il stoppa devant le 34, Maureen Ascot semblait horriblement nerveuse.

— Et s'il est là ? murmura-t-elle.

— C'est très peu probable ! assura Malko.

Il venait là par acquit de conscience, ne plaçant que peu d'espoir dans cette visite. Si la théorie de Jeff O'Reilly était exacte, le Shin Beth avait dû « nettoyer » tout ce qui touchait à Odir Ashdot. Avec un soupir, Maureen déploya ses longues jambes et sortit de la voiture. Malko suivit des yeux sa silhouette élancée. Quand elle se retourna pour lui adresser un sourire timide, il eut un petit coup de chaud à l'épigastre.

Maureen Ascot était un cas. Un animal sain ne vivant que pour assouvir les pulsions de son corps. Tout le contraire d'une intellectuelle. Elle était restée dormir au *Yamout Park Plaza* et, dès l'aube, s'était préparé son breakfast. Encore assoupi, Malko avait senti une bouche chaude l'envelopper et s'appliquer, avec la délicatesse d'un chat, à le faire grandir. Maureen, agenouillée au-dessus de lui, lui avait administré une longue et exquise fellation avant de l'enfourcher avec la souplesse d'un jockey. Ensuite, millimètre par millimètre, elle s'était empalée sur lui avec de petits soupirs ravis. Emmanchée à fond, elle était restée immobile quelques instants, comme pour prendre la mesure du pieu qui lui trouait le ventre. Avant de se lancer dans une furieuse cavalcade digne du grand prix de Diane. Penchée en avant, les mains appuyées sur les épaules de Malko, elle réinventait la Guerre du Feu, se frottant furieusement d'avant en arrière, de plus en plus vite, jusqu'à ce que, inondée, elle pousse un cri aigu et s'effondre sur lui.

Ce qu'on appelle faire la course en tête. S'apercevant alors que Malko traînait à quelques longueurs derrière, elle lui avait exprimé sa reconnaissance d'une bouche aussi sensuelle que vorace. La conscience tranquille, elle avait enfin sauté du lit pour prendre une douche.

Ensuite, ils avaient gentiment bavardé en prenant l'autre breakfast. Maureen était très simple, ne vivant que par et pour son corps. Lorsqu'elle n'avait pas d'amant, elle se défoulait au fitness club ou se caressait pendant des heures. À ses yeux, le monde n'était qu'une vaste salle de culture physique.

Il sortit à son tour de la Daewoo et regarda autour de lui. La rue était déserte. Maureen Ascot attendait devant l'entrée de l'immeuble.

— C'est au second, dit-elle.

Ils prirent l'escalier. L'immeuble était totalement silencieux. Au moment où elle allait sonner, la porte de l'appartement s'ouvrit sur

une grosse femme en noir qui se figea face à Maureen. Elle l'inspecta d'un regard hostile et demanda soudain dans un anglais rocailleux.

— *You are Maureen ?*

Elle prononçait « Maorène ».

— Oui, balbutia Maureen Ascot.

La grosse femme fit un pas en arrière, brandit son sac et l'abattit de toutes ses forces sur le visage de la secrétaire du State Department.

— *Schweinerei !* [18] hurla-t-elle. C'est à cause de vous que mon fils est en prison !

CHAPITRE IV

Malko s'interposa aussitôt, protégeant Maureen Ascot, terrifiée, des coups de sac furieux de la mère d'Odir Ashdot. Il parvint enfin à la calmer en s'adressant à elle en allemand.

— *Frau Ashdot, bitte ! Ruhe, ruhe !* [19]

La vieille femme se calma, grommelant des injures, l'oeil mauvais, et Malko put enfin lui parler, expliquant que Maureen, inquiète de la disparition de son ami, était venue aux nouvelles. Mme Ashdot lui jeta un oeil noir.

— Tout ça, c'est à cause d'elle ! C'est une espionne qui a séduit mon fils. Il est trop naïf, trop pacifiste.

Son allemand, mêlé de yiddish, était à peine compréhensible. Malko continua à lui sourire.

— Qui vous a dit que cette jeune femme était une espionne ?

— Son chef ! Il m'a téléphoné pour me dire que mon fils avait commis une très lourde faute ! Qu'il avait communiqué des informations secrètes concernant la sécurité d'Israël à une espionne des Palestiniens. Ces sales Arabes, il faudrait tous les tuer avant qu'ils nous jettent à la mer...

On était en plein délire. Maureen Ascot espionne d'Arafat ! Malko continua d'une voix posée :

— Où se trouve votre fils ?

— À la prison de Neve Tifza, mais je n'ai même pas le droit de le voir, renifla Mme Ashdot. On m'a dit que je pouvais seulement lui écrire et lui envoyer des colis. Maintenant, laissez-moi, je vais prier à la synagogue.

Elle le bouscula, s'engouffrant dans l'escalier avec un regard haineux pour Maureen. Malko n'essaya même pas de la suivre. Il savait ce qu'il voulait. Il entraîna Maureen Ascot par le bras. Elle tremblait comme une feuille.

— Qu'est-ce qu'elle disait ? implora-t-elle. Pourquoi m'a-t-elle frappée ?

— Elle pense que vous êtes responsable de ce qui arrive à son fils, expliqua Malko. On lui a raconté des mensonges, mais vous n'y êtes pour rien.

— Où est-il ?

— En prison.

Maureen se tut jusqu'à la voiture, puis s'effondra en larmes.

— C'est de ma faute ! sanglota-t-elle. Est-ce que je peux lui écrire,

au moins ?

— Sûrement pas, recommanda Malko. Vous êtes mêlée involontairement à une affaire d'État qui vous dépasse. Ne faites rien, ne dites rien. Tout s'arrangera.

La secrétaire du State Department sécha ses larmes et resta muette et prostrée jusqu'à l'ambassade américaine. Malko, après avoir prévenu le chef de station, put se garer dans le parking intérieur et monta directement au quatrième, chez Jeff O'Reilly. Son voyage à Herzliya avait été loin d'être inutile.

*
* *

— Il faut renvoyer Maureen Ascot aux États-Unis le plus vite possible, conseilla Malko. Par prudence.

— Je vais en parler à l'ambassadeur aujourd'hui même, promit Jeff O'Reilly. Je suis absolument d'accord.

— Cela me rappelle l'affaire Vanunu [20], remarqua Malko. Et cela confirme votre hypothèse, les Israéliens préparent un coup tordu à votre insu. Ce garçon, Odir Ashdot, pacifiste d'après sa mère, a dû vouloir vous en avertir. Son Service l'a su, grâce au système d'écoute placé préventivement chez Maureen Ascot.

— Oui, mais quel coup tordu ? demanda l'Américain en triturant sa barbe.

Lourd silence. Les deux hommes pensaient à la même chose.

— C'est peut-être lié à l'arrivée d'Ariel Sharon, finit par avancer Jeff O'Reilly. C'est le spécialiste des coups tordus. Or, d'après nos analystes politiques, il se trouve dans une impasse. Mais comment en apprendre plus ? Si je demande à rencontrer Abraham Dichter, il me jurera que je rêve et que je fais de l'antisémitisme primaire.

— Évidemment ! De toute façon, je crains que notre visite à Herzliya ne soit très vite connue du Shin Beth, si ce n'est pas déjà fait. Ils vont donc se méfier encore plus.

— Et garder Odir Ashdot au secret pendant des mois, même sans l'inculper, compléta Jeff O'Reilly.

— Il faudrait nous appuyer sur les Palestiniens pour avancer, hasarda Malko. Découvrir sur *quoi* Marwan Rajoub travaillait avant sa mort. Quelle information il était susceptible de vous transmettre.

— Il travaillait sur le Hamas, répliqua Jeff O'Reilly. C'est du moins ce qu'il m'a dit lors de nos dernières rencontres. Même si, pour le moment, Yasser Arafat ne veut pas s'attaquer à eux de front, il tient, le jour venu, à pouvoir démanteler à nouveau leurs réseaux de poseurs de bombes. Mais Marwan Rajoub m'apportait aussi d'autres informations, même si elles étaient assez vagues. Il m'avait appris, par exemple, il y a un mois, qu'Arafat avait mis fin à la fabrication

clandestine de RPG7 par un groupe de *tanzim* [21] et avait envoyé les intéressés au trou. Il ne veut pas se laisser déborder.

— Les Palestiniens disposent de quel armement ?

— De pas grand-chose, fit le chef de station. Des lance-roquettes, des mortiers, quelques mitrailleuses lourdes. À Gaza, cela arrive par mer et à travers la frontière égyptienne, grâce aux bédouins. En Cisjordanie, par la région d'Oum Kaïs, en contrebas du Golan. C'est la Force 17, la garde prétorienne d'Arafat, qui en est le principal bénéficiaire. Je pense que vous devriez aller à Gaza, essayer de tirer les vers du nez de Jamal Nassiv, le patron de la Sécurité préventive pour qui travaillait Marwan Rajoub.

— On peut lui faire confiance ?

Jeff O'Reilly caressa sa barbe.

— En principe, oui. Mais je me méfie aussi de lui. Il parle l'hébreu, appris en prison en Israël, et entretenait jusqu'à une période récente des liens étroits avec le Shin Beth. Le mieux est de lui dire que nous nous posons des questions sur la mort de Marwan Rajoub. Ce qui amènera la question suivante : de quoi s'occupait-il juste avant sa mort ?

— On va facilement à Gaza ? questionna Malko.

— Je vais téléphoner au Shin Beth pour le prévenir que vous êtes envoyé par Washington pour une mission d'information et que vous désirez rencontrer plusieurs dirigeants palestiniens. Ils ne peuvent pas refuser. Une fois en zone « A », vous faites ce que vous voulez. Mais souvenez-vous que *tout* est écouté et que Gaza fourmille de « taupes » israéliennes. On en fusille régulièrement. Les agents du Shin Beth ne se risquent plus trop là-bas, mais sous-traitent avec les Palestiniens manipulés. Je vais vous donner un mot pour Jamal Nassiv.

On frappa un coup discret à la porte et une secrétaire rousse vint poser un pli sur son bureau qu'il ouvrit aussitôt. Après y avoir jeté un coup d'oeil, il lança à Malko :

— Je crois que voilà du travail pour vous !

— Ça vient de Gaza ?

— Non. De Ramallah, en Cisjordanie. Une « source » qui a une information à me communiquer. Nous n'utilisons jamais le téléphone. Je temps que je prépare Gaza, vous pourriez aller là-bas. C'est à une dizaine de kilomètres au nord de Jérusalem. Ma « source » est un banquier palestinien qui ne sort plus de Ramallah à cause du bouclage.

— Où vais-je le rencontrer ?

— Je ne sais pas encore. C'est toujours un peu compliqué, mais je vais lui faire passer le message. Allez à Jérusalem dès aujourd'hui et installez-vous à l'*American Colony*. Il vous contactera. Lorsque vous l'aurez vu, vous repasserez ici avant de partir pour Gaza et je vous

« débrieferai ».

— Parfait, dit Malko en se levant. Comment s'appelle votre banquier ?

— Ahmed Nuseirat. Son nom de code est « Charlie ». C'est ce pseudo qu'on utilisera pour vous contacter à l'*American Colony*.

— O.K. Vous direz au revoir de ma part à Maureen Ascot. Elle est tout à fait charmante.

— Elle quitte Tel-Aviv à la fin de la semaine pour Washington, annonça le chef de station, sans commentaire. Faites attention à Ramallah. C'est plutôt tendu.

*

* *

Schlomo Zamir avait recommencé à torturer son chien rouge après avoir lu le dernier rapport de filature concernant l'agent de la CIA arrivé deux jours plus tôt et pris en charge immédiatement par le Shin Beth, à sa demande. Jeff O'Reilly l'ignorait, mais, au sein de la station de Tel-Aviv, une « taupe » renseignait le Shin Beth. Pas par intérêt, par conviction. La CIA, sur place, ne disposait pas d'un service de sécurité interne. Aussi, avant même que Malko ne débarque à Tel-Aviv, Schlomo Zamir savait que Jeff O'Reilly enquêtait sur la disparition d'Odir Ashdot...

Ce dernier se trouvait au secret absolu pour une durée indéterminée. Il passerait plus tard en jugement, à huis clos, de façon à ce que personne ne sache jamais pourquoi il était condamné. Dans son cas, cela pouvait aller jusqu'à dix ans de prison. En Israël, on ne plaisantait pas avec les secrets d'État. Schlomo Zamir se mordait les doigts de l'avoir pris dans son unité, en dépit d'un profil psychologique approximatif. Il l'avait fait uniquement pour faire plaisir à un vieux camarade de combat désireux de « remettre son fils dans le droit chemin »...

Désormais, il était dans le mauvais pour le restant de ses jours et Schlomo Zamir était obligé de gérer une situation extrêmement délicate. Les États-Unis étaient les alliés d'Israël, même s'il y avait des couacs de temps en temps [22]. Aussi, les Israéliens ne pouvaient traiter la CIA avec la brutalité hautaine qui caractérisait les relations du Shin Beth avec d'autres Services moins importants.

Schlomo Zamir était inquiet pour « Gog et Magog ». Apparemment, les Américains se doutaient de quelque chose. Il était impératif que leurs doutes ne débouchent sur rien de concret.

En sus des téléphones habituels encombrant son bureau, il y en avait un nouveau, relié à l'équipe chargée de suivre l'agent de la CIA. Six personnes, dont deux femmes, se relayaient à ses troussees et son véhicule de location avait été équipé clandestinement d'une « puce »

électronique permettant de toujours connaître sa position en temps réel. Ce qui paraît aux ruptures de filature. Justement, ce téléphone-là sonna. Une voix neutre annonça .

— « Mickey » roule sur l'A1, en direction de Jérusalem. Il vient de passer la rampe de Lod. Il est seul.

— Très bien, répondit Schlomo Zamir. Ne le lâchez pas.

Il était un peu étonné, s'attendant à ce que l'agent de la CIA se rende à Gaza. Qu'allait-il faire à Jérusalem ? Sa « taupe » à la CIA de Tel-Aviv ne lui avait pas soufflé mot de ce déplacement.

*

* *

L'étroite autoroute n° 1 grimpait paresseusement vers Jérusalem, serpentant entre des collines pelées, piquetées des carcasses repeintes au minium des véhicules blindés d'Israël tombés pendant la guerre de 1948, devenus des icônes régulièrement fleuries. La circulation était atrocement lente, maximum cent et ceinture obligatoire. De temps en temps, une voiture de police bleu et blanc fondait sur un contrevenant, sirène hurlante et gyrophare allumé. Malko tenait sagement sa droite, perdu dans le flot de véhicules. Il avait mis quarante-cinq minutes pour s'extirper de Tel-Aviv et déjà, vingt kilomètres avant Jérusalem, les voitures commençaient à ralentir...

Enfin, les premiers contreforts de Jérusalem apparurent. L'architecture évoquait plus le blockhaus que le gothique flamboyant. Des blocs de maisons agglutinées les unes aux autres coiffaient le haut des collines. Heureusement, la pierre jaune qui les composait donnait un air cossu à l'ensemble. Devenue urbaine, l'autoroute n° 1 serpentait entre les quartiers ouest, bâtis à flanc de coteau sans aucune grâce. Le centre de la ville ne valait guère mieux, avec ses rues montant et descendant en tous sens dans un enchevêtrement de sens uniques. Les rares panneaux de signalisation n'indiquaient qu'une chose *The Old City*. L'ancienne Jérusalem, cernée de hauts murs, où se mêlaient toutes les religions réunies par le Dieu unique du tourisme.

Malko traversa une partie de Mea Shearim, où voletaient les innombrables redingotes noires des juifs orthodoxes, pâles comme des cadavres, avant de parvenir au nord de la ville où se trouvait l'*American Colony*. Il passa devant un *Novotel* flambant neuf, vide comme la bourse d'un pauvre pour cause d'Intifada. Les touristes n'avaient pas envie de mourir pour Bethléem. Déjà, en temps ordinaire, avec 29% de sa population composée de religieux orthodoxes – dont le quartier, Mea Shearim, grignotait chaque mois quelques ruelles – et de nombreux fonctionnaires aux moyens financiers limités, Jérusalem n'était pas une ville animée : peu de restaurants, encore moins de shopping, à part les bondieuseries de

toute nature. À partir de neuf heures du soir, les rues étaient désertes comme celles d'une « ghost town ». Arrivés tôt le matin, les cars de touristes déchargeaient leur cargaison directement dans la gueule des guides qui tournaient comme une meute de loups affamés devant l'entrée de la vieille ville. Le soir, gavés de souvenirs et de commentaires dans toutes les langues, les Japonais, les Brésiliens, les Français et les Américains repartaient dans leurs hôtels, harassés et déçus. Bethléem était interdit aux touristes, ses hôtels fermés, la ville sinistrée. Et on n'était pas près d'avoir un nouveau miracle...

Malko fut soulagé de retrouver l'*American Colony* et son patio. Il était installé depuis une heure dans une chambre offrant une vue imprenable sur la piscine vide quand le téléphone sonna. Une voix de femme, inconnue, qui, après s'être assurée de son identité, annonça simplement :

— Je suis une amie de « Charlie ». Je viendrai vous chercher demain matin, vers dix heures.

*
* *

La Palestinienne boulotte au visage rond comme une pomme qui était venue chercher Malko à l'*American Colony*, et dont il ne savait même pas le nom, lui conseilla de ralentir.

Des soldats de Tsahal, casqués, boudinés dans des gilets pare-balles, le Galil prêt à tirer, filtraient, au dernier *check point* avant Ramallah, les véhicules entrant en zone « A ». Un blindé léger, sur le bord de la route, veillait à leur sécurité. À gauche de la route, la piste de l'aéroport de Jérusalem, fermé depuis des mois, ressemblait à un practice de golf avec ses centaines de pierres jetées par les Palestiniens sur les soldats israéliens et ayant atterri sur la piste d'envol d'où plus rien ne s'envolait depuis belle lurette. Un soldat se pencha par la glace ouverte, jeta un coup d'oeil à la carte d'identité israélienne de la conductrice, puis à l'intérieur du véhicule. Jeune, tendu, des sourcils qui se rejoignaient presque.

— Attention plus loin, avertit-il. Ils ont tiré sur deux voitures ce matin.

Presque tous les jours désormais, les voitures des colons installés en zone « C » empruntant les routes de contournement reliant les différentes implantations israéliennes étaient l'objet d'attaques à la kalachnikov. Sans répondre, la conductrice remit en route la brinquebalante Renault.

De l'autre côté du *check point*, des jeunes Palestiniens, le visage masqué par un foulard, attendaient l'occasion favorable de lapider les soldats. L'un d'eux regarda Malko d'un air mauvais, soupesant dans sa main un pavé qui devait bien peser deux kilos. Dix minutes plus tard,

ils arrivèrent au centre de Ramallah, une des villes les plus riches de Cisjordanie. Leur voiture à plaque jaune israélienne ne semblait pas déclencher d'hostilité. Mais, très vite, la guide le mena à un parking où se trouvaient déjà d'autres plaques jaunes, probablement des journalistes. Ils continuèrent à pied, passant devant les ruines du commissariat où deux soldats israéliens avaient été lynchés, et qui avait été détruit depuis par les roquettes des hélicoptères de combat. Ici, toutes les enseignes étaient en arabe, les femmes portaient des foulards, les hommes étaient en blouson, avec quelques rares keffieh.

Une architecture moderne et laide, avec de rares demeures anciennes à *moucharabieh*. Ils contournèrent une petite place ornée d'un obélisque entouré de lions en pierre pour prendre une rue populeuse, Salah El Din. Vingt mètres plus loin, sa guide s'arrêta devant une enseigne en arabe et en anglais annonçant « Halhoully Fashion ».

— C'est là, dit-elle à Malko. Entrez et demandez Zahra Nuseirat.

Il poussa une porte de bois peinte en bleu, débouchant dans une pièce sombre, encombrée de pièces de tissu et de mannequins. Une jeune femme, vêtue comme mère Teresa, surgit d'une arrière-boutique et s'adressa à lui en arabe. Il répondit en anglais.

— Zahra Nuseirat, *please*.

Il dut répéter deux fois avant que la fille comprenne et disparaisse par où elle était venue. Une rumeur venant de la rue attira son attention. Il entrouvrit la porte. La rue Salah El Din était envahie par une manifestation. Au milieu d'une mer de drapeaux palestiniens, verts ou rouges, une foule de manifestants avançait en hurlant des slogans « *American butcher, go home* ». Juché sur les épaules de quatre manifestants, un moustachu hurlait dans un haut-parleur des slogans repris ensuite par la foule... Le flot arriva à la hauteur de la boutique, occupant toute la chaussée.

En dépit des vociférations, c'était plutôt bon enfant.

— Vous me cherchez ? fit une voix féminine derrière lui.

Il se retourna brusquement. Une jeune femme, avec un nez aquilin, de grands yeux soulignés de noir, la bouche très rouge, la veste de son tailleur noir gonflée par une grosse poitrine, le fixait avec un sourire plein de curiosité. Sa jupe cachait à peine ses genoux et elle était juchée sur des escarpins de douze centimètres. On était très loin de la tenue musulmane classique.

— Vous êtes Zahra Nuseirat ?

— Oui, c'est moi.

— Je suis venu voir votre mari, dit-il.

Zahra Nuseirat eut un rire de gorge, remarquant, mi-figue mi-raisin :

— Ah bon ! Mon employée m'a dit qu'un homme voulait me voir.

C'est la première fois que vous venez à Ramallah ?

— Oui.

— C'était une ville agréable, soupira-t-elle. C'est devenu une prison. Les Israéliens nous interdisent de nous déplacer. Avant, j'allais tous les jours à Jérusalem et une fois par mois à Amman. Maintenant, nous sommes parqués comme des animaux. Voulez-vous un peu de thé ?

— Avec plaisir.

Il la suivit dans un petit bureau et ils s'installèrent dans de vieux fauteuils en cuir. L'employée surgit avec deux verres de thé très chaud et horriblement sucré. Dehors, les vociférations des manifestants s'atténuaient un peu.

— Que veulent-ils ? demanda Malko.

Zahra Nuseirat eut un sourire désabusé.

— Oh, ce n'est rien, ils manifestent contre la venue du secrétaire d'État américain. Ce n'est pas bien méchant. C'est le seul moyen de se défouler...

Malko trempa les lèvres dans son thé et faillit le recracher tant il était brûlant.

— Où puis-je rencontrer votre mari ? demanda-t-il.

La jeune femme eut un sourire à la fois gourmand et amusé.

— Ne vous impatiencez pas. Je vais voir. Attendez-moi ici.

Elle disparut dans l'arrière-boutique. Malko, pour se distraire, sortit sur le pas de la porte. La manif continuait. Avec des portraits de Saddam Hussein, d'Arafat et même d'Oussama Bin Laden, brandis à bout de bras, parmi les photos de jeunes moustachus au regard grave des « martyrs ». C'est-à-dire de jeunes manifestants abattus par les soldats israéliens. Plus de trois cents depuis le début de la seconde Intifada.

Dix minutes plus tard, Zahra Nuseirat fut de retour.

— J'ai parlé à mon mari, annonça-t-elle. Il peut déjeuner avec vous. Au restaurant *Zarour*. Vous savez comment vous y rendre ?

— Non.

— Bien. Vous êtes en voiture ?

— Oui.

— Au parking à côté du commissariat ?

— Oui.

— Bien. Retournez là-bas. Un garçon viendra vous chercher dans une demi-heure. Il s'appelle Joseph et il parle anglais. Il vous emmènera au *Zarour*.

— Vous déjeunez avec nous ?

Zahra eut un sourire légèrement carnassier.

— Avec plaisir.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et lui tendit la main.

— À tout à l'heure.

Rue Salah El Dinh, l'homme au haut-parleur vociférait toujours. Malko se fondit dans la foule. En dépit des slogans incendiaires, personne ne lui manifestait d'hostilité. Il repassa devant le tas de gravats qui avait été un commissariat. Les roquettes des hélicos d'assaut avaient frappé avec une précision remarquable. Bien qu'il se trouve en pleine ville, aucun autre bâtiment n'avait été touché. Curieuse ambiance où la guerre pouvait s'allumer n'importe où, n'importe quand. Qu'allait-il apprendre à Ramallah ?

Deux autres voitures à plaques jaunes avaient rejoint la sienne dans le parking. Il s'installa au volant et attendit. Vingt minutes plus tard, il vit surgir un grand garçon maigre, aux cheveux très longs, qui s'approcha de la Daewoo avec un sourire.

— *Mrs. Nuseirat sends me*, dit-il.

Il prit place à côté de Malko et le guida dans le dédale des petites rues. Ils rattrapèrent la manif qui piétinait. Un moustachu trapu, en blouson de cuir noir, hurlait, s'égosillait avec de grands gestes en essayant d'entraîner la foule.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Malko.

— *Al Makhsom* [23]. Il veut qu'ils aillent affronter les soldats.

Ils sortaient de Ramallah. Dix minutes plus tard, Joseph le fit s'arrêter sur une place, en face d'une maison en pierre bâtie en contrebas de la route. Ils descendirent un escalier, traversèrent un jardin, pénétrèrent par une petite porte latérale dans une grande salle voûtée comme un caveau tout en longueur. Le restaurant *Zarour*. Joseph mena Malko jusqu'à une table du fond où il reconnut Zahra Nuseirat en compagnie d'un homme chauve à lunettes, un peu empâté, qui se leva pour accueillir chaleureusement Malko.

— Bienvenue à Ramallah ! Vous avez eu le courage de venir jusqu'ici malgré les *check points*, les tracasseries...

— Je tenais à vous rencontrer. Vous avez envoyé un message à notre ami...

— Oui, c'est exact, reconnut le banquier. Mais d'abord, nous allons déjeuner.

À peine Malko était-il assis qu'une jambe vint frôler la sienne. Il leva les yeux et croisa le regard insistant de Zahra Nuseirat.

*

* *

Les assiettes de mézés couvraient toute la table. En plus de l'eau minérale, il y avait un rosé très buvable. En attaquant son poisson grillé, Ahmed Nuseirat remarqua pensivement :

— Nous retenons tous notre souffle parce qu'Ariel Sharon est un homme très dangereux. Il ne veut pas la paix, mais la destruction des Palestiniens. Ou au moins leur soumission. La maison que je possédais

à Jérusalem a été occupée par des juifs, illégalement. Les colons nous haïssent. Et maintenant, nous sommes enfermés dans notre propre ville.

— Quelle est l'information que vous vouliez transmettre ? demanda Malko.

— Une chose qui m'intrigue et m'inquiète. Vous savez qui est Abu Qaser ?

— Bien sûr. Un des négociateurs des accords d'Oslo.

— Exact. Il habite ici à Ramallah, bien qu'il possède une très belle maison à Gaza.

— Pourquoi ?

Le banquier eut un sourire mystérieux.

— Je ne sais pas...

Son sourire démentait ses paroles, mais Malko n'insista pas.

— Que se passe-t-il avec lui ?

— Depuis deux ou trois semaines, il a reçu beaucoup de visites, continua Ahmed Nuseirat. La nuit. Des voitures qui arrivent à neuf heures et repartent à minuit. Elles ont des plaques vertes. Mais un soir, quelqu'un en a suivi une. Arrivés au *check point*, ses occupants l'ont abandonnée pour un 4x4 en plaque jaune qui a pris la route de Jérusalem.

— Des Israéliens ?

— Évidemment ! En soi, cela n'a rien d'étonnant. Abu Qaser en connaît beaucoup, depuis Oslo. Seulement, pourquoi viennent-ils le rencontrer en cachette ?

Sous la table, la jambe de Zahra Nuseirat était toujours appuyée à la sienne. C'en était embarrassant.

— Peut-être par prudence, suggéra Malko, pour ne pas le compromettre. Les relations sont tendues en ce moment entre Israéliens et Palestiniens.

Le banquier balaya l'objection d'un geste définitif.

— Abu Qaser est un politique. Il a toujours parlé à tout le monde, même pendant les périodes de grande tension.

— Alors, quelle est votre explication ?

Le banquier se pencha par-dessus la table et dit à voix basse :

— Sharon prépare quelque chose ! Abu Qaser est un homme fatigué, pacifique, qu'on peut rouler dans la farine. Avec lui, ce serait plus facile de s'entendre qu'avec Abu Amar [24]. Or, Sharon a promis la paix aux Israéliens, mais ne veut rien donner. Il se dit peut-être qu'Abu Qaser pourrait lui apporter cette paix, à petit prix...

Malko le regarda, intrigué.

— Mais que faites-vous d'Arafat ? Rien ne peut se faire sans lui. Sa maladie s'est aggravée ?

— Non. Il se croyait très malade, corrigea le banquier. À cause de

ses tremblements de la lèvre inférieure et de la main gauche. Il était très affecté parce qu'on lui avait dit qu'il s'agissait de la maladie de Parkinson. Or, récemment, ses médecins ont découvert que c'était un autre mal, le « tremor », causé par son accident d'avion en Libye. Ce n'est pas une maladie évolutive. Du coup, Abu Amar s'est remis à manger et a bien meilleur moral. Et il est moins que jamais prêt à céder à Sharon.

— Alors ?

Le banquier se pencha encore plus et demanda :

— Vous croyez que cela gênerait Sharon de se débarrasser d'Abu Amar ? Il le hait, le considère comme un terroriste impénitent, l'ennemi des Israéliens.

— Vous voulez dire qu'il le ferait assassiner ?

Le banquier s'éloigna un peu et but une gorgée de rosé.

— Pourquoi les Israéliens font-ils en ce moment le siège d'Abu Qaser ? Il n'est plus au centre des pourparlers. Il n'a plus de rôle actif, mais c'est un des fondateurs de l'OLP [25]. Un homme respecté.

— Mais il ne peut être complice d'une telle manoeuvre !

— Bien sûr que non ! rétorqua Ahmed Nuseirat. Seulement, il ne se doute sûrement pas de ce que Sharon prépare. Ensuite, il serait mis devant le fait accompli. Les Américains, qui mangent dans la main des Israéliens, le pousseraient à prendre la place d'Abu Amar...

— C'est idiot, observa Malko. Cela ne marcherait pas...

Ahmed Nuseirat lui opposa un sourire triste.

— Vous vous souvenez, en 1982, au Liban ? Sharon avait un allié, Bechir Gemayel, qui venait d'être élu président du Liban. Sharon voulait se sortir du guêpier libanais. Il a demandé à Gemayel de signer une paix séparée entre le Liban et Israël. C'eût été une formidable victoire politique pour lui. Bechir Gemayel a refusé. Sharon a insisté. Et, finalement, un jour, Gemayel lui a dit « D'accord, je vais faire cette paix séparée. Mais vous aviez un ami vivant, vous aurez bientôt un ami mort... »

— Il n'a pas eu le temps de signer, remarqua Malko.

— Exact, confirma Ahmed Nuseirat. Une charge explosive de deux cents kilos a explosé au-dessus de sa permanence. Les Syriens. Ils ne pouvaient pas accepter une paix séparée du Liban avec Israël. Aujourd'hui, Sharon peut liquider Arafat et mettre Abu Qaser à sa place. Cela se terminera dans le sang.

— Ariel Sharon doit le savoir, objecta Malko.

Le banquier leva les yeux au ciel.

— Au Liban, aussi, il *savait* que cela ne marcherait pas... Il a essayé quand même. Il est comme ça, Sharon.

Le silence retomba. La jambe de Zahra Nuseirat ne s'était pas détachée de celle de Malko, sous la table. Ou c'était la reine des

allumeuses, ou son mari ne lui suffisait pas.

Ahmed Nuseirat jeta un coup d'oeil à son imposante Breitling Aerospace en or massif et dit :

— Je vais devoir vous quitter. J'espère que je ne vous ai pas ennuyé avec mes élucubrations...

Malko ne répondit pas. Le banquier ignorait les autres incidents étranges des dernières semaines. Ses propos n'en avaient que plus de valeur. Seulement, il manquait une pièce au puzzle. Les Israéliens n'étaient pas fous au point de liquider Yasser Arafat ouvertement. Si l'hypothèse du banquier était exacte, il y avait autre chose qu'il devait découvrir.

Ahmed Nuseirat échangea quelques mots en arabe avec sa femme, serra la main de Malko et se dirigea vers la sortie, saluant au passage Joseph installé à une autre table. Zahra écarta un peu sa jambe et prit un paquet de Marlboro dans son sac. Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié.

— Je vais vous quitter aussi, dit-il.

— Vous retournez à Jérusalem ?

— Oui. Je dois rester ce soir à *VAmerican Colony* et repartir demain pour Tel-Aviv.

Elle souffla lentement sa fumée et dit d'un ton chargé de sous-entendus :

— J'espère que vous êtes satisfait de votre visite à Ramallah.

Son regard était vrillé dans le sien, provocant.

— Absolument, dit Malko. J'espère vous revoir un jour.

— *Inch Allah...* Partons. Joseph va vous amener jusqu'au *check point*.

Elle se leva, presque distante. Comme si Malko avait rêvé. Ils sortirent et il la vit monter dans un coupé BMW bleu, d'où elle lui adressa un petit geste d'adieu.

Joseph s'installa à côté de lui dans la Daewoo, souriant et impassible, et proposa :

— Nous allons passer par le carrefour Hayosh, il y a moins de monde qu'au *check point* de la grande route.

Il guida Malko jusqu'au sommet d'une petite colline. Devant eux, un *check point* palestinien, renforcé de sacs de sable, contrôlait l'accès à une route à deux voies séparées par une haie de palmiers rachitiques qui descendait en pente douce jusqu'à un vallon pour remonter ensuite de l'autre côté. À droite, une des voies était presque entièrement obstruée par la carcasse brûlée d'un bus. Joseph échangea quelques mots avec le soldat palestinien et dit à Malko :

— En principe, le passage est fermé aujourd'hui, mais on va aller voir. Roulez très lentement. Vous voyez le grand bâtiment blanc, sur la gauche, avec un toit rouge ?

— Oui.

— C'est le *City Hotel* qui marque le début de la zone « C ». C'est de là que les *snipers* israéliens allument les *chebabi* [26] qui jettent des pierres sur le barrage en contrebas.

Malko se mit à descendre à vingt à l'heure, dépassant la carcasse du bus.

— Une roquette israélienne, commenta Joseph. Moi, je ne peux pas passer avec vous. Avec votre plaque jaune, ça va. Mais roulez lentement et ne sortez pas de la voiture en approchant du barrage.

De l'autre côté du vallon, Malko aperçut deux Land Rover israéliennes, drapeau au vent, qui patrouillaient lentement. Non loin de lui, quelques gamins palestiniens attendaient à côté d'un gros tas de cailloux, abrités par une barricade improvisée faite de carcasses de voitures empilées les unes sur les autres.

Il s'arrêta et Joseph descendit aussitôt. Malko sortit à son tour de la Daewoo pour lui dire au revoir et, involontairement, fit tomber à terre le portable accroché à sa ceinture. Juste au moment où le jeune Palestinien venait vers lui, la main tendue.

Comme Malko se baissait pour ramasser le portable, il entendit un bruit sec, sourd et éloigné. En se redressant, il vit Joseph, juste derrière lui, s'effondrer, la tête éclatant dans une gerbe de sang.

CHAPITRE V

Malko demeura pétrifié quelques secondes, regardant Joseph tomber à terre comme un sac-poubelle, la tête explosée. Son regard se reporta sur le *City Hotel*, le grand bâtiment blanc, de l'autre côté de la « frontière ». Aucun signe de vie et pourtant, le coup de feu était sûrement parti de là. Les cris aigus des *chebabi*, groupés derrière leur barricade, le firent sursauter. Ils se ruaient vers le corps allongé sur la chaussée, en brandissant des pierres, tandis que l'un d'eux parlait fiévreusement dans un portable. Malko réalisa soudain qu'il constituait lui-même une cible magnifique et plongea derrière la Daewoo. Deux jeunes Palestiniens, agenouillés près de Joseph, sanglotaient en criant des injures. Plusieurs de leurs camarades dévalèrent la pente jusqu'à la limite de la zone « A » et commencèrent à lapider une jeep israélienne beaucoup trop éloignée pour être atteinte.

Quelques détonations sourdes. Les Israéliens ripostaient avec des grenades lacrymogènes et les jeunes s'abritèrent, à l'exception de deux d'entre eux qui, en première ligne, continuaient à jeter leurs dérisoires projectiles.

Le poulx en folie, serrant son portable dans sa main droite, Malko n'osait plus bouger. Brusquement certain que c'est *lui* qui était visé ! S'il ne s'était pas baissé, il aurait reçu le projectile à la place du malheureux Joseph. Les pensées se bousculaient dans sa tête. Comment les Israéliens avaient-ils pu le repérer, le suivre dans cette ville qui leur était hostile ? Brutalement, il touchait du doigt une réalité terrifiante : il se heurtait à un appareil d'État, agissant dans son pays, n'obéissant à aucune loi, tout-puissant. Du coup, la théorie du complot exposée par Ahmed Nuseirat prenait du poids.

On avait voulu le tuer pour décourager la CIA de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Un meurtre « intelligent » qui pouvait passer pour une bavure, une balle perdue. Il y en avait eu tellement depuis le début de cette Intifada... Le hurlement d'une sirène lui fit tourner la tête une ambulance dévalait la pente à toute vitesse. Elle s'arrêta à côté de la Daewoo, aussitôt entourée par les gosses qui aidèrent les brancardiers à transporter le corps inerte de Joseph à l'intérieur.

Malko se releva et bondit à son volant. Il recula, s'abritant derrière l'ambulance, et remonta avec elle jusqu'au barrage palestinien. Un des soldats parlait anglais et lui expliqua comment regagner la route 60.

— *You are lucky* [27] observa-t-il. C'est tous les jours comme ça. Ils

sont embusqués dans le *City Hotel*, au dernier étage, en zone « B » où on ne peut pas aller les chercher. Ils ont des *snipers* munis de fusils à lunette et de silencieux, pour qu'on ne puisse pas repérer l'origine du tir...

Malko bredouilla un remerciement et s'engagea sur une petite route déserte. Lorsqu'il posa ses mains à plat sur le volant, il s'aperçut qu'elles tremblaient. Arrivé sur la grand-route, il se fondit dans la file des voitures patientant pour passer le *check point* en face de l'aéroport de Jérusalem. Un bon kilomètre de queue.

*
* *

Lorsqu'il arriva à l'*American Colony*, la nuit tombait. Il était resté bloqué deux heures au *check point*. Les Israéliens fouillaient systématiquement chaque véhicule ! La hantise des kamikazes. Il s'appêtait à prendre une douche lorsque le téléphone sonna.

— Monsieur Linge ?

— Oui.

— C'est Zahra Nuseirat. J'ai appris la mort de Joseph et je suis bouleversée. Que s'est-il passé ?

Malko lui raconta l'incident et conclut :

— J'ai eu l'impression que c'est moi qu'ils visaient. Il n'y a eu qu'un seul coup de feu tiré.

— Ce n'est pas certain, rétorqua la Palestinienne. Quelquefois, ils se paient une victime, comme ça, juste pour s'entraîner. En ce moment surtout. Aujourd'hui, Ariel Sharon a déclaré que Yasser Arafat était le seul obstacle à la paix et qu'il avait renoué avec le terrorisme...

— Vous êtes à Ramallah ? demanda Malko.

— Oui, mais je viens à Jérusalem tout à l'heure pour une soirée. J'ai une carte d'identité israélienne, je peux passer sans problème. Voulez-vous dîner avec moi ?

— Pourquoi pas ?

Ce serait plus drôle que de passer la soirée seul à l'hôtel.

— Bien, conclut Zarah Nuseirat, je passerai vous prendre vers neuf heures.

Elle raccrocha avant qu'il ait eu le temps de lui demander si son mari venait aussi. Il n'avait plus qu'à prendre une douche et à réfléchir en attendant d'être à Tel-Aviv pour parler à Jeff O'Reilly. Sous la douche, il revit la mort de Joseph. Le Palestinien n'avait même pas eu le temps d'avoir peur. Il s'agissait d'un tir pour tuer, pas de balles de caoutchouc... Il éprouva une drôle de sensation au creux de l'estomac. Si son portable ne s'était pas décroché...

Il était dans le patio lorsqu'il vit une voiture s'arrêter sous le porche de l'*American Colony*. Zarah Nuseirat, toujours en tailleur noir, mais

un peu plus maquillée.

— Nous allons chez des gens de la gauche israélienne, précisa-t-elle. Très ouverts... Je vous présente comme quoi ?

— Un fonctionnaire de l'ONU de passage, suggéra Malko. Votre mari n'est pas là ?

— Il ne vient plus jamais à Jérusalem.

Elle se gara dans une petite cour à la lisière de Mea Shearim et l'entraîna vers une maison de pierre. Une trentaine de personnes, debout, discutaient, un verre à la main, dans un brouhaha sympathique et sur fond de musique classique. Zahra présenta Malko à la maîtresse de maison, une brune piquante au regard vif, qui ne lui accorda que quelques secondes d'attention. Sa fille circulait entre les invités avec une bouteille de Taittinger comtes de Champagne Rosé 1995, remplissant systématiquement tous les verres qui se vidaient. Ne lâchant pas Zahra d'une semelle, il se retrouva dans un groupe discutant avec animation des problèmes de transport entre Tel-Aviv et Jérusalem.

— S'il y avait un train rapide, trancha un barbu, tout le monde irait vivre à Tel-Aviv et on laisserait les religieux entre eux.

Les arguments fusèrent. Malko navigua entre quelques groupes, grignota un falafel, bavarda avec un inconnu et, au bout d'une heure, récupéra Zahra. La Palestinienne se glissa près de lui et demanda discrètement :

— Je vais rentrer. Si vous avez envie de rester, quelqu'un vous ramènera, ce n'est pas loin.

— Non, non, je viens ! protesta-t-il.

Zarah Nuseirat paraissait avoir fait honneur au Taittinger et ses yeux brillaient. Elle sembla ravie que Malko reparte avec elle. Dehors, il faisait frais. Cinq minutes plus tard, ils étaient à *VAmerican Colony*. Au lieu de s'arrêter devant l'entrée, Zahra continua tout droit, s'engageant dans le parking en contrebas. Elle stoppa et sourit à Malko.

— C'est plus discret ici pour se dire au revoir. Dans quel bâtiment êtes-vous ?

— Juste au-dessus de la piscine. Pourquoi ?

— Si vous aviez été dans l'aile en face, le nouveau bâtiment, j'aurais pu venir prendre un verre dans votre chambre. À cette heure-ci, le bar est fermé. Mais si on me voit monter avec vous, le réceptionniste va croire Dieu sait quoi ! Et tout le monde me connaît ici !

— Vous êtes certaine que le bar est fermé ?

L'attitude de Zahra Nuseirat commençait à l'émoustiller sérieusement. Elle avait arrêté le moteur et semblait hésiter. Il se souvint de son attitude à table, au restaurant, et s'enhardit à

demander :

— On pourrait aller prendre un verre ailleurs.

Elle rit de bon cœur.

— Où ? Il n'y a rien à Jérusalem. Même le *King David* est vide à cette heure. Ça ne fait rien, on peut bavarder ici.

Elle sortit de son sac un paquet de Marlboro et Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié. Leurs mains se frôlèrent et elle tourna la tête vers lui.

— Vous avez dû avoir peur, tout à l'heure ?

Malko sourit.

— Après, oui. Avant, je n'ai pas eu le temps.

Pensivement, elle souffla la fumée de sa cigarette sur le pare-brise. La voiture était petite et ils se touchaient presque. Sa jupe avait remonté, découvrant une partie de ses cuisses. Il repensa au restaurant.

— Qu'est-ce que ça vous fait d'avoir échappé à la mort ? demanda-t-elle.

— Ça me donne envie de faire l'amour, fit spontanément Malko, sans réfléchir.

Zahra sembla méditer sa réponse quelques instants, tira encore sur sa cigarette.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle d'une voix légèrement altérée.

— Parce que c'est vrai.

Leurs regards se croisèrent et se verrouillèrent l'un à l'autre. Ce que les Américains appellent « *eye-contact* ».

Malko n'eut qu'à se pencher pour que leurs bouches se touchent. Il posa une main sur une cuisse gainée de noir, mais, aussitôt, Zahra referma ses jambes.

— Laissez-moi, dit-elle mollement. Vous pouvez trouver quelqu'un d'autre pour vous soulager.

Il posa une main sur sa nuque et dit doucement, les yeux dans les yeux :

— Au restaurant, je n'avais pas encore frôlé la mort et j'avais déjà envie de vous. Vous aussi, d'ailleurs...

— Comment le savez-vous ?

La conversation devenait idiote. Refermant les doigts sur la nuque de Zahra, il écrasa sa bouche contre la sienne. Celle de la jeune femme mit quelques secondes à s'entrouvrir, puis elle lui rendit son baiser. D'abord sagement, puis avec beaucoup plus de passion quand les doigts de Malko commencèrent à remonter le long de sa cuisse. Mais de nouveau, elle l'arrêta.

— J'ai chaud ! soupira-t-elle.

Elle ouvrit la veste de son tailleur et lorsqu'elle se tourna vers

Malko, il vit qu'elle ne portait dessous qu'un soutien-gorge de dentelles noires bien rempli. Il ne perdit pas une seconde pour s'emparer d'un sein, puis de l'autre, les massant, les caressant, agaçant leurs pointes. La tête rejetée en arrière, Zahra se laissait faire, respirant de plus en plus vite, mais inerte. Ce numéro de collégienne allumeuse commençait à agacer Malko, au bord de la frustration.

— Venez ! insista-t-il, il n'y a qu'un veilleur de nuit. Il ne vous connaît sûrement pas.

Zahra secoua énergiquement la tête.

— Non, non. C'est un Palestinien, il me connaît sûrement. Arrêtez, maintenant.

Tandis qu'ils parlaient, Malko avait glissé la main entre ses cuisses déjà entrouvertes et remontait sournoisement. Ses doigts atteignirent la peau nue, au-dessus des bas stay-up. Zahra se raidit et lui saisit la main. Il passa outre, alla encore plus haut. D'un mouvement réflexe sûrement involontaire, la Palestinienne ouvrit alors ses jambes au maximum, ce qui permit à Malko d'atteindre ce qu'il voulait.

— Arrêtez de m'exciter ! murmura Zahra d'une voix suppliante.

Ses doigts épousaient les contours du sexe de la jeune femme, à travers sa protection de nylon. Il poussa encore son avantage et tout à coup, Zahra cessa de lutter. La main qui tenait son poignet retomba et elle se souleva légèrement de son siège, permettant à Malko de remonter l'étroite jupe de son tailleur.

Il commença à masser le sexe brûlant à travers le nylon, Zahra glissa sur son siège, calant ses escarpins contre le plancher, offerte. Malko la sentait s'humidifier sous ses doigts et son bassin commençait à être agité de petites secousses. Quand il glissa les doigts *sous* le nylon, Zahra eut un soupir bref, et envoya sa main gauche vers lui, à tâtons, comme une noyée. Il ne lui fallut que quelques secondes pour le libérer et prendre son sexe à pleine main. Mais, au lieu de le caresser, elle se contenta de s'y accrocher, concentrée sur son propre plaisir.

Malko le sentait monter... Ses doigts s'enfonçaient de plus en plus loin en elle. Zahra gémit.

— Oui, comme ça, plus vite !

Il obéit et la sentit soudain se cabrer sous ses doigts. Elle émit un soupir sifflant, avant de retomber comme une marionnette cassée, ses doigts toujours noués autour de lui. Le regard noyé, elle demeura immobile un temps qui parut très long à Malko, puis, d'elle-même, se pencha et le prit doucement entre ses lèvres. Ce ne fut pas long. Quelques minutes plus tard, il se vida dans sa bouche avec un cri rauque. Zahra le but jusqu'à la dernière goutte. Ensuite, elle se redressa, se rajusta, et entreprit de se remaquiller.

— Il faut que je sois convenable, dit-elle. Je dors chez des amis.

De nouveau présentable, son tailleur boutonné, elle remit en route et remonta jusqu'à la réception. Avant de le quitter, elle lui dit avec un sourire :

— Vous m'avez fait bien jouir. À une autre fois, *inch Allah* !

*
* *

Une heure pare-chocs contre pare-chocs, pour entrer dans Tel-Aviv ! Avant de quitter l'*American Colony*, Malko avait regardé le *Jerusalem Post*. La mort de Joseph faisait trois lignes. Ce n'était jamais que la 426e victime de l'Intifada... Cette fois, il avait réservé au *Sheraton*, un peu moins sinistre que le *Yamout Park Plaza*. Après s'être installé et avoir appelé Jeff O'Reilly, il faisait si beau qu'il décida d'aller à pied à l'ambassade américaine.

Jeff O'Reilly l'attendait, toujours aussi flegmatique. Le soleil tapait sur les vitres comme la fois précédente. On leur servit du café et Malko commença son récit. Lorsqu'il eut terminé, le chef de station demeura un long moment silencieux, puis conclut :

— Votre voyage à Ramallah en valait la peine. J'ignorais cette manip probable des Israéliens sur Abu Qaser. Cela cadre avec ce que nous avons appris de notre côté. Bien sûr, ce n'est encore qu'une hypothèse. Mais qu'il faut creuser.

— Vous y croyez ? demanda Malko.

L'Américain caressa sa barbe.

— Je considère que ce n'est pas impossible. Ariel Sharon est un dinosaure, un homme d'une époque où Israël réglait tous ses problèmes par la force. Un « sabra » [28] aussi, pétri de sionisme et rêvant d'un grand Israël, de la Méditerranée au Jourdain. Donc, qu'il ait *conçu* un plan pareil ne m'étonne pas. Mais il faut trouver des gens pour l'exécuter... Et ensuite, que cela ne paraisse pas une opération israélienne, sinon, le *backlash* serait terrible.

— Ce n'est pas facile, remarqua Malko.

— Donc, jusqu'à nouvel ordre, je suis sceptique, conclut le chef de station. Mais il faut continuer notre enquête. Si nous découvrons *pourquoi* Marwan Rajoub a été tué, nous aurons accompli un pas de géant...

— Vos *case officers* connaissent très bien les Palestiniens, remarqua Malko. Pourquoi ne pas en envoyer un à Gaza ?

Jeff O'Reilly avoua :

— Je n'ai pas confiance en eux. Ils sont trop liés à leurs homologues du Shin Beth. Je ne veux même pas évoquer avec eux l'hypothèse dont nous parlons. Je sais que mon deputy déjeune régulièrement avec Dichter, sans m'en parler.

— Une chose m'intrigue, continua Malko. Au carrefour Hayosh, j'ai

vraiment eu l'impression que c'était moi qui étais visé et non ce jeune Palestinien. Or, les Israéliens ne sont pas fous. Ils savent que je ne suis qu'un agent, facilement remplaçable. En plus, à part ma rencontre avec la mère d'Odor Ashdot, je n'ai rien appris. Ils se doutent bien que je vous en ai rendu compte de cet incident avant de partir pour Jérusalem. Alors, pourquoi avoir tenté de me tuer ?

— Pour deux raisons, je pense, répondit Jeff O'Reilly. D'abord, pour vous empêcher de continuer votre enquête. Ils savent que je n'ai pas confiance dans mes autres *case officers*. Donc, si on vous élimine, je serai désarmé pour un certain temps. Ou alors c'est qu'ils veulent gagner du temps. Leur manip est en cours et ils pensent que nous avons une chance de la découvrir.

— Dans ce cas, conclut Malko, il faut persévérer.

— Allez à Gaza, répondit sans hésiter l'Américain. Marwan Rajoub en venait et l'information qu'il pouvait détenir avait trait à quelque chose qui se passe là-bas. Il ne venait en Israël que pour rendre compte. Jamal Nassiv sait forcément de quelle affaire s'occupait Marwan Rajoub. C'est de là qu'il faut partir... Une autre personne pourrait éventuellement vous aider, mais je n'ai pas de contact direct avec lui. C'est le général El Husseini, le patron du *Moukhabarat* palestinien. Un ancien de Tunis, formé jadis par la Stasi. Un dur, tout dévoué à Arafat. Mais il faut être très prudent avec lui, sinon il préviendra Arafat et nous serons dans la merde. En plus, il n'aime pas beaucoup Nassiv.

Malko se dit que Gaza devait être un beau nid de crotales...

Jeff O'Reilly continua :

— Je vais vous mettre entre les mains d'un homme sûr : Fayçal Balaoui. Un Palestinien qui a fait des études au Texas. Il possède une compagnie de taxis et connaît tout le monde à Gaza. Il a l'habitude de piloter les visiteurs étrangers, journalistes, diplomates ou des gens de chez nous. Il mettra une voiture à votre disposition et vous servira de *stringer*.

— Et les Israéliens ?

— À Gaza, ils ne sont plus chez eux. Cela vaut mieux car, à mon avis, ils ne vous lâchent pas d'une semelle. L'incident du carrefour Hayosh le prouve. Je vais prévenir Fayçal. Il viendra vous chercher à Erez, côté Palestinien.

— Et comment vais-je me rendre à Erez ?

— Je vous y accompagnerai moi-même demain matin. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose en route.

*

* *

Le temps était toujours radieux. Pas un nuage depuis Tel-Aviv. La

route n° 4 filait tout droit vers le sud, encombrée de camions, avec les habituelles grappes de soldats faisant du stop aux arrêts de bus, spectacle typiquement israélien. Paysage plat, sans beaucoup de charme. Le Sud d'Israël sentait déjà le désert...

— Voilà Erez, annonça Jeff O'Reilly, après une heure et demie de route. Attendez-moi dans la voiture.

Grâce à sa plaque diplomatique, il put franchir le premier *check point*, stoppa devant le VIP *lounge* et y pénétra. Dix minutes plus tard, il en ressortait, visiblement fou de rage.

— Ils ne veulent pas vous laisser passer ! Ils prétendent ne pas avoir été prévenus. Comme vous n'avez pas de passeport diplomatique, il faut une autorisation spéciale. Ce sont vraiment des enfoirés. Ça ne fait rien. J'appelle Fayçal et nous passons par le poste à la sortie de la colonie Kar Dijtar. C'est le passage que nous utilisons pour les contacts secrets et, là-bas, le chef de poste israélien a l'ordre de toujours laisser passer ma voiture sans poser de questions...

Il composa un numéro sur son portable, en faisant demi-tour.

— Fayçal, lança-t-il. Il y a un problème. Rendez-vous à *Al Wahah* dans une demi-heure.

Ils repartirent en sens inverse, contournant le *no man's land* pour pénétrer dans la colonie de Kar Dijtar, tout au nord de la bande de Gaza. Jeff O'Reilly manqua écraser un juif orthodoxe qui marchait au milieu de la route, barbe au vent, Galil à l'épaule, suivi d'un jeune garçon d'une quinzaine d'années, un cartable dans le dos et une Uzi à la main. Tous les colons étaient armés. Trois kilomètres plus loin, un P.C. israélien fait de blocs de béton renforcés de sacs de sable, couvert de toiles camouflées et qui ressemblait plus à un campement de chiffonniers qu'à un blockhaus, interdisait l'entrée de la colonie aux Palestiniens. Un blindé léger, trois mitrailleuses en éventail renforçaient la dissuasion. De nouveau, le chef de station de la CIA alla parlementer. Cette fois, il ressortit radieux.

— On y va ! dit-il laconiquement.

Devant eux, la route filait droit vers le nord, en montagnes russes, entre la mer et des dunes désertes. Ils étaient à Gaza. Deux kilomètres plus loin, Malko aperçut en contrebas de la route, tout près de la mer, un bâtiment tout neuf en pierre, avec de grandes surfaces vitrées, style motel de luxe.

— Voilà *Al Wahah*^[29], annonça Jeff O'Reilly.

Une barrière interdisait l'entrée de la route menant à *Al Wahah*, mais personne ne la gardait. Jeff O'Reilly la contourna et descendit jusqu'au motel. Une Ford Galaxy jaune stationnait devant.

— Fayçal est arrivé, dit l'Américain.

Au moment où ils stoppaient, un homme sortit de la Galaxy, grand, vouté, un nez important, vêtu d'un vieux pull et d'un jean. Il étreignit

Jeff O'Reilly et serra la main de Malko.

— Bienvenue à Gaza ! lança-t-il. Nous...

Un hurlement lui coupa la parole. Deux chasseurs israéliens passèrent au ras des vagues, dans un bruit de tonnerre.

Fâcheux présage, se dit Malko, avec l'impression que, même à Gaza, les Israéliens ne le lâcheraient pas.

CHAPITRE VI

Les chasseurs s'éloignaient dans le ciel. Leur puissance faisait froid dans le dos. Jeff O'Reilly tendit la main à Malko.

— Je vais vous quitter, vous êtes en bonnes mains avec Fayçal. *Take care.*

Après une vigoureuse poignée de main, il remonta dans sa voiture tandis que Malko prenait place dans la Galaxy. Direction Gaza-City, en longeant la côte. D'un côté, une longue plage-poubelle et de l'autre, des dunes caillouteuses où surgissait parfois la carcasse d'un bâtiment inachevé.

— Ce devait être un hôtel *Marriott*, annonça Fayçal en passant devant une grande dalle de béton, mais, à cause de l'Intifada, tout est arrêté.

Malko songea que cette immense plage pourrait être un autre Tel-Aviv, il suffisait de la nettoyer et d'y construire des hôtels. Sur leur gauche, il aperçut, dominant la route du sommet d'une colline, un bâtiment flambant neuf en forme de pyramide, isolé au milieu d'une esplanade déserte. Fayçal tendit la main dans sa direction.

— Voilà le siège du *Moukhabarat* du général El Hussein. L'homme le plus puissant de Gaza, après Abu Amar. Il s'occupe de la sécurité intérieure et extérieure.

— Comme Jamal Nassiv.

— Non. Nassiv ne fait pas de contre-espionnage, ou très peu. Il gère surtout le Hamas, et tous ceux qui peuvent menacer Abu Amar. Et il fait du fric, ajouta-t-il dans un grand éclat de rire.

— Comment ?

Le chauffeur de taxi eut un geste évasif.

— Oh, il y a des tas de façons. Comme il était bien avec les Israéliens, ils lui ont laissé faire du commerce. Il suffit d'avoir des licences pour acheter des produits en Israël et les vendre ici. Comme des bouteilles de gaz. Ou pour importer des marchandises d'Europe. En 1997, les villas de luxe ont poussé comme des champignons. Je connais un type qui a gagné des millions de shekels en important ici des meubles du décorateur parisien Claude Dalle. Il avait commencé à construire une magnifique villa, pas loin d'ici, mais a tout arrêté, juste après le meurtre du directeur de la télé, il y a deux mois, devant l'hôtel *Beach Club*.

— Ils étaient liés ?

— Non, mais l'autre avait gagné trop d'argent trop vite. Ça n'a pas

plu au Vieux [30]. Jamal Nassiv a compris le message.

Il ralentit, les dunes avaient fait place à un énorme bidonville, le camp de réfugiés d'Al Shati, où s'entassaient depuis 1948 les réfugiés des villes du nord, Ashkad ou Ashkelom. Bien sûr, il n'y avait plus de tentes depuis longtemps, mais des bicoques de guingois, sans le moindre souci d'urbanisme, où s'entassaient des familles à dix par pièce.

Fayçal dut ralentir, la Ford Galaxy cahotait sur la terre battue pleine de trous. Les rues étaient jonchées de détritrus. Même à travers les vitres fermées, une odeur pestilentielle parvenait à se faufiler. Ici, le tout à l'égout était inconnu. Le Palestinien se frayait un chemin à grands coups de Klaxon, fendant un magma de charrettes à âne, d'antiques 404 Peugeot ou même de Toyota flambant neuves. Des gosses jouaient dans la poussière ou entre les maisons. Les murs étaient couverts de graffitis et de dessins naïfs. De temps à autre, un bâtiment neuf tranchait sur cette misère, don de l'UNWRA [31]. C'était déprimant. D'innombrables désœuvrés regardaient passer la voiture d'un oeil vide. Ici, depuis la fermeture des Territoires, il y avait 60% de chômeurs. Les gens survivaient grâce aux salaires de l'Autorité palestinienne ou aux dons en nature de la Croix-Rouge. L'appel strident d'un muezzin sonna comme un cri de détresse.

Peu à peu, le paysage s'améliora. Le sol était goudronné, il y avait des boutiques, quelques immeubles modernes, des villas assez élégantes même.

— Voici Al Rasheed Street, annonça Fayçal. C'est là que sont tous les nouveaux hôtels.

La route longeait une plage pas entretenue. Ils passèrent devant plusieurs hôtels avant de s'arrêter devant un bâtiment tout neuf d'un rose charmant.

— Voilà le *Commodore*, annonça Fayçal. Il a ouvert il y a trois semaines et il est vide. Vous voulez manger quelque chose ?

— Avec plaisir, dit Malko.

— Bien, je vous emmène dans le meilleur kebab de Gaza.

Malko traversa le petit hall, salué par un grand Palestinien aux yeux globuleux qui lui remit sa clef, et gagna sa « suite », face au port. Tout était neuf, confortable et inoccupé. Gaza était coupé du monde depuis six mois. Sauf pour les Israéliens qui, eux, n'avaient pas envie de venir s'y faire couper la gorge.

Au bout de la plage, la mer était vide depuis l'Intifada, les pêcheurs n'avaient plus le droit d'aller pêcher... Leurs barques étaient à l'ancre, arborant toutes une bande de peinture jaune permettant aux garde-côtes israéliens de les repérer de loin. Bien que l'hôtel soit au bord de l'eau, l'accès à la plage était interdit par un haut grillage.

Sinistre. Malko redescendit.

Si le *Al Khounouz Al Khadraa*, dans Al Majoub Street, était le meilleur kebab de Gaza, le pire était à craindre pour l'avenir. L'entrée était minuscule, mais, en grimpant un escalier, on débouchait au premier étage sur des jardins et des tonnelles où régnait un froid glacial. Même pour y manger des ortolans, on n'aurait pas eu envie de s'attarder... Fayçal mangeait à peine et fumait beaucoup. Il jeta un regard en coin à Malko.

— Qui voulez-vous voir ?

— Jamal Nassiv. J'ai un mot pour lui de M. O'Reilly.

— Pas de problème, assura Fayçal. J'appelle tout de suite.

Il sortit son portable et se lança dans une grande conversation en arabe.

— Il rappelle, annonça-t-il après avoir raccroché.

— Comment se présente la situation ici ? demanda Malko.

Fayçal fit la moue.

— Mauvaise. Les Israéliens ont tronçonné Gaza en plusieurs secteurs avec des *check points* et ils interrompent la circulation à leur guise. Parfois, il faut trois heures pour aller de Gaza City à Khan Younes, juste avant la frontière égyptienne.

— Et les opérations militaires ?

Le Palestinien rit de bon coeur.

— Quelles opérations ? En tout et pour tout, selon les accords d'Oslo, la police palestinienne a reçu sept mille fusils et deux mille armes de poing. Plus quarante-cinq véhicules blindés légers. Bien sûr, il y a un peu de contrebande, mais rien d'important. Les *tanzim* tirent de temps en temps sur un colon, les *chebabi* lancent des pierres et les Israéliens rafalent.

— Et le Hamas ?

— Il fait des attentats anti-israéliens en Israël. Comme le Djihad.

— Et le FPLP [32] ?

Fayçal balaya le FPLP d'un revers de main.

— Ils n'ont plus d'influence et ils se sont ralliés à Arafat. D'ailleurs, tout le monde s'est rallié à Abu Amar. Certains, par intérêt, parce que c'est lui qui distribue l'argent, d'autres parce qu'il est le « raïs », le chef, le seul capable d'arracher quelque chose à Israël.

— Même le Hamas ?

— Depuis que le vieux cheikh Yassine fait partie du Conseil palestinien, il a fait la paix avec le Hamas. Un autre thé ?

— Non, merci, dit Malko en se levant.

Le thé trop sucré était écoeurant. Au moment où ils sortaient dans Al Majoub Street, ils entendirent des sirènes qui se rapprochaient. Quelques instants plus tard, un convoi passa à toute vitesse devant

eux. Deux 4x4 blancs avec des gyrophares, puis une grosse Mercedes 600 noire portant une plaque 0005, et deux autres véhicules dont l'un bourré de soldats. Une ambulance fermait la marche.

— Tiens, voilà Abu Amar, s'exclama Fayçal. Il a dû aller voir le cheikh Yassine à l'hôpital. D'habitude, pour les visites officielles, la Sécurité ferme toutes les rues à la circulation.

— Il est bien protégé ?

Le Palestinien leva les yeux au ciel.

— Mieux que Dieu ! D'abord, il sort très peu de « Al Muntada [33] ». Il dort trois nuits sur quatre à son bureau. Ou alors, chez lui, dans sa petite maison à côté, dans le même périmètre de défense. Allez vous promener le long de la mer ! Al Rasheed Street est barrée juste après le *Beach Club* sur plusieurs blocs. Cela forme un énorme quadrilatère où personne ne peut accéder. Il ne circule jamais en ville, ne se déplace que pour aller prendre son avion à Rafah. Il a une piste d'hélicoptère à l'intérieur de Al Muntada, et il utilise cinq Mercedes 600 blindées, toutes semblables.

— On n'a jamais essayé de le tuer ?

— Des dizaines de fois. Les Israéliens d'abord, quand il était à Beyrouth. Ils l'ont raté de peu à plusieurs reprises. Abu Nidal, quand il était puissant, et même le Hamas, il y a trois ans. Ils avaient disposé sur la route de l'aéroport une charrette à âne bourrée d'explosifs sous un chargement d'oranges. La charge devait exploser quand Abu Amar passait devant. Seulement, cela n'a pas marché. C'est Jamal Nassiv qui a découvert les coupables. Ils ont tous été exécutés.

— Ils ont avoué ?

Le Palestinien sourit.

— Chez Nassiv, on avoue toujours. Lui n'est pas un sanguinaire, mais il a un adjoint, Rachid, qui est un vrai tueur. Un ancien des *Fatah Hawks* [34]. Après cet attentat, la Sécurité préventive avait arrêté un suspect : Rachid lui a mis la tête dans un étau et a commencé à serrer. Le prisonnier pissait du sang par le nez et les oreilles quand il a commencé à parler. Il a donné tous les noms de ses complices et Rachid, pour le récompenser, a donné un tour de plus. Il paraît qu'il y avait de la cervelle partout... Mais cela a été le dernier complot du Hamas.

Un ange passa. À Gaza, les droits de l'homme étaient une notion totalement abstraite. Fayçal remonta dans sa Galaxy et soupira.

— Si vous rencontrez Abu Amar, vous verrez comment il est protégé ! D'abord, il ne se déplace jamais sans sa protection rapprochée, ils sont toujours une dizaine autour de lui, des hommes qui sont avec lui depuis des années. Il les appelle tous par leur prénom, il connaît leurs familles, leur *background*. Ils se feraient tuer pour lui... Ensuite, il y a Al Rhas Al Rais, le « deuxième cercle », ceux

qui surveillent les bureaux, les déplacements, qui inspectent les endroits où il doit aller. Ils sont trois cents environ, avec quatre colonels. Jour et nuit sur le qui-vive. Ils surveillent tous les gens qui lui rendent visite. Leur patron est un vieux fidèle d'Abu Ahmad. Il vérifie tout lui-même. Ceux-là possèdent un service de sécurité interne, à cause des infiltrations extérieures possibles... Enfin, il y a le « troisième cercle », la garde prétorienne, la Force 17. Environ deux mille militaires, tous dévoués.

Ils redescendaient vers la mer par une large avenue à deux voies presque pimpante, avec des boutiques, des trottoirs. Fayçal annonça :

— Voilà les Champs-Élysées de Gaza, Omar El Mokhtar Street.

La plupart des boutiques étaient fermées et plusieurs immeubles inachevés, surmontés de tiges d'acier pour le béton armé qui se dressaient vers le ciel comme des bras désespérés. Ils retombèrent dans Al Rasheed Street. Il n'y avait presque pas de piétons et de rares véhicules, surtout des taxis collectifs, des Mercedes « stretch » peintes en jaune.

— Que peut-on faire à Gaza le soir ? demanda Malko.

— Rien ! On peut aller prendre un verre à l'hôtel *Al Deira*, pas loin du vôtre, c'est le dernier endroit de Gaza où on serve de l'alcool. Les autres n'osent plus à cause du Hamas.

— Allons-y, dit Malko, qui n'avait pas envie de se coucher à huit heures.

Un petit blindé, son canon encapuchonné, veillait devant le *Al Deira*. Fayçal sourit.

— C'est pour décourager le Hamas...

Dans la salle à manger quasi déserte, voûtée comme celle d'un cloître, deux Européennes bavardaient à une table, l'une d'elles tétant un narguilé avec un grand sérieux. Fayçal et Malko s'installèrent plus loin, et commandèrent. Il y avait du whisky ! Fayçal, euphorique, commanda un Defender Success 12 ans d'âge.

Pendant qu'ils bavardaient, deux nouveaux venus firent leur entrée. Un jeune homme mince, visiblement homosexuel, et une très jolie blonde aux cheveux courts, avec de magnifiques yeux verts, en polo et pantalon de toile. Ils s'assirent à une table voisine et commencèrent à dîner.

— Tiens, je croyais qu'il n'y avait personne à Gaza ! remarqua Malko.

— Je les ai déjà vus, ce sont des journalistes australiens, dit Fayçal. Ils sont basés à Jérusalem, mais viennent régulièrement ici.

La blonde se leva et s'approcha de leur table :

— Bonsoir, dit-elle à Malko, je ne vous ai pas encore vu. Vous travaillez pour quel journal ?

— Je ne suis pas journaliste, dit Malko. Simplement en mission

pour l'UNWRA.

— Ah bon ! Je m'appelle Kiley Carn, je suis ici avec mon cameraman pour quelques jours. Nous travaillons pour une télé australienne. Venez dîner avec nous un soir.

— Avec plaisir, promit Malko.

Fayçal suivit des yeux la jeune femme qui regagna sa table.

— Ils sont toujours à Al Muntada. Ils essaient d'obtenir une interview d'Arafat depuis longtemps. Jolie fille, non ?

— Très, approuva Malko.

Ils finirent leur verre et repartirent. Dehors, il faisait presque froid. Les cinq étages du *Commodore* étaient éteints. Au moment où ils allaient se quitter, le portable de Fayçal sonna. Après avoir répondu, il annonça à Malko :

— Jamal Nassiv vous recevra demain à dix heures à son bureau.

Ils se quittèrent là-dessus et Malko gagna sa chambre au dernier étage, en traversant les couloirs déserts. C'était le château de la Belle au bois dormant. Il réalisa soudain qu'il se sentait plus en sécurité à Gaza qu'en Israël ! Bien qu'il ne soit pas armé. Qu'allait lui apprendre Jamal Nassiv ?

CHAPITRE VII

Une grande jeune femme brune aux courts cheveux frisés et au visage rond, vêtue d'un strict tailleur-pantalon noir et d'un chemisier bleu, surgit sur la galerie extérieure où patientaient Malko et Fayçal Balaoui, au siège de la Sécurité préventive, Jamal El Dawad El Arabia Street, dans le quartier de Tar Elhawa.

— M. Jamal Nassiv va vous recevoir, annonça-t-elle d'une voix chantante. Je m'appelle Leila El Mugarbi et je suis son interprète...

— Je croyais qu'il parlait anglais, releva Malko.

— Pas assez bien, s'excusa la jeune femme. Est-ce que vous parlez hébreu ?

Question inattendue à Gaza.

— Non. Pourquoi ?

— M. Nassiv a appris l'hébreu dans les prisons d'Israël et il le parle très bien. Si vous voulez me suivre.

Malko prit congé de Fayçal Balaoui avec un sourire. Le chauffeur n'était pas convié à l'entretien.

Le Q.G. de Jamal Nassiv n'était pas spectaculaire. Un long mur blanc entourant plusieurs bâtiments modernes, un portail coulissant noir gardé par une horde de moustachus surarmés, d'où des véhicules entraient et sortaient sans arrêt.

À l'intérieur, c'était plutôt pimpant, avec des façades blanches et un patio décoré d'une fontaine apparemment asséchée. L'eau était rare à Gaza, les colons israéliens s'appropriant 80% de l'eau douce.

Alors qu'ils montaient l'escalier extérieur menant au bureau de Jamal Nassiv, Fayçal Balaoui avait montré à Malko des soupiraux garnis de barreaux, s'ouvrant au ras du sol du patio.

— C'est la prison privée de Nassiv. Ici, chaque organe de sécurité a sa prison....

Malko suivit sa ravissante guide le long d'un couloir, traversa trois bureaux et enfin fut introduit dans une grande pièce au sol recouvert d'un superbe tapis, avec des sièges verts, un téléviseur, et, dans un coin, une plante verte rachitique. Un homme jeune au visage un peu empâté d'où saillait un nez important, vêtu d'un polo gris et d'un costume bien coupé, l'accueillit avec un sourire.

— *Welcome to Gaza, Mister Linge !* Asseyez-vous. Jamal Nassiv, à peine assis, alluma une cigarette avec un Zippo « camouflage » qu'il reposa sur son paquet de Lucky. Avec ses cheveux calamistrés, son sourire de play-boy, il ne ressemblait pas à un agent secret. Les jambes

sagement croisées, Leila El Mugarbi attendait. Malko tendit la lettre remise par Jeff O'Reilly au patron de la Sécurité préventive qui la décacheta et la lut aussitôt. Après l'avoir reposée, il adressa un sourire un peu trop appuyé à Malko et demanda :

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Linge ? En dépit de la situation actuelle, je garde une vive amitié à M. O'Reilly et aux États-Unis.

— Vous avez lu sa lettre, dit Malko. M. O'Reilly est intrigué par la façon dont votre adjoint, Marwan Rajoub, a trouvé la mort à Tel-Aviv.

Le sourire de Jamal Nassiv s'effaça.

— J'ai été très peiné par ce drame, reconnut-il. Hélas, je n'en sais pas plus que vous, peut-être même moins, ajouta-t-il. Israël est très loin d'ici.

Malko avait prévu cette réponse. Comme il ne voulait pas lui faire part des soupçons de Jeff O'Reilly envers les Israéliens, il devait attaquer par la bande.

— Vous avez parlé à M. Rajoub avant son départ, remarqua-t-il. Vous ne lui avez confié aucun message pour M. O'Reilly ?

Jamal Nassiv eut l'air surpris.

— Non. Il s'agissait d'une visite de routine, n'est-ce pas ? Je n'ai abordé que deux sujets : le déblocage de matériel d'écoute promis par son Service et bloqué par les Israéliens, et il devait me ramener quelques bouteilles de Defender. Ici, désormais, c'est très difficile à trouver, à cause de nos amis du Hamas...

Il alluma une autre Lucky Strike.

— Donc, cette mort ne vous semble pas liée aux activités de votre adjoint ?

Jamal Nassiv fronça les sourcils.

— Non, bien sûr. Pourquoi l'aurait-on tué là-bas, et pas ici ?

— S'il gênait les Israéliens, c'était peut-être plus facile à Tel-Aviv.

— Les Israéliens font ce qu'ils veulent à Gaza, reconnut avec tristesse le patron de la Sécurité préventive. Entre leurs moyens techniques et les gens qu'ils achètent, les *amils* [35]. Mais, de toute façon, Marwan Rajoub ne travaillait pas *contre* les Israéliens. D'ailleurs, aucun d'entre nous ne le fait. Nous voulons la paix, une paix juste et durable. Les Israéliens ne sont pas nos ennemis.

On dérapait dangereusement vers la langue de bois. Malko se hâta de recentrer le débat.

— Pouvez-vous me dire quelles étaient les missions de Marwan Rajoub lorsqu'il a été tué ? demanda-t-il.

Un éclair de surprise passa dans les yeux du Palestinien, mais il approuva de la tête. Visiblement, il tenait à rester en bons termes avec la CIA.

— Bien sûr, dit-il.

Il dit quelques mots à Leila El Mugrabi qui se leva et sortit du bureau. Jamal Nassiv se détendit et lança :

— Comment va la vie à Tel-Aviv ? Il y a longtemps que je ne suis pas venu.

— Ce n'est pas désagréable, fit Malko sans se compromettre.

Leila El Mugrabi fut de retour cinq minutes plus tard, et posa un dossier sur le bureau de son patron. À certaines attitudes indéfinissables, Malko se dit qu'elle ne devait pas être qu'une interprète. Jamal Nassiv ouvrit le dossier et commença à le feuilleter, puis leva la tête.

— Marwan Rajoub travaillait sur deux petits réseaux du Hamas. Des groupes sans activités violentes. L'un concernait l'implantation du Hamas dans les crèches ; ils en contrôlent 45 sur 58. C'est un peu trop... L'autre, une cellule regroupant des gens du Fatah. Rien de très « chaud ».

Il referma le dossier et fixa Malko.

— Puis-je faire autre chose pour vous ?

Visiblement, *lui* avait terminé.

— Non, merci, je ne pense pas, dit Malko. Je transmettrai cette information à M. O'Reilly.

— Transmettez-lui aussi mon amitié, assura chaleureusement le Palestinien. J'espère le voir bientôt ici, *inch Allah*.

Allah avait bon dos. Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main et Leila El Mugrabi ramena Malko dans la galerie où attendait Fayçal Balaoui.

— Vous avez eu ce que vous vouliez ? demanda celui-ci.

— Il a été très coopératif, assura Malko.

Le Palestinien eut un sourire entendu.

— Il est intelligent et tient à l'amitié des Américains. C'est son assurance vie. S'il est arrivé à ce poste à quarante-deux ans, ce n'est pas par hasard. Il s'est d'abord battu courageusement pendant la première Intifada et ensuite s'est lancé dans la politique.

Ils se retrouvèrent dans Jamal El Dawad El Arabia Street. Le centre de Gaza était paralysé par les embouteillages, en dépit de l'essence à sept francs le litre. Fayçal Balaoui conduisait prudemment. Malko lui demanda :

— Vous qui êtes d'ici, dites-moi, peut-on avoir confiance en Jamal Nassiv ?

— Non, fit platement le Palestinien. Mais cela ne signifie pas qu'il va vous trahir, *vous*. Il veut rester en bons termes avec les Américains. Où voulez-vous aller ?

À vrai dire, Malko n'en savait rien. Normalement, sa mission à Gaza était terminée. Il n'avait rien appris qui puisse éclaircir le meurtre de Marwan Rajoub. Mais c'était frustrant de repartir ainsi.

Rajoub travaillait sur le Hamas. Peut-être qu'en enquêtant de ce côté, il pourrait trouver un fil conducteur.

— Vous avez des contacts avec le Hamas ? demanda-t-il à Fayçal Balaoui.

— Quel Hamas ? Si c'est les Ezzedine El Kassam que vous voulez rencontrer, c'est impossible, vous venez d'Israël, donc vous êtes pollué. Si c'est la branche politique, c'est possible. En réalité, ils appartiennent tous à la même organisation sous le contrôle du vieux cheikh Yassine qui tient les cordons de la bourse, mais ceux qui sont impliqués dans des actions violentes n'ont aucun contact avec les gens comme vous.

— Ceux que vous pourrez, transigea Malko.

— Très bien, allons à mon bureau, je vais essayer de prendre des contacts.

*
* *

Malko réprima un haut-le-cœur en attaquant son troisième thé sucré. Fayçal Balaoui était pendu au téléphone depuis leur arrivée et un moustachu rabougri apportait à Malko un nouveau verre de thé horriblement sucré dès que le sien était vide. Le bureau se trouvait sur Al Rasheed Street, non loin du *Commodore*. Une file de taxis collectifs jaunes stationnait devant en attendant le client.

Fayçal raccrocha enfin.

— C'est l'heure de la prière, dit-il, personne ne répond. Je vais vous ramener au *Commodore*. J'essaierai plus tard.

Tandis qu'ils roulaient vers l'hôtel, Malko demanda au Palestinien :

— Qui était l'interprète de Jamal Nassiv ? Elle est très jolie.

Fayçal Balaoui sourit dans sa moustache.

— Les mauvaises langues disent que c'est sa maîtresse. Elle vient d'une très bonne famille, très religieuse, qu'on dit liée au Hamas.

— Je croyais que toutes les islamistes portaient le voile.

— Leila El Mugarbi a rompu avec sa famille pour travailler. Elle est peut-être amoureuse de Nassiv. En tout cas, il a une totale confiance en elle. Jusqu'à lui laisser l'accès au coffre où il range ses dossiers secrets.

— Vous pensez que je pourrais la rencontrer sans que son patron le sache ?

Le Palestinien lui lança un regard interloqué.

— N'y pensez pas et ne comptez pas sur moi. J'ai envie de garder mes couilles. On ne trouve plus de donneurs pour les greffes. Pourquoi voulez-vous la voir ? Pour lui faire la cour ?

— Non, assura Malko. J'essaie de savoir avec précision quelque chose sur Marwan Rajoub. Je pense que Jamal Nassiv ne m'a pas dit

tout ce qu'il savait.

— Ça, c'est tout à fait possible ! sourit Fayçal Balaoui. Mais *elle* ne vous dira rien.

Ils étaient arrivés au *Commodore*. Fayçal Balaoui accompagna Malko à l'intérieur pour un énième thé. Malko était en train de se transformer en théière. En passant, il remarqua un jeune moustachu, avec une superbe veste verte, affalé dans un des fauteuils du hall. Fayçal lui jeta un bref coup d'oeil et, lorsqu'ils furent installés au sous-sol, dit à Malko :

— En tout cas, Nassiv s'intéresse à vous. Le type à la veste verte est l'un de ses hommes. On dit que c'est lui qui a abattu le directeur de la télé, il y a deux mois. Sur ordre, bien entendu.

Apparemment ravi de cette révélation, il alluma une cigarette avec un Zippo tout cabossé qui avait dû faire la guerre de 14-18 mais qui, garanti à vie, continuait vaillamment à servir. Visiblement, il se demandait ce que Malko cherchait *vraiment* à Gaza. Il lui jeta un regard en coin et demanda à brûle-pourpoint :

— Vous êtes armé ?

— Pourquoi ?

— La situation est tendue à Gaza, en ce moment. Les gens sont un peu paranos. Les Israéliens « tapent » tout le temps sur les locaux de la Force 17. On voit des espions partout. On peut vous prendre pour un Israélien. C'est ennuyeux. Si vous voulez rester, il vaudrait mieux être armé.

Malko toisa le Palestinien. Est-ce qu'il essayait de lui sortir les vers du nez ? Était-il bien intentionné ? De toute façon, c'était son seul contact et il était obligé de prendre des risques.

— Fayçal, fit-il, je cherche à savoir sur quels dossiers travaillait Marwan Rajoub avant sa mort. Nassiv m'a dit qu'il s'occupait du Hamas, sans plus de précision. Qui pourrait m'aider ?

— Le général Atef El Hussein, répondit sans hésiter le Palestinien. Mais je ne suis pas sûr qu'il veuille vous parler. Il dirige le *Moukhabarat* et c'est l'homme le mieux informé de Gaza.

— Comment puis-je le voir ?

Fayçal Balaoui plongea le nez dans son thé.

— Ce n'est pas facile, avoua-t-il. El Hussein se méfie de tout le monde. Et surtout de Jamal Nassiv. Il n'aime ni les Israéliens, ni les Américains. Cependant, comme vous venez de la part de M. O'Reilly, il peut accepter de vous recevoir.

— Vous pouvez lui demander ?

— Moi non, mais je connais bien quelqu'un qui peut le faire, Hani El Hassan, le conseiller politique de Abu Amar. C'est mon cousin.

— Essayez.

— D'accord. Mais je dois aller le voir, je ne veux pas le faire par

téléphone. Et cela peut prendre quelques jours.

Malko repensa à ce que lui avait dit un peu plus tôt Fayçal, et demanda :

— Pour que je sois tranquille, vous pourriez me procurer une arme ?

Fayçal Balaoui ne répondit pas immédiatement. Il semblait hésiter.

— Oui, je crois, dit-il finalement, puisque vous êtes un ami de M. O'Reilly. Mais il ne faudra pas en parler. Et puis, les armes sont très chères ici...

— Ça n'est pas un problème, affirma Malko.

— Il ne faut pas l'acheter à Gaza, continua le Palestinien. Les hommes de la Sécurité préventive le sauraient tout de suite et je pourrais avoir des ennuis.

— Où alors ?

— J'ai un cousin à Khan Younes qui milite dans un groupe de *tanzim*. Eux, ils ont des armes et peuvent s'en procurer. Si je leur demande, ils accepteront peut-être de vous en vendre une. Mais il faut aller là-bas.

— Eh bien, allons-y !

En attendant un hypothétique rendez-vous avec le général El Husseini, il n'avait strictement rien à faire.

Fayçal Balaoui eut un sourire contenu.

— Ça peut prendre la journée. Ou plus, si les Israéliens décident de couper la route, comme ils le font parfois. Là-bas, on est pris au piège.

— Tentons le coup, insista Malko.

— Bien, soupira Fayçal Balaoui. On ira demain matin. Je vais vous quitter et passer chez Hani El Hassan. Ne sortez pas ce soir, la nuit, ce n'est pas sûr.

*

* *

La Ford Galaxy filait sur une route étroite bordée de champs et de rares maisons. Droit vers le sud, au milieu des taxis collectifs et de quelques voitures particulières. Khan Younes se trouvait tout au sud de la bande de Gaza, avant Rafah et la frontière égyptienne. Fayçal ralentit devant un blockhaus entouré de sacs de sable où flottait le drapeau palestinien. Il se tourna vers Malko.

— Nous allons traverser le carrefour de Netzarim. Là où la route qui mène au « Netzarim seulement » croise notre route. C'est ici que le petit Mohammad a été tué [36]. Ne sortez pas de la voiture désormais, les Israéliens ne tolèrent plus de piétons. Ne prenez pas de photos non plus, ils risquent de tirer.

Il dépassa le poste palestinien. Même en plein soleil, l'endroit était sinistre. Un *no man's land* pâle. Tous les arbres avaient été coupés par

les Israéliens pour dégager leur champ de tir, les maisons palestiniennes dynamitées, réduites à des tas de pierres. Malko aperçut deux chars Merkeva protégés par des remblais de terre, leurs longs canons braqués sur le croisement de la route qui allait de Beersheba à l'est de la bande de Gaza, à Netzarim, au bord de la mer. Quelques femmes palestiniennes travaillaient dans les champs. La Ford Galaxy franchit le carrefour, gardé par deux blindés légers hérissés de mitrailleuses. À leur passage, un haut-parleur aboya quelque chose.

— Que disent-ils ?

— De passer le plus vite possible ! traduisit Fayçal, et, surtout, de ne pas s'arrêter...

C'était dérangeant de voir ces soldats surarmés nerveux devant une simple voiture civile... Le carrefour passé, Fayçal se détendit. Ils continuaient l'ex-route n° 4 israélienne, traversant la bande de Gaza du nord au sud, jusqu'à la frontière avec l'Égypte, au point de passage de Rafah. C'est là que se trouvait l'aéroport flambant neuf d'où Arafat s'envolait parfois. Il était fermé la plupart du temps par les Israéliens, dans le cadre de leurs mesures de rétorsion. Khan Younes était le dernier gros village avant la frontière, collé à la colonie israélienne de Gush Katif.

Les voitures se firent plus nombreuses. La route très étroite, où les camions avaient du mal à se croiser, serpentait au milieu des champs. De nouveau, Fayçal montra de la nervosité.

— Nous allons croiser la route qui relie Israël à Gush Katif, expliqua-t-il. Le croisement est sous contrôle de l'armée israélienne bien qu'on soit en zone « A ». Les colons, bien sûr, ont la priorité. Parfois, l'armée israélienne coupe la route, une heure, dix heures ou trois jours ! Dans ce cas, Khan Younis est coupé du monde. J'espère que cela ne nous arrivera pas.

Ils commencèrent à rouler au pas. Un énorme camion-citerne avait du mal à négocier le virage suivant, sous la « protection » d'un blindé israélien, mitrailleuses braquées sur le carrefour. Les gens patientaient, sans même oser klaxonner. Les Israéliens étaient les plus forts. D'où il était, Malko put voir trois véhicules munis de plaques jaunes franchir le carrefour en trombe et disparaître vers l'ouest. Eux aussi avaient peur. Les Israéliens ne le rouvrirent que cinq bonnes minutes plus tard. Ils longèrent le poste israélien fait de moellons, de blocs de béton, de toiles peinturlurées, de miradors improvisés. Cela ressemblait à un campement de gitans, pas à la position d'une des armées les plus puissantes du monde. Là aussi, les arbres avaient été sciés au ras du sol... Ils continuèrent vers le sud. Sur un kilomètre environ, la route était partagée en deux voies par des blocs de béton de deux mètres de haut. La partie nord était réservée aux colons, parallèle à la partie sud, palestinienne.

— Ici aussi, expliqua Fayçal Balaoui, il ne faut surtout pas s'arrêter, sinon, ils tirent tout de suite.

La carcasse d'une voiture calcinée dans le fossé soulignait ses propos. Ils continuèrent leur progression, noyés dans le flot des taxis collectifs jaunes, bourrés jusqu'au-dessus du toit. Le seul moyen de transport à Gaza, pratiquement dépourvue de bus. Et brusquement, ils se retrouvèrent dans une ville arabe, avec des boutiques, la foule, l'animation. Fayçal se faufila habilement dans les ruelles étroites jusqu'à la sortie ouest de Khan Younes, une rue au sol défoncé, bordée de maisons criblées de balles. Il s'arrêta sur un promontoire encadré par deux immeubles qui semblaient échappés de Stalingrad. Des trous partout, des pans de mur arrachés, plus de fenêtres, des inscriptions vengeresses sur chaque centimètre carré de mur. La rue était barrée par une chicane de sacs de sable, un rempart qui se prolongeait de chaque côté, protégeant des sortes de tranchées. Fayçal sauta à terre et tendit la main vers la pente en face d'eux.

— Vous voyez la vallée, à un kilomètre ? C'est le poste israélien qui défend Goush Katif. La nuit, nos *tanzim* viennent parfois lâcher quelques rafales et les Israéliens ripostent à l'arme lourde. Personne n'habite plus dans la rue. Trop dangereux. Attendez-moi, je vais prévenir mon cousin.

Il s'enfonça dans une ruelle, laissant Malko admirer le paysage. On distinguait nettement dans le lointain le drapeau israélien...

*

* *

Fayçal réapparut dix minutes plus tard, souriant.

— Je l'ai vu ! Nous avons rendez-vous dans deux heures. Il n'y a qu'à aller manger, il n'y a rien à faire à Khan Younes.

Ils regagnèrent le centre, et il gara la Galaxy, avant de précéder Malko dans une rue bordée de bijouteries. Ici, presque toutes les femmes portaient le foulard islamique. Fayçal pénétra dans un minuscule restaurant à l'entrée duquel tournait un gros morceau d'agneau sur sa broche. À l'intérieur, une armoire réfrigérée offrait un assortiment de boissons non alcoolisées.

— Vous aimez le *chawerma* ?

Malko assura que oui. Le « garçon », à l'aide d'un couteau aiguisé, découpa des lamelles de viande dont il garnit une sorte de crêpe dégoulinante de graisse. Il y avait à manger pour quatre personnes... Les gens se succédaient et mangeaient debout dans la rue. Rien que des hommes. Une radio crachait de la musique arabe à tue-tête. Fayçal regarda autour de lui avec suspicion.

— Je me demande s'il n'y a pas des « Jésus », ici...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des espions israéliens. Ils se faufilent hors de Goush Katif la nuit, quand personne n'ose circuler, ou viennent par les champs. Ce sont des agents du Shin Beth, des juifs originaires d'Irak, du Yémen ou d'un autre pays arabe. Ils parlent parfaitement notre langue, se fondent dans la foule et observent. Ils cherchent à repérer les gens comme ceux que nous allons voir, les *tanzim*, pour, ensuite, les faire neutraliser par leurs traîtres à qui ils donnent des armes. Ici, à Khan Younes, la résistance est très active.

Ils bavardèrent encore un moment avant de reprendre la Galaxy, zigzaguant dans des ruelles de plus en plus étroites. Fayçal stoppa enfin devant une maison entourée d'un petit jardin.

— C'est là.

Il frappa à la porte et un jeune homme tout petit, avec des yeux globuleux, leur ouvrit. Ils s'étreignirent. Dans le couloir, l'immense poster d'un combattant en keffieh occupait tout un mur. Le petit Palestinien les fit entrer dans une pièce où, à l'arabe, les chaises étaient alignées le long des murs. Occupées par une demi-douzaine d'hommes au visage dissimulé par leur keffieh, tous équipés de kalachnikovs. Dans un silence de mort, on apporta le sempiternel thé. Malko ne voyait que tous ces yeux fixés sur lui... Fayçal se pencha vers lui :

— Ils sont très flattés de voir un sympathisant de leur lutte venir jusqu'ici. C'est la milice défensive de Khan Younes. Tous volontaires. Ils achètent eux-mêmes leurs armes à des bédouins ou à des trafiquants. C'est très cher, entre deux mille et trois mille dollars pour une kalach. Et les cartouches se paient entre deux et trois dollars et demi pièce !

À ce prix-là, un chargeur de kalach coûtait le prix d'une télévision ! Fayçal continua :

— Ils cachent leur visage parce que si les Israéliens les identifient, d'abord, ils ne pourront plus jamais aller travailler en Israël, et surtout, ils se feront assassiner.

Bien droits sur leurs chaises, les *tanzim* écoutaient sans comprendre. Le cousin glissa quelques mots à Fayçal Balaoui.

— On va apporter l'arme qu'ils peuvent vous vendre. Un pistolet *Desert Eagle*.

— Une arme israélienne ? s'étonna Malko.

— Oui, ils l'ont pris sur un traître qui venait de liquider un des leurs. Bien entendu, ils l'ont exécuté et ont récupéré son arme. C'est la famille de celui qui a été assassiné qui le vend. Ils en veulent très cher, mille dollars. Ici, personne ne veut payer ce prix pour un pistolet. Et il n'y a pas beaucoup de munitions : sept cartouches. À Khan Younes, on n'en trouve pas de ce modèle.

On frappa à la porte et un autre jeune homme remit au cousin de

Fayçal un paquet enveloppé de chiffons. Le cousin les déplia, révélant un pistolet automatique Desert Eagle 44 Magnum. Une arme d'une puissance terrifiante que Malko prit en main sous les regards curieux des *tanzim*. Le Desert Eagle pesait presque deux kilos ! Il ne se voyait pas repassant en Israël avec cet obusier...

Mais il pourrait au moins se défendre, durant son séjour à Gaza.

— Bien, dit-il, je le prends.

Il compta mille dollars en billets de cent. Le cousin remercia chaleureusement par l'intermédiaire de Fayçal.

— Sa famille va pouvoir acheter de la nourriture, expliqua-t-il, et faire graver une belle pierre tombale.

Encore un peu de thé et ils regagnèrent la Ford Galaxy.

— Vous êtes satisfait ? demanda Fayçal.

— J'aurais aimé quelque chose de plus discret, remarqua Malko. De toute façon, je vous le laisserai en quittant Gaza.

— On va repartir. J'espère que la route ne sera pas coupée.

Elle n'était pas coupée, mais ils durent patienter plus d'une heure, au milieu d'un embouteillage indescriptible. Une vieille Mercedes, devant eux, avait une plaque d'immatriculation blanche.

— Cette voiture n'est pas d'ici ? demanda Malko.

Fayçal sourit.

— Si, si. Mais c'est une voiture volée en Israël et revendue par la mafia à des gens d'ici. Celles-là, on leur donne une plaque spéciale.

Le portable de Fayçal Balaoui sonna pendant qu'ils roulaient.

— Nous allons déjeuner demain chez Hani El Hassan, annonça le Palestinien. Vous avez de la chance.

*

* *

La Ford Galaxy quitta une rue goudronnée pour plonger dans une transversale au sol défoncé comme une piste africaine, et stopper devant une villa protégée par de hauts murs. Fayçal Balaoui et Malko descendirent, accueillis par une nuée de moustachus souriants. Malko allait entrer dans le jardin lorsqu'en se retournant, il aperçut deux hommes dans une voiture arrêtée un peu plus loin. Son poulx grimpa très vite. Le conducteur arborait une magnifique veste verte.

Du coup, il ne regretta pas d'avoir ramené le Desert Eagle de Khan Younes, la veille.

CHAPITRE VIII

— Vous avez vu ? souffla Malko à Fayçal. L'homme à la veste verte. Le Palestinien hocha la tête.

— Oui. C'est bizarre, je n'avais pas l'impression d'être suivi. Donc, j'ai été écouté par la Sécurité préventive. Jamal Nassiv s'intéresse à vous.

Après avoir franchi le cordon des barbouzes armées jusqu'aux dents, ils se retrouvèrent au premier étage de la villa dans un salon neutre, aux murs tapissés de sièges bien alignés. Ils n'y étaient pas depuis trois minutes qu'un homme corpulent vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile fit son apparition. Les cheveux clairsemés, l'air intelligent, un nez aquilin, souriant, un peu empâté, il avait la soixantaine. Il embrassa trois fois Fayçal qui fit les présentations :

— M. Hani El Hassan, un des fondateurs de l'OLP et le conseiller politique d'Arafat. Sûrement un des hommes les mieux informés de Gaza.

— Heureux de vous recevoir, dit-il à Malko dans un anglais parfait. Ici, à Gaza, nous sommes un peu en quarantaine. On oublie ce qui se passe à l'extérieur... Fayçal m'a dit que vous aviez un service à me demander. Je suis toujours heureux d'aider nos amis américains. Je suis un des sept survivants parmi les fondateurs de l'OLP. Vous pouvez me parler en toute confiance. Même si j'ai des différends avec Abu Amar, sur certains points, je ne le trahirai jamais et je pense qu'il est le père de notre jeune nation. Venez, nous allons déjeuner...

Ils passèrent dans la pièce voisine où les attendait une table chargée de victuailles : poissons de toutes tailles et les éternelles salades, imitées des mézés libanais. Avec soin, Hani El Hassan empila dans l'assiette de Malko de quoi nourrir une famille de huit personnes et demanda avec un sourire :

— Avez-vous de *mauvaises* nouvelles ? Ces derniers temps nous n'en avons pas eu beaucoup de bonnes.

*

* *

Jamal Nassiv, en dépit de l'excellente suspension de sa Mercedes, était secoué comme un prunier, la voiture rebondissant de trou en trou dans une des rues étroites du quartier de Rénal.

— Ralentis un peu, Mohammad ! lança-t-il, agacé !

Il maudissait le bouclage de Gaza. En temps normal, il retrouvait

discrètement sa maîtresse à Tel-A viv, dans l'anonymat d'un grand hôtel. Désormais, pour voler quelques minutes de bonheur, il était obligé d'emprunter la villa d'un ami, de faire confiance à son chauffeur qui était aussi un de ses cousins et de prendre le risque de se faire repérer par des malfaisants qui auraient repéré ses allées et venues sans son escorte habituelle. Un coup de RPG7 est vite arrivé et le blindage de sa voiture, construite dans un pays civilisé, n'avait pas été conçu pour résister à un projectile antichar... D'habitude, il prenait la précaution d'utiliser *deux* voitures rigoureusement identiques, dont l'une était vide. Ce qui lui donnait 50% de chances en plus, en cas de coup dur. Mais dans ce quartier populaire, une Mercedes se faisait déjà remarquer, alors deux...

Il était lucide. À Gaza, il comptait beaucoup d'ennemis, à cause de son zèle exterminateur. Et encore plus de jaloux, surtout dans le camp des « Tunisiens », les chefs historiques de l'OLP qui n'étaient revenus à Gaza qu'en 1995. Et sa liaison avec Leila El Mugarbi, jeune, belle, sensuelle et amoureuse, faisait grincer encore des dents, bien qu'il l'entoure du maximum de discrétion. Seulement, Gaza-City était un village.

Le revêtement s'améliora un peu et il put prendre le dossier qu'il avait emporté avec lui. Celui des opérations menées par Marwan Rajoub avant sa mort brutale. Un dossier qui commençait à avoir une histoire.

D'abord, tout de suite après l'assassinat de Marwan Rajoub à Tel-Aviv, il l'avait consulté automatiquement, sans rien y trouver de particulièrement « sensible ». Il l'aurait sûrement confié à un de ses autres adjoints si, le lendemain même de la mort de Rajoub, il ne s'était pas produit un événement inattendu. Un bref message téléphonique en provenance de Tel-Aviv lui avait demandé de se rendre au motel *Al Wahah*, à la lisière nord de la bande de Gaza, pour y rencontrer quelqu'un.

Ce motel, appartenant au frère de Jamal Nassiv, servait de lieu de rencontre pour les gens du Shin Beth et ceux de la Sécurité préventive. En dépit du refroidissement entre Israéliens et Palestiniens, les contacts n'avaient jamais totalement cessé. En recevant ce message, le patron de la Sécurité préventive s'était dit que les Israéliens voulaient lui communiquer des informations sur la mort brutale de son collaborateur.

À ce rendez-vous, il avait retrouvé une vieille connaissance Schlomo Zamir, un des as du Shin Beth avec lequel il avait collaboré dans la lutte contre le Hamas. L'Israélien avait été bref. Lui demandant comme un service *personnel* de geler provisoirement les affaires traitées par Marwan Rajoub avant son assassinat. Devant l'étonnement manifesté par Jamal Nassiv, l'Israélien avait expliqué du bout des

lèvres que le Shin Beth était sur la piste d'un réseau de poseurs de bombes du Hamas et que l'enquête de la Sécurité préventive pourrait causer des interférences regrettables.

Sans s'appesantir plus, ni sur les faits ni sur la mort brutale de Marwan Rajoub. D'ailleurs, l'entretien n'avait pas duré plus de cinq minutes. Bien entendu, Jamal Nassiv n'avait pu qu'accéder à la requête de l'Israélien... mais il avait regagné son bureau perplexe, se demandant, du coup, si le meurtre de Marwan Rajoub était bien un fait divers.

Il avait consulté à nouveau le dossier, sans comprendre, et l'avait rangé dans le coffre de son assistante. N'y pensant plus.

Et voilà que la CIA, à son tour, semblait s'intéresser à ce dossier ! Surprise totale. Bien entendu, il n'avait pas soufflé mot de la démarche du Shin Beth à l'envoyé de Jeff O'Reilly, mais cela l'avait interpellé. Une nouvelle fois, il avait scruté les rapports établis par Marwan Rajoub, sans comprendre davantage. Il s'agissait d'activités extrêmement modestes de militants du Hamas qui semblaient à mille lieues de pouvoir menacer Israël.

Depuis la visite de cet agent de la CIA, Jamal Nassiv se creusait donc en vain la tête. Inquiet. Il le faisait surveiller, afin d'essayer de comprendre, mais jusque-là, sa filature n'avait rien apporté d'intéressant. Il avait ressorti la fiche de Fayçal Balaoui, sans y trouver rien qu'il ne sache déjà. On le soupçonnait de travailler un peu pour la CIA, mais c'était tout et ce n'était même pas prouvé.

La Mercedes se remit à cahoter furieusement et il referma le dossier. Désormais, il le conserverait dans le coffre de son bureau, à tout hasard.

Quelques minutes plus tard, la Mercedes tourna dans une impasse bordée de quelques villas cossues. Le cœur de Jamal Nassiv battit plus vite, l'Audi rouge de Leila était garée devant une des portes. Cette maison appartenait à un ami sûr et richissime qui ne se trouvait pas à Gaza et l'avait prêtée à Jamal en son absence. Il y avait bien le personnel, mais celui-ci avait trop peur pour dire quoi que ce soit. Des Égyptiens entrés clandestinement qui pouvaient être reconduits à la frontière sur un claquement de doigts de Jamal Nassiv. Ce dernier sortit de la voiture et lança à son chauffeur :

— Reviens me prendre dans une heure.

Il valait mieux qu'on ne voie pas sa voiture stationner à côté de l'Audi rouge. Il ouvrit le portail avec ses clefs, entra dans la maison et descendit quelques marches menant à un rez-de-chaussée anglais. Il poussa la porte du fond. Découvrant une chambre hollywoodienne aux murs tendus de tissu, avec un immense lit rehaussé de miroirs, flanqué de tables de nuit assorties. L'ami de Nassiv s'était meublé entièrement chez Roméo, à Paris. Leila, allongée sur le couvre-lit de satin bleu, se

leva pour l'accueillir, se serrant tendrement contre lui. Elle portait un pull rouge et une jupe assortie que Jamal adorait.

— *Habibi* ! [37] Tu as pu venir !

Jamal Nassiv lui empoigna les seins, la plaquant contre le mur, et oublia provisoirement ses soucis.

*
* *

Il ne restait des nombreux poissons que des arêtes, mais Hani El Hassan continuait à gaver Malko comme s'il n'avait pas mangé depuis huit jours. Et ils n'avaient encore parlé de rien ! Enfin, un secrétaire apporta du thé. Malko se demandait comment aborder le sujet qui l'intéressait, mais Hani El Hassan le devança.

— Monsieur Linge, dit-il, Fayçal Balaoui m'a dit que vous souhaitiez rencontrer le général Atef El Hussein. Puis-je vous demander pourquoi ? Est-ce une requête *officielle* de la CIA ? Avez-vous un message pour lui ?

Depuis le début du déjeuner, Malko avait réfléchi à la façon de présenter les choses. De toute évidence, le général El Hussein était méfiant. La seule façon de l'intéresser était une certaine « dramatisation » des choses. Il était obligé de se découvrir.

— Monsieur El Hassan, demanda-t-il, pensez-vous que les Israéliens veulent assassiner Yasser Arafat ?

Le Palestinien prit sans se troubler un cure-dents et répondit avec un sourire :

— Dans le passé, ils y ont souvent pensé, à Beyrouth surtout, et même en Tunisie, mais depuis, je ne le pense pas.

— Même depuis le retour d'Ariel Sharon ?

Hani El Hassan secoua la tête.

— Non. Cela soulèverait instantanément le peuple palestinien et déboucherait sur des désordres que personne ne peut évaluer. Mais je pense que si vous me posez cette question, c'est que vous avez une bonne raison...

— Oui, dit Malko.

Il avait décidé de faire confiance à ce vieux compagnon d'Arafat, peu sensible à l'hystérie, à l'abri des trafics à cause de sa fortune, habitué à voyager et à rencontrer des gens, estimé des Américains et des Européens. Il fallait bien qu'il démarre son enquête. Sans respirer, il relata les deux incidents qui avaient alerté le chef de station de la CIA et l'opinion du banquier de Ramallah... Hani El Hassan l'écouta attentivement puis laissa tomber :

— Ce que vous me dites est troublant, mais il manque un maillon essentiel, les Israéliens ne peuvent assumer la responsabilité de la liquidation de Yasser Arafat, même si Ariel Sharon, qui continue à le

diaboliser, en meurt d'envie. Politiquement, ce serait insoutenable. Y compris aux yeux des Américains. Donc, il y a quelque chose que vous ignorez ou c'est un simple ballon d'essai.

— Et que pensez-vous de Abu Qaser ?

Nouveau sourire.

— Du bien, beaucoup de bien ! Il a mené de façon très satisfaisante les négociations avec les Israéliens. C'est un de nos plus vieux compagnons, il a joué un rôle éminent dans notre histoire.

— Il est ici ?

— Non, pas en ce moment. Il s'est pourtant fait construire une très belle maison, mais il habite Ramallah. Je crois qu'il est très fatigué. Il n'a pas participé à nos dernières réunions. Lorsque Abu Alah a été réélu à la tête du Conseil palestinien, il n'est pas venu. Or, je pense que les Israéliens n'auraient pas pu, politiquement, lui refuser le passage. Mais je ne possède aucun élément sur ses contacts avec eux. Il en a toujours eu. Évidemment, ce serait intéressant de faire le point avec lui. Personnellement, je n'arrive pas à croire qu'il puisse trahir son vieux compagnon.

— C'est peut-être plus compliqué, avoua Malko.

Ses informations semblaient quand même avoir perturbé Hani El Hassan. Malko en profita :

— C'est pour ces raisons que je souhaite rencontrer le général El Husseini. Il pourra peut-être m'apporter des éclaircissements sur cet enchaînement de faits troublants.

Hani El Hassan posa son cure-dents, réfléchit quelques instants et dit :

— En effet. C'est un homme de bon conseil. J'ai toute confiance en lui. Il était à Tunis et se méfie beaucoup des Israéliens qui ont assassiné ses deux « patrons », Abu Iyad d'abord, et ensuite Abu Djihad dont il était le second. Et c'est aussi lui qui a traité la triste affaire Adnan Yassine [38]. Je vais faire en sorte qu'il vous reçoive. Vous serez contacté très vite.

Il consulta sa montre et se leva, signifiant la fin de l'entretien.

— Allez-vous parler de cette menace éventuelle à Yasser Arafat ? demanda Malko.

— Je n'aime pas parler pour ne rien dire, répondit Hani El Hassan. Et Abu Amar est très fataliste. En plus, je pense que si les Israéliens avaient l'intention de l'assassiner, ce serait extrêmement difficile. On ne peut plus, comme à Beyrouth, bombarder son Q.G. Or, pour le reste, il est très bien protégé. Malheureusement, vous n'avez aucune indication *précise* à me donner. Si vous en savez plus, je serai heureux de vous revoir.

Il lui tendit sa carte et Malko dut reconnaître qu'il avait raison. Tant qu'il ne connaîtrait pas la vraie cause du meurtre de Marwan

Rajoub, il n'avait rien de concret. L'indication la plus intéressante était l'attitude du jeune agent du Shin Beth, Odir Ashdot. Mais lui non plus n'avait pas pu dire ce qu'il craignait... Malko retrouva Fayçal qui discutait avec les gardes du corps. Dans la rue, la voiture avec l'homme à la veste verte avait disparu. Malko se dit qu'il avait progressé. Mais si le général El Husseini ne lui apprenait rien de plus, il n'aurait plus qu'à quitter Gaza, bredouille.

*
* *

Amoureusement, Leila El Mugarbi se pencha et prit Jamal dans sa bouche. Il n'y avait plus que cela pour le faire bander. Il n'y avait rien au monde que Jamal préfère à cette caresse, peu pratiquée dans le monde musulman. Presque une heure s'était écoulée et, en dépit de sa fougue apparente, Jamal ne s'était pas sexuellement réveillé depuis son arrivée. Ce qui lui arrivait rarement. Le calcul de Leila se révéla exact, cette fellation inattendue fit au Palestinien l'effet d'un électrochoc.

Cinq minutes plus tard, il pilonnait sa maîtresse à grands coups de reins, agenouillé derrière elle, sur le lit hollywoodien de Claude Dalle. Tout en pensant que son chauffeur devait déjà l'attendre devant la maison. Il explosa avant qu'elle ne soit parvenue au plaisir et la poussa vers l'avant, s'allongeant sur elle, profitant de ces délicieux instants de détente. Leila se retourna et demanda avec un sourire :

— C'est ça qui te tracasse ?

Elle désignait le dossier Marwan Rajoub qu'il avait emporté avec lui dans la villa.

— Oui, avoua-t-il.

Détendu, il lui expliqua son souci. Il avait l'impression, avec ce dossier, d'être en possession d'une bombe qui pouvait lui exploser au visage à chaque seconde. Et il n'avait pas la moindre idée de la façon de la désamorcer. Cette histoire devait être importante, sinon, l'agent de la CIA envoyé par Jeff O'Reilly ne fouinerait pas à Gaza.

Leila El Mugarbi lui conseilla d'un ton léger :

— N'y pense plus pour le moment. Surveillance cet homme qui fait l'enquête pour toi. Le moment venu, tu agiras.

Elle était toujours de bon conseil. Il l'embrassa dans le cou.

— Tu as raison, maintenant il faut que j'y aille.

Il se releva et entreprit de se rhabiller. Il fut prêt en un clin d'oeil et embrassa Leila au creux des reins.

— À tout à l'heure.

— À tout à l'heure, *habibi*, répondit-elle tendrement.

Ils allaient se retrouver au bureau, comme tous les jours. Une situation assez excitante.

Malko, tout en prenant son breakfast dans la salle à manger déserte, au sous-sol du *Commodore*, contemplait la vue, à travers les portes-fenêtres scellées.

Ce port sans aucune activité, ces bateaux immobiles, comme pris dans des glaces, tout cela dégageait une impression de tristesse épouvantable. Gaza était vraiment « anus mundi », le trou du cul du monde. Une sorte de fourmilière-ghetto dont les habitants s'agitaient sans pouvoir en sortir, dans un mouvement brownien. La vie était réduite à sa plus simple expression. Pas de spectacles, pas un cinéma, encore moins de bars ou de discothèques. Personne ne se promenait sur la plage polluée et sale. Les habitants de la bande survivaient, au jour le jour. Même les enfants semblaient tristes. La seule activité venait des points de friction avec les Israéliens où les gamins palestiniens s'épuisaient et mouraient dans un combat douteux perdu d'avance. La vie était rythmée par les hurlements des ambulances emmenant les blessés à l'hôpital.

Cet hôtel, moderne, confortable et désert, était encore plus sinistre. Comme un château hanté.

Le garçon apporta un oeuf à la coque, des toasts, du café et l'inévitable thé. Plus un croissant apparemment coulé dans du béton. Le meilleur repas de la journée. Malko, inactif depuis son déjeuner de la veille, essaya de faire le point, dans l'ordre chronologique. D'abord, le meurtre de Marwan Rajoub. Aucune certitude. Certes, les Israéliens semblaient avoir menti, mais il pouvait y avoir une douzaine d'explications.

L'affaire du jeune Israélien pacifiste était plus inquiétante, mais, là aussi, il n'y avait aucune certitude, on ignorait à quel service il appartenait. Il pouvait avoir eu vent d'une mesure brutale qui, à ses yeux, prenait des proportions trop grandes. Impossible de vérifier, puisqu'il n'avait pu s'expliquer. Si, par exemple, Sharon avait décidé de procéder à des incursions en zone « A », cela pouvait être à ses yeux quelque chose qu'il fallait stopper...

Il restait l'incident de Ramallah.

Là non plus, aucune certitude. Malko avait eu *l'impression* d'avoir été visé mais le passé prouvait que les *snipers* israéliens étaient imprévisibles. Cela pouvait être n'importe quoi, même un accident. Un tireur qui s'exerce et dont le doigt glisse. C'est vrai, il n'y avait aucune manifestation, mais cela ne prouvait rien. Ou alors, c'était Joseph qui était visé, pour une raison inconnue.

Le rendez-vous avec Jamal Nassiv n'avait rien éclairci. Lui aussi devait se poser des questions. En reconnaissant que son adjoint travaillait sur un réseau du Hamas, il avait probablement dit la vérité.

C'était un sujet trop sensible pour qu'il en dise plus à Malko. On avait déjà accusé trop souvent la Sécurité préventive de travailler pour les Israéliens, *via* les Américains, pour qu'il ouvre ses dossiers... L'Orient était le pays des rumeurs, des fausses nouvelles, un théâtre d'ombres. Rien n'était clair. Malko se dit que, si le rendez-vous avec le général El Husseini ne donnait rien, il s'exfiltrerait de Gaza. L'atmosphère commençait à lui peser.

Il leva la tête. Fayçal Balaoui venait de débarquer de l'ascenseur et fonçait vers lui, avec son allure de polichinelle voûté, son grand nez en avant.

— Terminez vite votre breakfast, lança-t-il. Le général El Husseini vous attend. À son bureau.

CHAPITRE IX

Hani El Hassan n'avait pas perdu de temps. Malko abandonna sans regret son oeuf à la coque presque cru et son croissant en béton pour suivre Fayçal Balaoui. Ce dernier était tout excité par le rendez-vous.

— C'est son adjoint qui m'a appelé sur mon portable ! expliqua-t-il. Le général est l'homme le plus puissant de Gaza, après Abu Amar. Et il est intègre. Ici, c'est rare.

Ils traversèrent dans un nuage de poussière le camp d'Al Shati pour gagner la route côtière, où la Galaxy put enfin dépasser le trente à l'heure.

Fayçal Balaoui sourit dans sa moustache.

— Si Jamal Nassiv apprend que vous rencontrez El Hussein, il va être furieux ! Normalement, c'est lui qui a l'exclusivité des contacts opérationnels avec les Américains. El Hussein, lui, ne voit que les grands chefs, comme George Tenet. Et il se méfie de tout le monde.

L'école de la Stasi.

— Vous parlez allemand ? enchaîna le Palestinien.

Malko sourit.

— Évidemment, je suis autrichien.

— Parlez-lui allemand ! Il adore.

La « pyramide » abritant les services du général El Hussein était en vue. Majestueuse comme une relique de la Haute-Égypte. Juste en face, au milieu d'un désert caillouteux, une grande roue de foire, totalement incongrue, gâchait un peu le paysage. Des soldats veillaient devant un portail coulissant noir. Prévenus, ils laissèrent entrer la Ford Galaxy dans la cour. Le building était flambant neuf avec un coquet atrium évoquant plus un palace que le siège d'un service de renseignements. Ici, contrairement à la Sécurité préventive, rien que des hommes. Un colosse les escorta jusqu'au quatrième étage où un second moustachu les prit en main, installa Fayçal Balaoui dans un petit salon avant d'escorter Malko jusqu'au bureau du raïs. Le général Atep El Hussein se leva pour l'accueillir.

— *Welcome to Gaza*, dit-il en anglais. Installez-vous.

De haute taille, les cheveux gris très courts, le visage buriné, vêtu d'un costume sombre, sans cravate, il dégageait une impression de force et de calme. Son bureau était immense, les murs tapissés de boiseries, décorés de deux grands drapeaux, un palestinien et le fanion du Moukhabarat. Du quatrième et dernier étage de la « pyramide », de grandes baies vitrées offraient une vue imprenable sur la

Méditerranée. On se serait cru à l'ambassade américaine de Tel-Aviv. Ici aussi, les vitres étaient blindées. Deux des adjoints du général El Husseini, des « rugueux » aux épaules de docker et au regard acéré, s'installèrent autour d'une table basse et le thé sucré commença à circuler.

Après les considérations sur Gaza, le général El Husseini dit à Malko :

— Mon ami Hani El Hassan m'a dit que vous travailliez avec M. O'Reilly.

— C'est exact.

— Je l'ai rencontré au Caire, en janvier, avec M. George Tenet, mais je ne l'ai pas revu depuis.

— Je suis certain qu'il ne demanderait pas mieux, assura Malko.

Le Palestinien lui jeta un regard intrigué.

— Vous n'êtes pas américain ?

— Non, autrichien.

— Ah ! Donc vous parlez allemand, continua-t-il dans cette langue.

— Évidemment, répondit Malko, lui aussi en allemand. Mais je ne voudrais pas que vos adjoints se sentent exclus de cette conversation.

— N'ayez crainte, Mahmoud parle parfaitement allemand.

Le gros moustachu athlétique assis en face de Malko eut un large sourire. C'était de lui qu'il s'agissait. Le général El Husseini enchaîna, après avoir bu un peu de thé :

— Que puis-je pour vous ?

— C'est à vous de me le dire, répliqua Malko. Je vais d'abord vous expliquer ce qui m'amène à Gaza.

De nouveau, il reprit tout l'historique de l'affaire. Le général El Husseini était aussi impassible qu'un joueur de poker, mais Malko le sentait très attentif. Lorsqu'il se tut, le Palestinien demanda aussitôt :

— M. O'Reilly n'a donc pas parlé aux Israéliens de ce déplacement ?

— Évidemment non.

El Husseini eut un petit hochement de tête approuvateur.

— Cela semble prouver que la position américaine a un peu évolué, remarqua-t-il.

— Les hommes ont changé, souligna Malko. M. Jeff O'Reilly me paraît très objectif, et désireux de collaborer avec vos services. Maintenant, je voudrais connaître votre opinion. Considérez-vous les craintes de M. O'Reilly comme fondées ?

Pour la première fois, le général El Husseini eut un léger sourire.

— Vous n'apportez aucune preuve. Il s'agit simplement d'une construction de l'esprit. Plausible, étant donné la mentalité des Israéliens. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai constaté aucune intensification de l'activité de leurs agents dans la bande de

Gaza... Évidemment, je n'ai pas d'éléments en ce qui concerne leurs opérations militaires. Ils peuvent débarquer ici dans dix minutes avec des hélicoptères de combat et tous nous tuer. Mais, politiquement, c'est peu vraisemblable.

— Vous confortez ce que m'a dit Jamal Nassiv, remarqua Malko.

Le général El Husseini manifesta un léger agacement.

— M. Nassiv n'est pas le mieux placé pour savoir ce qui se passe à Gaza, remarqua-t-il d'un ton acerbe. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez appris. Et vous recontacter, le cas échéant.

Malko sentit qu'il allait prendre congé et se hâta de poser sa dernière question. Sachant qu'il fallait « accrocher » le Palestinien.

— Vous vous souvenez de l'affaire Adnan Yassine ? demanda-t-il.

Le général sursauta, lui expédiant un regard perçant.

— Évidemment. Pourquoi ?

— Je sais que vous étiez à Tunis, à ce moment, fit Malko, donc...

Le Palestinien l'interrompit.

— Effectivement, j'étais là, en train de réorganiser le Service, à la suite de l'assassinat de mon chef, Abu Djihad, par les Israéliens. D'ailleurs, je me demande aujourd'hui si ce meurtre n'était pas justement destiné à faciliter l'opération Yassine.

— Vous avez interrogé Adnan Yassine vous-même ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Vous n'avez pas cherché à savoir si les Israéliens, par la même filière, n'avaient pas « tamponné » d'autres dirigeants palestiniens ?

Il y eut quelques instants de silence gêné. Mahmoud, penché en avant, semblait soudain crispé. Le général se reprit et dit d'un ton trop léger :

— Bien sûr que si, il y en avait d'autres ! Et il y en a encore. Les Israéliens n'arrêtent pas d'essayer de nous infiltrer. Et moi, de découvrir leurs « taupes ». Adnan Yassine avait toute notre confiance. C'est pour cela qu'il a été difficile de le démasquer.

— Et vous n'y seriez peut-être pas arrivés sans l'aide d'un Service étranger, souligna avec un peu de cruauté Malko.

El Husseini eut un sourire plutôt crispé en comprenant qu'il était très bien informé.

— C'est en partie exact.

— Qu'est devenu Adnan Yassine ?

— Il est mort.

Malko n'insista pas. Les Américains de la CIA *savaient* qu'Adnan Yassine n'était pas mort mais en prison en Tunisie. Depuis sept ans. C'était important pour ce qu'il avait à dire ensuite.

— Il est possible que les Israéliens ne se soient pas contentés de vous écouter, remarqua-t-il.

— C'est-à-dire ?

— Qui vous dit qu'ils n'ont pas « recruté » des agents dormants d'un haut niveau pratique. Pour servir le cas échéant...

Le général El Husseini expédia un long regard à Malko et laissa tomber d'une voix égale :

— Rien n'est impossible, mais nous avons pris les précautions qui s'imposaient. Tant que Abu Amar est là, personne ne peut nuire à notre cause.

Malko retint un sourire. Les deux hommes se comprenaient parfaitement. Sans prononcer de nom, ils venaient d'évoquer le cas de Abu Qaser. Le négociateur des accords d'Oslo était très lié au « traître » Adnan Yassine, et c'est dans son bureau qu'avait été installé le système d'écoute sophistiqué qui avait permis aux Israéliens de connaître les positions de leurs adversaires.

Abu Qaser avait-il été « contaminé » ? C'est ce que semblait sous-entendre le général palestinien.

Ce dernier but sa dernière goutte de thé et se leva.

— Je vous remercie de votre visite, fit-il, soyez sûr que je vais essayer d'exploiter les informations de M. O'Reilly.

— Je continue à croire que nous pourrions trouver une explication à ce qui se passe en sachant sur quoi travaillait Marwan Rajoub avant sa mort, insista Malko. Le colonel Nassiv ne pourrait pas vous communiquer ces informations ?

— Non. Il refusera, affirma Atel El Husseini. Ou il me donnera des documents tronqués. Il est très jaloux de moi et de mon Service.

Toujours la guerre des polices...

— Il s'agit d'un danger potentiel pour Yasser Arafat, insista Malko. Votre devoir est de le protéger. Si, toutefois, vous croyez ce que je vous ai dit.

— Je crois que c'est une hypothèse *plausible*, corrigea le général El Husseini. Mais je ne sais pas si c'est vrai.

— Qui pourrait demander à Jamal Nassiv de livrer ses documents ?

— Une seule personne, Abu Amar.

— Vous pouvez le lui demander ?

Le général secoua la tête.

— Cela m'est très difficile. Il faudrait que je lui donne trop d'explications. Et il n'écoute jamais longtemps...

— Est-ce que je pourrais le voir, afin de lui expliquer moi-même ? À condition bien sûr qu'il n'en parle jamais aux Israéliens, pour ne pas compromettre la position de M. O'Reilly.

Le général El Husseini réfléchit quelques instants.

— Je peux essayer, concéda-t-il, mais sans garantie. Abu Amar est très méfiant, à juste titre. Il peut croire à une manip. Mais, la prochaine fois que je le verrai, j'évoquerai le sujet.

— Quand ?

Le général se leva.

— Très vite, je vous le promets.

Il serra longuement la main de Malko et ce dernier quitta le grand bureau, escorté par le secrétaire et l'interprète, pour récupérer Fayçal Balaoui en train de lire dans l'antichambre.

— Vous êtes satisfait ? demanda un peu plus tard le Palestinien tandis qu'ils redescendaient vers Gaza-City.

Malko n'osa pas lui dire qu'il aurait aimé que le général El Husseini soit plus réceptif à son histoire. Il était un peu déçu par la prudence du Palestinien. À Gaza, il avait l'impression de se heurter à un mur de caoutchouc, alors qu'il s'attendait à être reçu à bras ouverts. Il s'agissait pourtant d'une possibilité de déstabilisation de l'Autorité palestinienne.

Plus il ressassait les faits, plus il se disait que tout s'emboîtait bien. Impossible de contacter directement Yasser Arafat. Le chef de l'OLP filtrait les visiteurs avec un soin maniaque, surtout les gens comme Malko appartenant à une agence de renseignements. Il laissait ces contacts au général El Husseini ou à Jamal Nassiv, se réservant les relations politiques.

Il n'y avait plus qu'à exploiter la moindre piste.

— Vous avez des nouvelles du Hamas ? demanda-t-il à Fayçal Balaoui.

— Pas encore, avoua le Palestinien. Je vais rappeler. Avec ce qui se passe en ce moment, ils sont très prudents et ont le moins de contacts possible avec l'extérieur. Ils savent qu'ils représentent la menace la plus importante pour les Israéliens et que ceux-ci feront tout pour les détruire.

— Vous connaissez la villa d'Abu Qaser ?

— Bien sûr. Vous voulez la voir ?

— S'il vous plaît.

Ils entrèrent dans Gaza-City, coincés derrière un camion chargé d'oranges dont le chauffeur appelait par haut-parleur les habitants à acheter ses produits. Après avoir traversé Omar El Mokhtar – les Champs-Élysées locaux –, ils suivirent une rue plutôt élégante jusqu'à un petit rond-point. À droite, s'élevait une villa magnifique, avec des colonnades, des volets de bois, au milieu d'un jardin. Deux soldats veillaient devant la grille et elle était visiblement inhabitée.

— Il ne vient jamais ? demanda Malko.

— Rarement. On ne l'a pas vu depuis plusieurs mois. Il vit à Ramallah. Ce n'est pas un homme de Gaza.

— Ça a dû coûter cher, cette villa...

Fayçal Balaoui eut un geste fataliste et un sourire contraint.

— Et encore, vous n'avez pas vu l'intérieur ! Un palais. Il a fait venir de Paris, de chez un grand architecte d'intérieur, Claude Dalle,

trois containers de meubles. Abu Qaser a gagné beaucoup d'argent...

— Comment ?

Le Palestinien eut un geste d'ignorance.

— Les affaires. Comme tout le monde. L'Autorité est très corrompue. Si Abu Amar est d'accord, on peut faire fortune rapidement. Lui-même s'en moque. Il vit comme un ascète, mange peu, ne boit pas, ne sort pas. De temps en temps il regarde des dessins animés américains. C'est sa seule détente. Il travaille trop pour avoir le temps de dépenser de l'argent.

Ils revenaient par le bord de mer. Très vite, ils furent arrêtés par une barrière gardée.

— C'est l'entrée sud de Al Muntada, expliqua Fayçal. C'est par là que sort Abu Amar lorsqu'il va à Rafah prendre son avion.

Ils durent tourner juste avant la barrière et remonter vers l'est, par la dernière rue accessible à la circulation. Le Q.G. de Yasser Arafat formait un quadrilatère délimité à l'ouest par la mer, à l'est par la rue Al Qods, au nord par la rue Dimasu et, au sud, là où ils se trouvaient, par Al Gamal Adbel Nasser Street. Environ six hectares solidement gardés, avec d'innombrables *check points* et même quelques blindés légers aux canons encapuchonnés, et qui englobaient la télé palestinienne.

— Vous voulez aller ailleurs ? demanda Fayçal Balaoui en repartant vers le nord.

Une fois de plus, Malko était réduit à l'inaction, en attendant une hypothétique entrevue avec Yasser Arafat.

— Retournons au *Commodore*, dit-il.

Il n'avait plus qu'à se planter devant CNN en attendant des nouvelles du général El Husseini.

*

* *

Ezra Patir frappa à la porte du bureau de Schlomo Zamir. Pas de réponse. Il entrouvrit la porte et appela à mi-voix :

— Schlomo ?

C'était étonnant, si Schlomo Zamir était absent, qu'il ait laissé son bureau ouvert.

Il faisait déjà nuit et une lampe de très faible intensité éclairait à peine l'intérieur de la pièce.

— Il y a des nouvelles, Ezra ? demanda Schlomo Zamir de sa voix lente, qui semblait ne jamais s'énerver.

Dans la pénombre, il se confondait avec son fauteuil.

— Oui, répondit le responsable des écoutes. Sur Alpha 3. Voilà la transcription.

Il posa un mince dossier blanc sur le bureau et s'éclipsa. Depuis

quelques jours, Schlomo Zamir lui avait demandé des comptes rendus d'écoutes de certaines sources deux fois par jour. Il était huit heures du soir et ce qu'il apportait représentait la production de la journée. Seuls Zamir et lui savaient à quoi correspondait Alpha 3.

Schlomo Zamir se plongea avidement dans le compte rendu d'écoutes « sélectionnées » qui ne comportait que quatre pages, et tomba vite sur un passage qui lui fit froid dans le dos. C'était un nouveau problème, grave et urgent ! Il attrapa son chien rouge et commença à réfléchir à la façon de le résoudre. Vingt minutes plus tard, il avait trouvé. Il décrocha son téléphone.

— Passez-moi la section IV.

C'était le service du Shin Beth chargé de « traiter » les sources palestiniennes à l'intérieur de la zone « A ». Quand il eut le responsable en ligne, il lui expliqua ce qu'il voulait. Le problème fut réglé en quelques minutes et Schlomo Zamir reposa son chien rouge tout tordu. Promettant mentalement d'aller glisser un message de remerciement à Dieu dans un des interstices du mur des Lamentations si tout se déroulait selon son plan.

*

* *

Shimon Gazer marchait depuis une heure environ, dans l'obscurité la plus totale, le ciel s'étant couvert. À Gaza, il n'y avait pas de couvre-feu, mais la nuit, les Palestiniens ne se déplaçaient guère. Sauf les petits groupes de *tanzim* préparant un attentat contre une colonie. C'était un risque à prendre. Dans ce *no man's land* où les arbres avaient été sciés au ras du sol, les maisons dynamitées réduites à des tas de pierres, un homme se voyait de très loin. Il s'arrêta pour écouter et se reposer.

Pas un bruit. Derrière lui, la colonie de Kfar Darom brillait de toutes ses lumières. Pour se rassurer, il se dit que ses camarades de Tsahal devaient surveiller sa progression grâce à leurs lunettes de visée nocturne. Mais, à part ce réconfort tout à fait moral, il était seul. Dans un territoire plus qu'hostile.

Il se remit en marche vers le petit village d'Al Muntar, distant encore d'un kilomètre, au bord de la grande route qui traversait la bande de Gaza du nord au sud, suivant l'ancien parcours de la voie ferrée Le Caire-Beyrouth, désaffectée depuis des années.

Arrivé là, il aurait fait le plus dur. Dès l'aube, il pourrait se fondre facilement dans la foule des Palestiniens attendant des taxis ou partant travailler à pied. Heureusement, car, en zone « A », sous contrôle palestinien, s'il était repéré cela signifiait presque à coup sûr la mort dans des conditions très désagréables. Mais il n'était pas différent des autres Palestiniens de Gaza. Shimon Gazer était un juif irakien qui

avait émigré avec ses parents en Israël lorsqu'il avait douze ans. Il parlait arabe, et savait se comporter comme eux. Il connaissait leurs tics, leur façon de parler et son accent irakien était parfaitement explicable, puisque de nombreux Palestiniens, avaient vécu en Irak. Le Shin Beth l'avait recruté à la sortie de l'université de Tel-Aviv. Célibataire, il était utilisé pour les missions les plus dangereuses qui soient, s'infiltrer en territoire palestinien.

Son travail était varié. Souvent, il s'agissait de repérer les meneurs dans les manifs, de les suivre et de les identifier. Il avait ainsi lancé des centaines de pierres sur ses camarades en uniforme postés à un barrage pour bâtir sa « légende ». Ou alors, il fallait infiltrer un groupe terroriste et ensuite monter une opération spéciale contre lui. C'est Shimon Gazer qui avait piégé le téléphone de « l'ingénieur » Yehia Ayache, le chef artificier du Hamas, après être parvenu à l'approcher... Il avait des papiers palestiniens en règle et rien qui rappelle sa condition d'Israélien. Mais s'il était identifié, rien ne le sauverait du lynchage.

Il traitait aussi des « taupes » palestiniennes recrutées en Israël. Surtout des travailleurs venant gagner leur vie en Israël. Le bouclage des Territoires avait considérablement compliqué sa tâche car ses « clients » ne pouvant plus venir en Israël, il était obligé d'aller les traiter sur place. Et puis, il y avait des missions plus pointues comme celle qu'il était en train d'accomplir. Si, par malheur, il se faisait prendre par la police palestinienne, avec ce qu'il avait sur lui, son avenir était plus que sombre. Parce que les Palestiniens voudraient savoir. Et ils n'hésiteraient devant rien pour le faire avouer. Il essaya de ne pas y penser, pour se concentrer sur l'instant présent.

Il ralentit ; il arrivait aux premières maisons d'Al Muntar.

Pas un chat.

Il longea quelques maisons, réveillant un coq, et se réfugia dans une sorte de grange à moitié détruite. Là, blotti derrière un mur, il attendrait l'aube pour prendre un taxi collectif pour Gaza-City.

Heureusement, pas mal de Palestiniens continuaient à travailler un peu dans les colonies israéliennes de Gaza, en dépit des risques, pour se faire un peu d'argent. En cas de pépin, s'il se faisait surprendre dans le *no man's land*, il pourrait prétendre être l'un d'eux.

*

* *

Une atmosphère fiévreuse régnait autour de Al Muntada, le « bunker » de Yasser Arafat, où Fayçal Balaoui avait absolument voulu emmener Malko pour le présenter au chef du protocole d'Arafat. À l'aube, deux hélicoptères Apache israéliens avaient survolé à basse altitude l'immeuble abritant le bureau du raïs et toute la Force 17 était

en alerte. Deux jours plus tôt, une attaque par roquettes avait transformé une des casernes de la Force 17, à cent mètres de là, en un tas de pierres noircies. Bilan trois morts et quatorze blessés. Les Apache, blindés, bourrés de défenses électroniques, ne craignaient guère que Dieu et rappelaient aux Palestiniens que Tsahal pouvait frapper où elle voulait.

Les membres du service de sécurité étaient nerveux, fouillant les journalistes, dévisageant avec inquiétude les têtes inconnues. Yasser Arafat se trouvait dans son bureau et des Range Rover blanches sillonnaient les allées de son « compound » à toute vitesse, comme pour échapper à une attaque éventuelle. Malko faisait le pied de grue, en attendant Fayçal parti parlementer avec le chef du protocole, censé organiser un hypothétique rendez-vous. Soudain, quelqu'un le héla. Une voix de femme. Il se retourna et reconnut Kyley Carn, la jeune journaliste australienne qu'il avait vu à l'*Al Deira*, en compagnie de son blond cameraman efféminé. Elle guettait avec d'autres journalistes la sortie d'Arafat. Malko la rejoignit.

— Vous travaillez aussi ! lança-t-elle.

— Oui, sourit Malko, sans lui préciser que ce n'était pas le même travail.

Kyley Carn soupira.

— J'en ai ras le bol ! Mon boss m'a demandé d'accumuler des prises d'Arafat, mais c'est toujours la même chose ! On le voit trente secondes et il s'engouffre dans sa Mercedes blindée. Il en a toute une collection, quatre ou cinq.

Elle s'interrompt : dans un grand brouhaha, Yasser Arafat venait d'émerger du building, cerné par deux haies de barbouzes mesurant vingt centimètres de plus que lui, ce qui fait qu'on ne voyait que son célèbre keffieh... Il s'engouffra dans une Mercedes 600 noire immatriculée 0004 qui démarra en trombe, encadrée d'autres véhicules, vers le nord. Quelques instants plus tard, Fayçal Balaoui réapparut.

— J'ai vu le chef du protocole d'Abu Amar. Il m'a promis d'essayer de vous obtenir un rendez-vous, annonça-t-il. Mais rien n'est sûr. On y va ?

— On y va ! dit Malko, s'approchant pour dire au revoir à la journaliste australienne.

— J'espère qu'on se reverra, suggéra Kyley Carn. Venez dîner à l'*Al Deira*. Vous pouvez, ce soir ?

— Oui, je pense, dit Malko. Je vous appelle.

Ils reprirent la Galaxy, garée hors du périmètre de sécurité, et repartirent. Fayçal Balaoui s'arrêta devant le bureau de son agence et gara sa voiture comme d'habitude dans un petit parking à l'air libre où elle passait la nuit, entre deux immeubles. À Gaza, on ne volait pas les

voitures.

— Je retourne à l'hôtel, suggéra Malko.

*

* *

Shimon Gazer se glissa dans le taxi collectif déjà bondé, entre un moustachu et une grosse femme voilée, à la peau ridée comme une vieille pomme, et annonça au chauffeur où il allait, lui donnant une pièce de dix shekels. N'ayant pu se raser, il ne détonnait pas dans l'assistance. Un pauvre Palestinien comme les autres.

Une heure plus tard, il abandonna le taxi à Al Muntar, puis partit à travers champ, vers Kfar Darom. Il passa devant un poste de police palestinien dont la sentinelle lui cria de faire attention : depuis le matin, les Israéliens étaient nerveux. Shimon Gazer le remercia et longea une haie, comme s'il se rendait à Kfar Darom. Il y avait encore quelques maisons palestiniennes devant lui et il n'attirait pas l'attention. Arrivé à la limite du *no man's land*, il s'accroupit et ôta sa montre de son poignet. Il dévissa le remontoir et en sortit une courte antenne. Quand un minuscule voyant rouge s'alluma, il prononça quelques mots et attendit.

— Votre code ? demanda quelques instants plus tard une voix en hébreu.

— *Bat Yom.*

— O.K., avancez, fit la voix.

Shimon Gazer remit sa montre et se releva, sachant désormais qu'il était observé par les soldats du premier poste israélien qui savaient à qui ils avaient affaire. Il se sentait à la fois nerveux et soulagé, comme un astronaute qui rentre dans l'atmosphère.

Mission accomplie.

*

* *

Malko commençait à déprimer lorsque le téléphone de sa chambre sonna. C'était Fayçal Balaoui.

— Vous avez de la chance ! lança-t-il.

— Yasser Arafat accepte de me voir ?

— Non, mais le général El Husseini vous attend de nouveau à son bureau. Je passe vous prendre dans dix minutes.

— Il a obtenu le rendez-vous avec Yasser Arafat ?

Fayçal rit.

— Je n'en sais rien : il n'est pas bavard au téléphone...

Malko raccrocha, euphorique. Si, dans la même journée, il avait un rendez-vous avec Yasser Arafat et un autre avec la jolie Australienne, c'était un jour à marquer d'une pierre blanche. Il n'en pouvait plus de

cette inaction, à part CNN il n'y avait *rien*. Pas de journaux, pas de livres, pas de radio, aucun endroit où aller. Même la plage, couverte d'immondices, était défendue par un grillage et on ne pouvait pas s'y promener.

Il descendit, regonflé.

Fayçal Balaoui était devant l'hôtel, au volant de la Ford Galaxy. Malko monta à côté de lui. Le soleil était déjà bas sur l'horizon. Le Palestinien fila vers le nord pour traverser le camp d'Al Shati, toujours aussi déprimant avec ses rues défoncées et puantes, ses masures et des centaines de gosses qui jouaient à la guerre dans la rue. Des drapeaux verts du Hamas, décorés de versets du Coran, flottaient sur quelques immeubles.

Il fut soulagé de retrouver la route côtière, prolongement d'Al Rasheed Street vers le nord. Il n'y avait pratiquement pas d'habitations, à part quelques carcasses de béton inachevées pour longtemps. Malko regarda le soleil couchant. C'était magnifique. Au loin, la « pyramide » du Moukhabarat se dressait comme un monument futuriste.

L'explosion le prit totalement par surprise. Si violente que la grosse Galaxy fit un bond en avant, comme poussée par une main invisible ! Il y eut un bruit comme de la grêle sur la tôle et la lunette arrière se volatilisa. Malko se retourna, et aperçut une petite colonne de fumée s'élevant de la chaussée, juste derrière eux.

Un obus ou un missile.

Affolé, Fayçal Balaoui avait accéléré. Malko regarda autour de lui et ne vit rien. La seconde explosion le projeta contre la portière ! Encore plus proche. Cette fois, la Galaxy se mit en travers de la route, enveloppée d'un nuage de fumée noire.

On tirait sur eux à la roquette !

Probablement d'un hélico invisible. Fayçal Balaoui redressa la Galaxy en jurant et appuya sur l'accélérateur. Comme s'il espérait, avec la vitesse, échapper à son adversaire invisible. Malko avait compris. Il pesa sur la poignée, ouvrit sa portière d'un coup d'épaule et hurla :

— Sautez, Fayçal ! Arrêtez-vous !

Comme le Palestinien n'obéissait pas, il se jeta à l'extérieur, juste au moment où il apercevait une brève lueur rouge, très loin vers l'ouest, au-dessus de la mer. Le départ d'un troisième missile qui risquait, lui, de ne pas le rater.

CHAPITRE X

Malko plongea dans le vide, en direction du fossé. Du coin de l'oeil, il vit Fayçal Balaoui sauter du côté opposé, vers la plage en contrebas de la route, et disparaître. La Galaxy eut le temps de parcourir encore une vingtaine de mètres avant de se désintégrer en une boule de feu, avec une explosion assourdissante du réservoir d'essence. Malko, qui avait roulé au fond du fossé, fut protégé de la grêle de débris métalliques qui s'écrasèrent sur le talus au-dessus de lui.

Il se remit debout, ramassa le Desert Eagle qui avait glissé de sa ceinture et remonta sur la route. La grosse voiture n'était plus qu'un amas de tôles tordues en train de se consumer dans un énorme panache de fumée noire... Traumatisé, Malko regarda la rue vers l'ouest. C'était abominable de ne pas voir l'adversaire ! Fayçal Balaoui ressurgit à son tour, hagard ! Il fit quelques pas en direction de ce qui avait été son taxi. Hébété. Malko regarda derrière lui. Il y avait deux excavations dans l'asphalte, là où les deux premières roquettes avaient frappé. La troisième avait pulvérisé la Ford Galaxy. À quelques secondes près, les deux hommes étaient morts. Fayçal Balaoui pleurait, regardant le tas de ferraille. La peinture brûlait avec une fumée âcre et ils durent reculer.

L'hélicoptère qui avait tiré ses missiles air-sol devait se trouver à une dizaine de kilomètres. Hors de vue. Comment avait-il pu les frapper avec cette précision ?

Des voitures s'étaient arrêtées à distance respectueuse, n'osant plus avancer. D'autres faisaient prudemment demi-tour. Malko éprouvait une drôle de sensation devant ces assassins invisibles. Tout paraissait si calme, les vagues venaient doucement mourir sur la plage, à quelques mètres du brasier. Soudain, ils aperçurent une voiture équipée d'un gyrophare qui fonçait vers eux, venant du nord. Trois minutes plus tard, la route disparaissait sous les uniformes ! Un officier s'approcha de Fayçal Balaoui qui dit à Malko :

— Ce sont les hommes du général El Husseini. On va avec eux.

*

* *

Le général Atep El Husseini arborait un air sombre. Il serra longuement la main de Malko, avec un seul commentaire :

— Vous avez eu beaucoup de chance ! J'ai tout vu, depuis l'explosion du premier missile. J'ai tout de suite pensé à vous.

— Je n'ai aperçu aucun hélico, releva Malko.

— Bien sûr, expliqua le général palestinien, ils se tiennent hors de notre espace aérien. Ils appliquent les accords d'Oslo ! Mais avec leurs missiles air-sol, ils peuvent frapper une cible à quinze kilomètres. Ce sont probablement des Hellfire américains. Vous avez eu de la chance, les deux derniers attentats, il n'y a pas eu de survivants. Les occupants des véhicules ont cru que leur blindage les protégeait. Tenez, prenez ça !

Il alla à son bar, y prit une bouteille entamée de cognac Otard XO, en versa dans deux verres et tendit le premier à Malko, le second à Fayçal. Ce dernier déclina, il ne buvait pas d'alcool. Du coup, El Hussein s'empara du verre et le vida.

— Quand j'ai vu la colonne de fumée, remarqua-t-il, j'ai pensé ne jamais vous revoir...

— Mais comment, à cette distance, ont-ils pu avoir une telle précision ?

— J'ai mon idée là-dessus, fit le général palestinien. Mes hommes sont déjà en train d'examiner les débris de la voiture. Nous saurons cela demain...

Malko laissa le cognac détendre ses muscles et ses nerfs. Cette fois, il n'y avait aucun doute possible, les Israéliens avaient bien voulu le tuer. Donc, il était sur une *vraie* piste.

— Pourquoi désiriez-vous me voir ? demanda Malko. Avez-vous obtenu un rendez-vous avec Arafat ?

Le général El Hussein secoua la tête.

— Non, pas encore. Justement, avant de lui en parler, je voulais rebavarder avec vous. Mais maintenant, je n'ai plus beaucoup de temps.

Il regarda sa montre.

— Je ne peux malheureusement pas rester avec vous, car j'ai une réunion importante. Je vais vous faire reconduire à votre hôtel pour que vous récupériez de ce choc. Aujourd'hui, Dieu était votre copilote, comme disent les Américains... J'ai besoin de réunir un certain nombre d'éléments sur cet attentat. Je vous verrai demain. En attendant, ne bougez pas du *Commodore*. Je vous enverrai quelqu'un. Et ne faites pas de cauchemars.

C'était sûrement de l'humour palestinien...

Fayçal Balaoui, choqué, était muet comme une carpe. Ils se retrouvèrent dans une Mercedes blindée, encadrés de moustachus. Tout le long du trajet, Malko ne put s'empêcher de regarder du côté de la mer où le soleil avait achevé de se coucher. Il reverrait longtemps la petite lueur rouge du départ du Hellfire, comme un gros cigare rougeoyant dans la brume.

Malko sortit de la douche et contempla par la fenêtre de la salle de bains la Méditerranée plongée dans l'obscurité. Impossible de s'en empêcher. Il se rhabilla et baissa les yeux sur sa Breitling, les grandes aiguilles lumineuses indiquaient huit heures et demie. Il mourait de faim. La perspective de dîner seul n'était pas enthousiasmante. Fayçal Balaoui était rentré chez lui, dans un état indescriptible, bien que Malko ait promis de faire prendre en charge par la CIA le prix de sa Ford Galaxy. Le Palestinien en avait encore les mains qui tremblaient...

Soudain, il pensa à la journaliste australienne et à son invitation. Normalement, elle dînait à l'*Al Deira*.

De toute façon, ce ne serait pas plus triste que le *Commodore*.

*
* *

Al Deira était effectivement aussi sinistre que le *Commodore*, mais la salle à manger un peu plus animée. Trois ou quatre tables étaient occupées. Malko repéra facilement la chevelure blonde de Kyley Carn qui dînait avec son cameraman à une table non loin du jardin. Il arriva derrière elle et lui posa la main sur l'épaule, légèrement.

— Bonsoir ! Je suis en retard !

Elle sursauta, se retourna et, quand elle vit Malko, son visage s'illumina.

— Ah, vous avez pu venir !

Le cameraman avait posé sa fourchette et le contemplait comme s'il arrivait de l'enfer...

— Désolé, expliqua Malko, je suis en retard mais j'ai eu un petit empêchement, je n'ai pas pu vous prévenir.

— Rien de grave, j'espère ?

— Non, une panne sur la route.

— Je pensais que vous aviez quitté Gaza. Je ne vous attendais plus... Mais asseyez-vous, il n'y a pas longtemps qu'on a commencé.

Le garçon avait déjà surgi avec un menu, toujours le même, salade et kebab... Seule différence, il y avait de l'alcool. Kyley Carn adressa un sourire ravageur à Malko.

— Je suis contente de vous voir ! On s'ennuie à mourir. J'allais repartir pour Jérusalem, mais j'ai l'impression que la situation se tend ici. Donc la boîte m'a demandé de rester un peu plus. Et vous ?

— Moi aussi, je reste encore un peu...

On apporta des salades toutes neuves et Malko commença à se restaurer...

Et, tout à coup, son regard tomba sur les petits seins de l'Australienne qui jouaient librement sous son chemisier. Il éprouva un

choc à l'épigastre, et, en quelques secondes, fut balayé par une vague de désir primitif. La jeune femme dut s'apercevoir que son regard avait changé. Elle lui demanda.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, dit-il, je vous trouve très belle.

Il y avait une telle intensité dans sa voix qu'elle parut troublée. Ne pouvant savoir que Malko obéissait à son réflexe conditionné habituel. Chaque flirt avec la mort déclenchait chez lui une pulsion sexuelle irrésistible.

Le cameraman parlait à peine, les joues creuses, les yeux bleus presque blancs, chétif, un grand nez fin à l'arête courbe, le menton fuyant. Lorsqu'il eut terminé son kebab, il annonça qu'il allait se coucher... Malko en était au café. Kyley Carn sortit une cigarette qu'il lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié. Elle soupira, son regard innocent planté dans celui de Malko.

— Ça fait plaisir d'avoir de la compagnie...

— Vous n'étiez pas seule...

Elle haussa les épaules.

— Oh, Stan n'est pas bavard. Il se fout de tout. Il passe des heures à jouer avec sa Playstation. Dès qu'on le sort d'Australie, il s'éteint... Moi, j'adore voyager...

— Que dit votre mari ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Il s'est habitué... Lui travaille dans une radio et il est très casanier...

— Il n'est pas jaloux ?

— Il a confiance en moi.

La réponse standard de toutes les femmes infidèles... Il n'y avait plus qu'eux dans la salle à manger et le garçon apporta l'addition. Kyley Carn demanda à Malko :

— Vous voulez prendre un verre ?

— Volontiers.

C'était quand même une détente agréable, une jeune et jolie femme, après s'être retrouvé à portée de main du paradis ou de l'enfer. Finalement, la journaliste australienne, en dépit de sa minceur, était très appétissante. Elle appela le garçon et chuchota à son oreille. Il secoua la tête et elle se tourna vers Malko, désolée.

— Ils ne servent plus ! Ils ont peur à cause du Hamas. Si vous avez envie de prendre un verre, il n'y a qu'une solution, venez dans ma chambre.

Malko sourit, un peu estomaqué et délicieusement surpris.

— Avec plaisir, mais pourquoi ?

— Parce qu'il y a un minibar avec de l'alcool, expliqua-t-elle triomphalement.

Dans celui du *Commodore*, il n'y avait que de l'eau croupie.

Malko suivit la jeune femme, qui balançait ses hanches minces d'une façon suggestive, repris par sa pulsion... Sa chambre était aussi grande que celle de Malko, avec la même vue déprimante sur la mer vide. Elle mit de la musique et ouvrit le minibar.

— Scotch, porto, gin, vodka ?

— Vodka.

Elle se servit un Defender 5 ans et donna une Absolut à Malko puis choqua son verre contre le sien.

— À notre rencontre ! Deux âmes seules perdues au purgatoire !

Ses yeux pétillaient et elle s'assit sur le lit, les jambes repliées sous elle. Elle vida son scotch d'un trait et proposa aussitôt :

— Un autre verre ?

— Avec plaisir, dit Malko, qui commençait à se détendre et se demandait combien de temps il allait pouvoir résister à l'envie de viol qui le taraudait.

*

* *

Les yeux verts de Kiley Carn semblaient recouverts d'une sorte de taie. Allongée sur le dos, la tête soutenue par ses bras, elle regardait une danse arabe sur Al Djezira TV. Elle avait littéralement vidé le minibar. Trois Defender et un quart de Taittinger, arrivé là Dieu sait comment. Malko s'était contenté de trois vodkas. Assis dans un fauteuil en face d'elle, il se demandait comment transformer cette soirée agréable en orgie sexuelle. La vague de désir primitif qui l'avait submergé un peu plus tôt dans la soirée continuait à le tenailler.

Soudain, Kiley Carn sauta sur ses pieds et se mit à danser, pieds nus sur la moquette, imitant la grosse danseuse de l'écran.

Elle tendit les bras à Malko.

— Venez danser !

Elle n'eut pas à l'arracher de son fauteuil... Il passa immédiatement un bras autour de sa taille, l'attirant contre lui. Kiley s'immobilisa brutalement, se méprenant sur son geste.

— Vous trouvez que je ne suis pas assez sexy pour ce genre de danse ?

Sans attendre sa réponse, elle prit son pull et le fit passer par-dessus sa tête.

— Et comme ça, c'est mieux ?... demanda-t-elle, un peu déhanchée.

Ses petits seins courageux, pointus et fermes, semblaient défier Malko et ses prunelles vertes pétillaient. Elle se remit à danser, se rapprochant de lui. Lorsque les bouts de ses seins se frottèrent à sa chemise, il eut l'impression de recevoir une décharge électrique et, de nouveau, la serra contre lui. Très naturellement, Kiley cessa de

bouger, se coula contre lui, enfonçant une langue décidée dans sa bouche. Après un long baiser, elle éclata de rire.

— Il y a si longtemps que je n'avais embrassé personne !

Elle reprit son baiser là où elle l'avait laissé, cette fois nettement plus sexuel. Puis, d'elle-même, elle défit son pantalon de toile, le fit glisser le long de ses jambes minces, découvrant un petit triangle de nylon blanc dont elle se débarrassa à son tour. Les yeux dans ceux de Malko, elle dit simplement :

— *Let's fuck !* [39]

Dans sa bouche, ce n'était pas trivial. Une simple proposition, comme elle aurait dit « allons nous baigner ». Un petit animal sain pris d'une envie soudaine. Malko ne se le fit pas dire deux fois et, en un clin d'oeil, fut dans la même tenue qu'elle. Kyley se mit à l'embrasser, à le lécher partout, comme une chatte affectueuse. Puis, elle le prit dans sa bouche, le dégustant comme un sucre d'orge, l'enfonçant jusqu'au fond de son gosier. Enfin, elle se laissa tomber à plat dos sur le lit, les jambes écartées, et lui tendit les bras.

— *Come and fuck me hard !*

À peine l'avait-il pénétrée qu'elle dressa ses jambes vers le ciel. Ses mains crispées sur les draps, les bras en croix. Comme si elle se faisait violer, ce qui n'était vraiment pas le cas... Lorsque Malko la retourna, elle prit automatiquement la position la plus excitante, reins creusés, croupe haute, agenouillée comme pour une prière. Les doigts solidement crochés dans ses hanches de garçon, Malko s'en donna à coeur joie jusqu'au moment où il explosa tout au fond de son ventre.

Kyley poussa un cri rauque et tomba en avant. Elle demeura quelques instants les bras en croix, les yeux fermés, les rouvrit en roulant sur le dos et soupira.

— Ah, ce que c'est bon de baiser !

Malko n'était pas loin d'être du même avis...

Il s'étira, comblé, et regarda l'Australienne avec amusement.

— Vous faites souvent ça ? Emmener un inconnu dans votre chambre et baiser avec lui ?

Elle éclata de rire.

— Nous sommes à Gaza, hors du monde. À Jérusalem, j'ai un petit copain très beau et je lui suis très fidèle.

Apparemment, Gaza n'était pas compris dans le périmètre de la fidélité...

— Vous restez avec moi ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas vous compromettre.

Kyley Carn eut un sourire angélique.

— Mon mari est à 15 000 kilomètres et mon amant de Jérusalem ne viendra jamais ici...

— Je vais quand même rentrer, fit Malko, qui était pour la paix des

ménages, mais on pourra se revoir demain.

Elle l'embrassa gentiment.

— J'espère !

Quand il se retrouva dans la rue sombre, il frissonna. Plus un bruit, Gaza dormait. Un sinistre ghetto en bord de mer. Où il avait failli mourir.

*

* *

— On vous demande à la réception, bredouilla en mauvais anglais une voix arabe.

Malko venait juste d'émerger, après avoir dormi comme un plomb. Il descendit et reconnut un des adjoints du général El Hussein. Une BMW grise attendait devant le *Commodore*. Dix minutes plus tard, il était à la « pyramide ». Surprise, on ne l'emmena pas dans le bureau du général El Hussein, mais dans une salle de conférences où il n'y avait qu'une table et des chaises. Atef El Hussein le rejoignit quelques minutes plus tard. Dès qu'on eut apporté l'inévitable thé brûlant trop sucré, il entra dans le vif du sujet.

— Vous devez vous demander pourquoi je ne vous reçois pas dans mon bureau ?

— Oui, en effet...

El Hussein eut un léger sourire.

— Depuis longtemps, je soupçonnais les Israéliens de l'avoir « sonorisé ». Mes services techniques l'avaient inspecté et me juraient le contraire, sans tout à fait me convaincre... Aujourd'hui, je suis certain que j'avais raison.

— Pourquoi ?

— Hier, les Israéliens ont essayé de vous tuer. Savez-vous pour quelle raison ?

Malko avait longuement réfléchi à cette question sans trouver une réponse complète.

— Je suppose parce qu'ils craignent que je découvre quelque chose ici, à travers mon enquête, sur une opération qu'ils ont en cours.

— Certainement, admit le général El Hussein, mais il y a une raison plus précise. Avant-hier, vous m'avez demandé d'obtenir une entrevue avec Abu Amar, afin de le sensibiliser à une menace concrète israélienne. Après votre départ, j'ai effectivement appelé Al Muntada et demandé une audience pour vous. C'est, à mon avis, *cela* qui a décidé les Israéliens à vous éliminer. Ils ne peuvent pas supporter l'idée qu'un agent de la CIA vienne avertir Yasser Arafat que les Israéliens veulent le tuer. Vous disparu, le danger s'éloigne.

— Vous oubliez, objecta Malko, que je ne suis pas irremplaçable. Jeff O'Reilly peut venir ici.

— Il ne le fera pas. Il a un poste *officiel*. Ce serait une déclaration de guerre contre les Israéliens.

— Vous devez avoir raison, admit Malko.

— Il doit y avoir aussi une seconde raison, continua le général palestinien. En vous faisant disparaître de la scène, ils gagnent du temps, peut-être assez pour mener leur projet à bien.

— Donc, conclut Malko, vous croyez que Yasser Arafat est *réellement* menacé ?

— Désormais, je le crois, même si je n'ai pas la moindre idée de la façon dont les Israéliens veulent agir. Une chose est certaine : ils veulent votre peau. Regardez !

Il sortit de sa poche un objet rond métallique qui ressemblait à une montre en métal noirâtre.

— Ceci est une petite merveille d'électronique ! dit-il.

Malko prit l'objet en main. Il était cabossé, noirci, et pesait assez lourd.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mes hommes l'ont trouvé dans les débris de la Ford Galaxy, expliqua le général El Husseini. Il s'agit d'une puce électronique permettant de repérer la position du véhicule. C'est ainsi que l'Apache israélien a pu tirer ses missiles avec une telle précision. Ses instruments suivaient votre voiture sur leur écran... Si vous étiez demeuré à l'intérieur, vous étiez morts. L'hélico ne vous voyait pas, mais cadrait seulement la voiture.

— Que faire maintenant ? demanda Malko.

— D'abord, faire attention. Je ne vous verrai plus dans mon bureau. Et notre prochain rendez-vous aura lieu ailleurs qu'ici, dans un endroit que les Israéliens n'ont pas encore « infecté »...

— Voyez-vous un moyen d'en savoir plus, pour Marwan Rajoub ?

— Peut-être, sourit le général. Je vais commencer par là. Dès que j'ai un résultat, je vous appelle.

*

* *

Schlomo Zamir étouffait de rage. Depuis le temps qu'il préparait des coups, c'était la première fois qu'il en ratait un. Pourtant, sur le plan technique, tout s'était bien déroulé, à part une légère erreur de tir de l'hélicoptère qui aurait dû toucher sa cible avec le premier missile. Grâce aux écoutes, il avait appris presque en temps réel l'échec de l'attentat et commencé à en tirer les conséquences.

Les choses étaient simples, il était assis sur de la dynamite. Pour des raisons qu'il ne contrôlait pas, le plan « Gog et Magog » ne pouvait pas encore être mis en oeuvre. Il devait gagner quelques jours. Cela n'aurait eu aucune importance si cet agent de la CIA ne s'était pas

trouvé à Gaza avec des indices suffisants pour faire échouer l'opération, s'il menait à bien son enquête. Or, la seule façon d'être sûr du contraire était de l'éliminer. Sans état d'âme. D'ailleurs, il avait eu le feu vert de Jérusalem pour cette opération. Un feu vert qui continuait à clignoter. Impossible de recommencer le coup de l'Apache. Trop voyant. Tsahal avait été obligée de publier un communiqué expliquant qu'il s'agissait de neutraliser un dangereux terroriste.

Donc, il fallait trouver autre chose et il avait trouvé. Un peu rasséréné, il lissa soigneusement les pattes de son chien rouge et le posa sur son bureau. Il n'était pas homme à se décourager facilement et il avait le soutien total de ses chefs.

L'agent Malko Linge devait être éliminé.

CHAPITRE XI

Jamal Nassiv, enfoncé dans les coussins de sa Mercedes blindée 560, regardait d'un oeil torve défilér les dernières cabanes en torchis du camp d'Al Shati, secoué comme un prunier à cause du mauvais état de la route. Les trois Mercedes filaient le long de la route côtière, vers le nord. Quelques minutes plus tard, il distingua sur sa droite la « pyramide » ultramodeme abritant les services de son rival le général Atef El Hussein. Elle se dressait fièrement en surplomb de la route comme un château fort des Croisés. El Hussein était indéboulonnable, il appartenait à la vieille garde de l'OLP, ceux qui avaient rejoint Yasser Arafat dans les années soixante-dix. Le chef de la Sécurité préventive était d'une humeur de chien. Alors qu'il s'était réservé une nouvelle plage de détente avec Leila El Mugarbi, un coup de fil de Yasser Arafat avait brutalement changé ses plans.

Une petite délégation secrète israélienne arrivait à Gaza, dirigée par Omri Sharon, le fils du Premier ministre Ariel Sharon. Les Israéliens avaient donc exigé que Jamal Nassiv en personne vienne les accueillir au motel *Al Wahah* où s'effectuait le changement de voitures. Une tâche normalement dévolue à un de ses adjoints. Seulement, même lui ne pouvait désobéir à Arafat. Les trois voitures ralentirent, le motel était en vue. Si le patron de la Sécurité préventive se déplaçait ainsi, ce n'était pas par ostentation, mais par prudence, afin qu'on ne sache pas dans lequel des trois véhicules il se trouvait. Un de ses hommes souleva la barrière interdisant le chemin qui descendait vers l'*Al Wahah* et, dans un grand crissement de pneus, le convoi dévala vers la mer. Retrouvant sa superbe, Jamal Nassiv émergea de la Mercedes d'un geste vif, élégant dans son polo de soie grise sous une veste en cachemire bleu.

Deux Mercedes à plaques jaunes étaient déjà garées devant le motel. La portière de l'une s'ouvrit sur un homme massif, boudiné dans une sorte de canadienne beige, avec un pantalon sans forme, le cheveu rare, la mâchoire lourde.

Le poulx de Jamal Nassiv monta comme une fusée. Que faisait ici Schlomo Zamir ? Il ne s'était jamais préoccupé de négociations secrètes. C'était son interlocuteur privilégié au sein du Shin Beth, pour tous les coups tordus. Les officiels et les autres. C'est lui qui avait communiqué en 1996 à Jamal Nassiv la liste des membres du Hamas à éliminer à tout prix, selon les critères israéliens. Sur l'ordre d'Abu Amar, le chef de la Sécurité préventive avait donc activement coopéré,

mettant hors d'état de nuire les principaux artificiers du groupe Ezzedine El Kassam. Depuis, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts et les relations s'étaient refroidies. Mais chaque fois qu'il se rendait à Tel-Aviv, Jamal Nassiv déjeunait ou dînait avec Schlomo Zamir. Et lorsque ce dernier était venu lui demander le petit « service » concernant les dossiers de Marwan Rajoub, le chef de la Sécurité préventive n'en avait pas été étonné.

L'Israélien s'avança vers lui, la main tendue.

— *Salam aleykoun !*

Bien que d'origine polonaise, il parlait parfaitement l'arabe, qu'il avait appris en même temps que l'hébreu.

— *Aleykoun salam*, répondit machinalement Jamal Nassiv.

L'Israélien lui broya les phalanges comme dans un étau, l'attirant en même temps vers sa voiture. Ses yeux gris ressemblaient à deux silex. De sa voix lente et profonde, il laissa tomber :

— Il faut que je vous parle. C'est moi qui ai demandé que vous veniez ici en personne.

Jamal Nassiv regarda en direction de ses gardes du corps. Officiellement, il avait chassé de Gaza les gens du Shin Beth et ceux de la CIA, à la suite des réactions violentes des Israéliens contre la nouvelle Intifada, tandis que Yasser Arafat donnait l'ordre de relâcher les activistes du Hamas encore emprisonnés. L'heure n'était plus à la collaboration. Ses gardes du corps étaient entrés dans le motel pour rejoindre la délégation, Dieu merci. Il suivit Schlomo Zamir dans sa Mercedes. Ce dernier ne perdit pas de temps.

— Je suis venu spécialement de Tel-Aviv vous demander un service, annonça-t-il comme la dernière fois. Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas ?

C'est une question que Jamal Nassiv ne s'était pas posée, mais son poids au sein de l'Autorité palestinienne tenait en partie à ses rapports privilégiés avec les services de sécurité israéliens, facilités par sa parfaite connaissance de l'hébreu. Sur un autre plan, plus personnel, il avait également intérêt à rester en bons termes avec les Israéliens.

— Bien sûr, acquiesça-t-il.

Schlomo Zamir laissa s'écouler quelques secondes.

— Bien, dit-il enfin. Vous avez reçu la visite d'un agent de la CIA, envoyé par Jeff O'Reilly ? Un certain Malko Linge.

— Oui, absolument.

— Que vous a-t-il demandé ?

— Il voulait connaître les activités récentes de mon adjoint Marwan Rajoub. Celui qui a été tué à Tel-Aviv.

— Vous lui avez répondu ?

Jamal Nassiv baissa les yeux, embarrassé.

— Oui, sans donner de détails. Vous savez, il avait un mot de Jeff

O'Reilly...

C'était un comble, lui, un Palestinien, devait s'excuser auprès d'un Israélien de communiquer des informations à la CIA ! Le vrai rapport de force était là.

— Que lui avez-vous appris *exactement* ? insista Schlomo Zamir.

— La vérité. Que Marwan travaillait sur deux nouveaux réseaux du Hamas que nous venions d'identifier. Rien de très important.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Au sujet de ce dossier, vous avez fait ce que je vous avais demandé ?

— Oui.

Il se tut, attendant que l'Israélien lui parle de l'attentat dont venait d'être victime l'agent de la CIA, impliquant un Apache israélien.

— Vous avez l'intention de revoir cet agent de la CIA ?

Jamal Nassiv détourna le regard.

— Non, je ne crois pas, mais s'il demande à me revoir, je pense que j'y serai obligé... Vous savez que nous continuons à entretenir de bons rapports avec les Américains.

Changeant brutalement de sujet, Schlomo Zamir lança, comme s'il se souvenait brusquement de quelque chose.

— Ah ! On m'a dit de vous prévenir que la licence d'importation pour votre cargaison d'acier roumain a été accordée. Votre société devrait en être avisée rapidement.

— Merci, fit Jamal Nassiv, la bouche sèche.

Au plus fort de la lune de miel avec Tel-Aviv, il avait eu l'imprudence de s'embarquer dans des relations commerciales avec les Israéliens. À leur demande. Ils étaient gros consommateurs de ferraille qu'ils transformaient en acier. Or, Jamal Nassiv avait monté une petite compagnie, en Hollande, pour importer de l'acier à Gaza. Bien entendu, les Israéliens l'avaient su et lui avaient proposé de travailler avec eux aussi. Ce qu'il avait eu la faiblesse d'accepter. Depuis, ce business avait généré pour lui d'énormes profits, qui dormaient bien au chaud à Zurich, loin des yeux mais pas loin du cœur. Ce brusque rappel de ses relations commerciales secrètes ne lui disait rien de bon.

— Ce chargement roumain va vous laisser un joli bénéfice, continua Schlomo Zamir d'une voix égale.

Le Palestinien réagit au quart de tour. En Oriental.

— Je ne vous oublierai pas, affirma-t-il immédiatement.

Schlomo Zamir balaya l'offre d'un revers de main dédaigneux.

— Je n'ai pas besoin d'argent, mais d'un *service*. Cet homme venu vous voir, Malko Linge, est animé des plus mauvaises intentions à notre égard. Comme vous le savez, nous avons tenté de l'éliminer avant-hier, mais l'opération a échoué pour des raisons techniques. J'ai

besoin que vous me donniez un coup de main.

Jamal Nassiv eut l'impression d'être plongé brutalement dans de l'eau glacée. Ce n'était certes pas la première fois que Zamir lui demandait d'éliminer quelqu'un. Mais *jamais* il ne s'agissait d'un agent de la CIA.

— Mais c'est un Américain, protesta-t-il. Un...

— Ce n'est pas un Américain, corrigea Schlomo Zamir, il a un passeport autrichien. Et il met en danger certains des intérêts vitaux d'Israël.

Jamal Nassiv n'osa pas lui demander lesquels, sachant qu'il ne répondrait pas. Il était partagé entre deux sentiments : la fierté que les Israéliens fassent appel à lui, à l'insu des Américains, mais aussi, la crainte d'agir contre la puissante centrale de renseignements américaine.

— Si les Américains l'apprennent... commença-t-il, les conséquences...

Schlomo Zamir le coupa avec brutalité.

— Ils ne l'apprendront pas. Si vous vous y prenez intelligemment. Cela ne doit pas être trop difficile. Vous êtes un homme puissant à Gaza.

Il laissa passer quelques secondes et ajouta :

— Vous savez qu'en dépit de ce qui se passe actuellement, nous vous considérons comme un ami.

— Merci, dit d'une voix blanche Jamal Nassiv, qui aurait voulu se trouver à des années-lumière de là.

Rien ne manquait à la proposition de l'Israélien. La carotte avec l'amitié et le bâton, avec la menace voilée de mettre fin à ses opérations commerciales.

Le genre d'offre qu'on ne peut pas refuser. Du coin de l'oeil, il aperçut ses gardes du corps qui ressortaient de l'*Al Wahah*, encadrant le fils d'Ariel Sharon.

— Je vais voir ce que je peux faire, promit-il, la main sur la poignée de la portière.

Schlomo Zamir se pencha vers lui et emprisonna son poignet dans une main de fer.

— Ne voyez pas, fit-il. Faites.

Le mot claqua comme un ordre. Jamal Nassiv, à peine libéré, se précipita vers Omri Sharon pour lui serrer la main et l'installer avec ses deux collaborateurs dans une des Mercedes. Il s'assit ensuite à l'avant et le convoi s'ébranla. Il ne voyait plus le paysage, n'entendait pas la conversation derrière lui, il se demandait pourquoi le Shin Beth voulait éliminer de façon aussi brutale un agent de la CIA. Certes, il savait que les relations s'étaient détériorées depuis le départ de l'ancien chef de station. À l'époque, il suffisait d'un coup de fil du

directeur du Shin Beth pour que Steve Moscovitch écarte de son staff les éléments trop anti-israéliens.

Une autre question se posait, insistante et récurrente, le rôle de son adjoint Marwan Rajoub. On revenait à ce dossier qui dormait désormais dans le coffre de son bureau. Il l'avait lu et relu, sans arriver à comprendre *pourquoi* il était si important. Pas de quoi fouetter un chat... Après sa conversation avec Schlomo Zamir, il était pratiquement certain que c'était le Shin Beth qui avait assassiné Marwan Rajoub.

Lui, un des hommes les plus puissants de Gaza, il réalisait que cet agent du Shin Beth venait de lui donner un ordre ! Une partie de son cerveau lui disait de ne pas obéir, de réagir, d'envoyer promener cet arrogant Israélien. Mais, intérieurement, il était liquéfié. Schlomo Zamir pouvait décider de sa mort sans un battement de cil, si les intérêts d'Israël étaient en jeu.

Une roquette tirée d'un hélico invisible le transformerait en une bouillie sanglante, sans avertissement.

Il s'ébroua, le convoi ralentissait pour franchir la barrière d'accès à Al Muntada. Avec un sourire forcé, il se retourna vers ses hôtes et dit en anglais :

— J'espère que vous aurez une réunion productive ! Faites-moi prévenir lorsque vous aurez terminé.

À peine furent-ils sortis qu'il redémarra, filant vers son bureau. Dans une sorte de vertige, il réalisa que s'il disait « oui » à Schlomo Zamir, il changeait de camp. Une décision semblable aurait dû recevoir le feu vert d'Abu Amar lui-même. Mais, en son for intérieur, Jamal Nassiv savait que dans cette affaire, il servait Israël, pas l'Autorité palestinienne. Seulement, il ne se résignait pas à faire une croix sur son florissant business, et, après tout, il ne s'agissait que d'un agent subalterne de la CIA, même pas un Américain.

À peine dans son bureau, il appela sa secrétaire, et demanda :

— Envoyez-moi Rachid.

Son adjoint direct, chargé des missions sensibles et de l'élimination physique des adversaires désignés par Abu Amar.

Rachid Daoud débarqua dans son bureau cinq minutes plus tard. Blouson, chemise ouverte, jeans. Un homme mince de cinquante ans, pas très athlétique. Seul, son regard inquiétait par sa fixité. Chaque fois qu'il se trouvait en face de lui, Jamal Nassiv se sentait mal à l'aise. Rachid Daoud était capable de tuer son meilleur ami sans état d'âme, si c'était utile. Il avait tué de tout : des hommes, des femmes, des vieux, des Israéliens, des Palestiniens. C'est ainsi qu'il avait fait son chemin chez les *Fatah Hakws*, où, pourtant, la férocité était une qualité plutôt répandue.

— Tu as besoin de moi ? demanda-t-il en s'asseyant.

— Oui, dit Jamal Nassiv. Tu ne dois parler à personne de ce que je vais te dire.

Pendant le trajet, il avait concocté une version vendable de ce qu'il allait demander. Mais il fallait faire vite. Il connaissait les Israéliens, ils ne lui feraient pas de cadeau, et, s'ils se sentaient trahis, frapperaient sans avertissement.

*
* *

Allongé, nu, à côté de Leila El Mugrabi, sur le somptueux lit hollywoodien de Claude Dalle, Jamal Nassiv broyait du noir. Il avait pu rattraper son rendez-vous du matin, enchaînant un peu de détente après sa discussion avec Rachid Daoud, mais pour la seconde fois consécutive, son désir s'était évanoui.

Sa maîtresse lui jeta un regard ironique. Elle se pencha tendrement sur lui.

— C'est encore ton dossier de l'autre jour qui te tracasse ?

— Oui, ça doit être ça, grommela le Palestinien.

En vérité, il dansait sur un volcan, depuis le moment où il avait donné ses ordres à Rachid Daoud. Même si ce dernier n'avait fait aucun commentaire. Il réalisa alors la vérité, il était sexuellement paralysé par l'angoisse d'avoir franchi la ligne rouge qui sépare la compromission de la trahison.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Leila remarqua soudain :

— J'ai l'impression que tu me caches quelque chose.

Jamal se jeta à l'eau.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est tellement délicat que je n'ose pas t'en parler.

Il la fixait anxieusement et Leila sourit.

— Tu as couché avec Souha et tu as peur que Vieux l'apprenne ?

Il rit, soulagé. Yasser Arafat était en froid avec son épouse, ce n'était un secret pour personne. Il l'avait envoyée à Paris, sous prétexte de lui donner une vie plus agréable, mais tout le monde savait que le couple ne s'entendait plus. Les rares soirs où il revenait dormir dans sa maison, elle dormait en haut et lui en bas.

— Non, ce n'est pas cela, dit-il.

Encouragé, il raconta à Leila ce qu'il avait dit à Rachid Daoud. Il avait découvert que l'homme envoyé par le chef de station de la CIA à Tel-Aviv était en réalité un agent du Shin Beth venu relancer la lutte contre le Hamas. Il avait donc décidé de l'éliminer, mais craignait d'avoir des problèmes avec les Américains.

Leila secoua ses boucles noires.

— Non. Si tu as bien monté ton affaire, tu as bien fait. Les Israéliens sont nos ennemis et le seront toujours.

Donc, elle croyait à l'histoire qui laissait les Israéliens hors du problème.

Il eut un sourire absent. Le commentaire de sa maîtresse aurait dû le soulager car il prouvait que l'histoire qu'il avait « vendue » à Rachid Daoud tenait la route. Mais il se demanda quelle serait la réaction de la jeune femme si elle apprenait la vérité.

Sentant son désarroi, Leila se pencha sur son ventre. Dès que Jamal sentit sa bouche se refermer sur lui, son désir se réveilla enfin. Mais il avait trop présumé de son membre. Les yeux gris et froids de Schlomo Zamir se glissèrent entre Leila et lui et le soufflé retomba...

Leila insista un peu, mais son instinct de femme lui dit qu'elle perdait son temps. Gentiment, elle interrompit sa fellation et dit :

— Ce n'est rien. On se verra demain.

Maudissant les Israéliens, le patron de la Sécurité préventive se rhabilla, priant Dieu que son prochain rendez-vous se passe mieux. Il n'avait plus qu'à aller rejoindre sa femme et ses enfants.

*

* *

Malko prenait mélancoliquement son breakfast dans la salle à manger en sous-sol du *Commodore*, face à la mer éternellement vide. Deux jours qu'il était sans nouvelles du général El Hussein. La veille au soir, il avait encore fait l'amour avec la jeune journaliste australienne, mais le reste du temps, il tournait en rond. Fayçal Balaoui, privé de sa Ford Galaxy, avait pris ses distances, téléphonant quand même régulièrement pour s'enquérir des besoins de Malko. Ce dernier ne pouvait même pas téléphoner à Jeff O'Reilly qui ignorait probablement la tentative d'assassinat dont il avait été victime de la part des Israéliens. Son seul espoir était le général El Hussein. Un bruit de talons lui fit lever la tête.

Une jeune femme débarquée de l'ascenseur approchait de sa table. Il crut d'abord qu'elle venait prendre son petit déjeuner, mais elle s'arrêta en face de lui et lui sourit.

— Vous êtes monsieur Malko Linge ?

— Oui.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Amina Jawal. Je viens vous voir de la part de Fayçal Balaoui. Je milite au FPLP. Aujourd'hui, à six heures, nous avons un meeting en plein air. Nous aimerions que vous y assistiez, et ensuite que vous rencontriez certains de nos responsables. Nous manquons de beaucoup de choses et il paraît que vous appartenez à l'UNWRA. Peut-être pourriez-vous nous aider ? Nous pouvons venir vous chercher ici.

— Si je peux vous aider, j'en serai ravi, assura Malko qui tenait à sa

couverture.

La jeune Palestinienne parlait un anglais un peu scolaire, mais était ravissante, sagement vêtue d'un tailleur à jupe plissée. Le FPLP était un des mouvements palestiniens chrétiens, très actif dans les années soixante-dix. Son chef, Georges Habbache, vieux et malade, n'avait plus guère d'activité et le mouvement avait perdu beaucoup de son importance. Il s'était rallié à Arafat, alors qu'il le combattait jadis...

— Comment m'avez-vous trouvé ? demanda Malko, un peu étonné.

Elle sourit.

— J'ai demandé à la réception. C'est facile, vous n'êtes que deux clients, au *Commodore* ! Il paraît que vous êtes un observateur international. Alors, vous venez ce soir ? Si vous voulez, je viendrai vous chercher à l'hôtel vers cinq heures. Ensuite, je vous ferai rencontrer nos responsables.

— Si je peux, je viendrai avec plaisir, promit Malko.

— Merci.

Elle lui tendit la main et repartit comme elle était venue.

Malko n'était qu'à moitié étonné, les Palestiniens chrétiens étaient beaucoup plus libres que les autres et de nombreuses femmes militaient dans leurs rangs, sans complexes. Comme la fameuse Leila Khaled, la première femme à avoir détourné un avion.

Il se dit que, s'il n'avait rien de nouveau d'ici là, il irait à cette manifestation, après avoir vérifié de quoi il s'agissait avec Fayçal. C'était plus drôle que de tourner en rond en attendant un coup de téléphone. Et Amina Jawal était ravissante.

CHAPITRE XII

Un petit garçon endimanché au crâne rasé, engoncé dans une veste à carreaux avec une chemise blanche et une cravate rouge, piétinait mollement un drapeau américain, en brandissant d'une main un fanion rouge orné du sigle du FPLP et de l'autre un Colt 45 automatique chromé qu'il arrivait tout juste à soulever.

En face de lui, sur une estrade, un tribun appelait une foule clairsemée à la résistance. La réunion se tenait en pleine rue au coeur du camp d'Al Shati, fief du FPLP. Une centaine de personnes sagement assises sur des chaises installées au milieu de la chaussée, sous un grand portrait de Che Guevara. C'était bon enfant et dérisoire en dépit des slogans incendiaires. Le gosse fut rejoint par d'autres, plus dépenaillés, tandis que des volontaires un peu plus âgés agrandissaient le tapis par des drapeaux israéliens de fabrication sommaire.

Malko tourna la tête et croisa le regard d'Amina Jawal, sagement assise sur la chaise voisine. Comme prévu, elle était venue le chercher au *Commodore* à cinq heures.

Salutaire distraction !

Sa journée avait passé lentement, dans l'inaction la plus totale, après qu'il eut appelé Fayçal qui lui avait confirmé avoir été contacté par Amina Jawal, militante connue du FPLP. Il avait décliné l'offre de Kiley Carn de l'accompagner « planquer » en attendant une sortie improbable d'Arafat. Elle passait son temps à patienter des heures pour entrevoir quelques secondes le président palestinien. Les gens de la sécurité commençaient à la considérer comme une groupie d'Abu Amar !

— Ils sont courageux, n'est-ce pas ? murmura Amina Jawal.

Les gosses foulaient consciencieusement aux pieds les drapeaux israéliens. Ensuite, ils les ramassèrent et leurs aînés les enflammèrent avec de l'essence. Plusieurs hommes, le visage dissimulé par leur keffieh, apparurent alors et commencèrent à tirer de courtes rafales de kalachnikov en l'air. Spectacle ruineux étant donné le prix des munitions à Gaza. Fatigué, le gosse endimanché alla s'asseoir au bas de l'estrade et rendit le Colt à son légitime propriétaire, un jeune homme moustachu qui le fit disparaître dans la poche intérieure de son blouson. Malko se dit que si les Israéliens n'avaient que ces adversaires-là, ils pouvaient dormir sur leurs deux oreilles pendant quelques siècles. En dépit de leur détermination apparente, ils ne faisaient pas le poids.

Des drapeaux rouges au sigle du FPLP flottaient partout, mêlés à quelques bannières aux couleurs palestiniennes.

La nuit tombait.

Après quelques dernières rafales anémiques, la manifestation commença à se disperser. Amina s'était levée.

— Nous allons rencontrer des responsables, proposa-t-elle. De vrais fedayin.

Malko hésita, n'ayant pas envie de subir un cours d'endoctrinement, mais Amina Jawal le regardait d'une façon tellement suppliante qu'il se laissa tenter. Cette jolie Palestinienne délurée, selon les critères du Moyen-Orient, l'intriguait et l'attirait.

— D'accord, dit-il, je vous suis.

En se levant, il faillit perdre l'énorme Desert Eagle serré dans sa ceinture, au milieu du dos, dissimulé par son blouson. Après tout ce qui s'était passé, il préférerait être sur ses gardes.

Il suivit Amina Jawal dans une ruelle où elle avait garé sa voiture, une petite Daewoo blanche et cabossée. Quand ils démarrèrent, la nuit était complètement tombée. Très vite, Malko ne sut plus où il se trouvait. Amina tournait et retournait dans des ruelles étroites et sans nom. Elle se tourna vers lui et précisa :

— Nous serons peut-être les premiers, cela ne vous ennuie pas de vous trouver seul avec une femme ?

Malko l'assura du contraire.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il, par pure curiosité.

— Dans Al Sabra.

La partie la plus ancienne de Gaza, près de la place de Palestine où stationnaient tous les taxis collectifs. Enfin, la jeune Palestinienne stoppa au fond d'une impasse, en face d'un gros tas d'ordures, et ils abandonnèrent la Daewoo pour continuer à pied. Pas d'éclairage public et le sol était plus qu'inégal. Malko trébucha. En riant, Amina lui prit la main et le guida vers une mesure sans lumière. Un chat s'enfuit sous leurs pas, ce qui était extrêmement rare à Gaza. À croire que les Gazéens avaient dévoré tous leurs animaux domestiques...

Cela tournait à l'escapade d'amoureux... Finalement, Malko finissait par être émoustillé par cette militante intrépide à la croupe d'enfer. Leur tête-à-tête ne serait peut-être pas désagréable...

— Nous sommes arrivés ! annonça Amina.

Ils étaient dans une petite cour et la jeune Palestinienne trifouillait dans une serrure. Ils pénétrèrent dans une pièce qui sentait l'humidité. Amina alluma une ampoule jaunâtre et Malko découvrit une pièce aux murs lépreux, le long desquels étaient alignés des matelas. Une salle à manger à la mode musulmane. Il faisait froid et l'endroit était sinistre.

— Il n'y a personne ? s'étonna Malko.

— Ils vont venir, affirma Amina. Installez-vous.

Elle s'assit sur un des matelas, presque au niveau du sol, invitant Malko à la rejoindre. Celui-ci, le dos au mur, était un peu gêné par le *Desert Eagle* qui lui meurtrissait les reins. Amina sortit une cigarette qu'il lui alluma avec son Zippo armorié.

— Merci, dit-elle avec un regard trop appuyé pour être honnête.

Malko se demanda soudain si elle ne l'avait pas entraîné jusque-là juste pour un flirt discret, ou plus. Avec les Arabes, on ne sait jamais. Il se souvenait de la femme voilée venue un soir frapper à la porte de sa chambre d'hôtel au Koweït, juste pour faire l'amour, sans même échanger un mot, étant donné la barrière du langage. Elle l'avait repéré un peu plus tôt, lors de la soirée du Nouvel An du *Sheraton*... Une sage bourgeoise qui ne quittait théoriquement son voile que pour son mari.

Amina le regardait avec une expression bizarre. Ils s'affrontèrent du regard comme deux chats qui ignorent s'ils vont se battre ou s'accoupler. Malko se dit qu'il allait tenter sa chance et se pencha pour l'embrasser, mais elle se déroba. Le *Desert Eagle* glissa alors de sa ceinture et tomba avec un bruit sourd sur le sol, entre le matelas et le mur. Amina Jawal sursauta.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle se pencha et aperçut l'énorme automatique, se rejetant aussitôt en arrière, comme si elle avait vu un serpent.

— Vous êtes armé ? lança-t-elle d'une voix altérée.

C'était difficile de le nier. Le *Desert Eagle* était plus proche de l'obusier que de la sarbacane...

— Oui, avoua Malko. Beaucoup de gens sont armés à Gaza.

— Qui voulez-vous tuer ? interrogea-t-elle, très pâle.

Il sourit.

— Mais personne ! C'est seulement pour me défendre.

— Contre qui ?

— Ce serait trop long à vous expliquer.

Amina le regardait fixement. Elle sursauta. Deux jeunes gens venaient de pénétrer dans la pièce presque sans bruit. Pas rasés, en pull et jeans, portant chacun une kalachnikov à bout de bras. Alors qu'ils étaient encore au milieu de la pièce, Amina plongea soudain la main derrière le matelas et s'empara du *Desert Eagle*, le brandissant aussitôt en glapissant quelque chose en arabe.

Un des nouveaux venus arma aussitôt sa kalach et la braqua sur Malko, l'air *très* méchant.

Au cas où ce dernier n'aurait pas compris, Amina lança d'une voix aiguë, presque hystérique :

— Ne bougez pas, sinon il vous tue tout de suite !

Le « tout de suite » inquiéta Malko. Son poulx était monté très vite, très haut. Avant tout, ne pas énerver ces énergumènes. Désormais, les

deux Palestiniens braquaient leurs armes sur lui. Les chargeurs en place, le cran de sûreté ôté. Contrôlant sa respiration, il se tourna vers Amina plantée devant lui, le *Desert Eagle* au poing. Plus *pasionaria* que jamais.

— Ce sont vos amis ? demanda-t-il. Pourquoi me menacent-ils ?

La Palestinienne s'étrangla de fureur.

— Parce que vous êtes un sale espion israélien !

Malko essaya de sourire.

— Moi, un espion israélien ! Qui vous a dit cela ?

— Des gens qui vous connaissent ! cracha-t-elle. Ce n'est pas par hasard que je suis venue vous voir à l'hôtel.

Malko essaya de garder son sang-froid.

— Et qu'allez-vous faire de moi ?

— Mais vous tuer, bien sûr ! lança-t-elle. Cela vengera un peu nos martyrs.

— Je ne suis pas israélien, précisa Malko, mais autrichien. Mon passeport est dans mon blouson.

Il esquaissa le geste de le prendre et s'interrompit aussitôt, assourdi. Un des deux jeunes gens venait de tirer une rafale au-dessus de sa tête, l'aspergeant de plâtre. Il s'immobilisa, le pouls à 150. L'âcre odeur de la cordite envahit la pièce. Les deux garçons avaient des yeux de fous. Ce n'était plus une plaisanterie. Amina lui jeta :

— Prenez votre passeport de la main gauche. Lentement.

Malko se contorsionna pour s'exécuter et le jeta devant lui sur le sol. Amina se baissa pour le ramasser et le feuilleta, l'empochant aussitôt et haussant les épaules.

— Ça ne veut rien dire, les juifs n'ont pas de vraie nationalité ! Ils sont tantôt égyptiens, libanais, ou européens. D'ailleurs, puisque vous n'êtes pas un espion israélien, pourquoi avez-vous une arme israélienne avec vous ?

Elle brandissait le *Desert Eagle* sous son nez. Le canon lui parut vraiment énorme et il maudit sa balade à Khan Younis. Quelle explication donner, à part la vérité ?

— C'est Fayçal Balaoui qui m'a emmené chez des amis à lui, expliqua-t-il. Des *tanzim* qui voulaient s'en débarrasser. Je l'ai payé mille dollars.

Amina Jawal secoua ses boucles noires.

— Je ne vous crois pas. Mais ça n'a pas d'importance... Levez-vous.

Un des deux garçons ajouta quelque chose et elle ordonna :

— Tournez-vous.

Il obéit. Aussitôt, le canon d'une arme s'appuya sur sa nuque. Le *Desert Eagle*. Il se demanda si la jeune femme n'allait pas l'abattre sur-le-champ et sentit sa colonne vertébrale se liquéfier. Mais un des jeunes gens se contenta de lui ramener brutalement les bras dans le

dos, sortit une cordelette de sa poche, s'écartant après lui avoir lié les poignets. L'autre le fit tourner sur lui-même, pour faire face à Amina.

— Vous avez été condamné à mort ! annonça-t-elle d'une voix froide. Vous êtes un criminel de guerre. Un espion. Il ne fallait pas venir à Gaza.

C'était rageant et fou ! Penser qu'il était à Gaza justement pour aider Yasser Arafat *contre* les Israéliens !

— C'est idiot ! dit-il. Parlez à Fayçal Balaoui. Il sait qui je suis.

Pour toute réponse, elle jeta une courte phrase en arabe à un des garçons qui l'entraîna aussitôt. Il lui fit franchir une pièce donnant sur l'extérieur. Amina alluma une lampe électrique, éclairant un petit jardin. Malko, poussé par un des jeunes gens, trébucha sur le sol inégal. Amina ordonna soudain :

— Arrêtez-vous !

Il obéit, grelottant de froid, le cerveau vide. Le ciel était plein d'étoiles et il allait mourir. Amina s'approcha de lui par-derrière et fouilla rapidement ses poches, en vidant le contenu sur le sol. Papiers, argent, portefeuille, cartes de crédit et, bien entendu, portable. Ensuite, elle passa devant lui, éclairant le sol. Il aperçut alors une fosse grossière au milieu du jardin. Les outils qui avaient servi à la creuser étaient encore là, plantés dans un tas de terre.

— C'est Mohamad qui l'a creusée, annonça Amina, d'une voix cinglante. Son frère a été tué à Netzarim par un *sniper* israélien.

Malko regarda le trou noir, la gorge nouée. Comment discuter avec ces énergomènes de bonne foi ? Ils étaient persuadés de sa qualité d'Israélien. Pas un bruit autour d'eux.

— Agenouillez-vous, dit Amina d'une voix sèche.

Comme il ne bougeait pas, les deux jeunes Palestiniens pesèrent ensemble sur ses épaules et il fut forcé de tomber à genoux. Ils le maintinrent dans cette position et Amina Jawal lui jeta :

— Dès que vous serez mort, nous reboucherons cette fosse et nous planterons un figuier à cet emplacement. C'est Mohamad qui devait vous tuer, mais puisque vous avez une arme, c'est moi qui vais le faire... Vous avez une prière chez les juifs, le Kaddish. Vous voulez la dire ?

— Mais je ne suis pas juif, protesta Malko.

Trop furieux pour avoir totalement peur. Cela ressemblait à une mauvaise pièce de théâtre.

— Tant pis pour vous, dit Amina.

De nouveau, il sentit le canon du *Desert Eagle* posé sur sa nuque. Et entendit le *clic* du chien extérieur armé par la jeune Palestinienne. Ce n'était pas du théâtre. Il était à une fraction de seconde de l'éternité.

CHAPITRE XIII

Le cerveau de Malko se vida d'un coup. Un flot de pensées se bouscula dans sa tête, comme des images virtuelles compressées. Un kaléidoscope embrouillé de sa vie. Des moments forts en désordre, une jambe gainée de nylon noir qui ne pouvait appartenir qu'à Alexandra, des visages grimaçants de gens sur lesquels il ne pouvait mettre un nom, un ciel trop bleu, une mer trop calme. Sans même s'en rendre compte, tous ses muscles s'étaient contractés. Une image surgit, au détour de sa mémoire. L'exécution d'un Chinois en 1938, à Shanghai, par un bourreau qui lui tranchait la tête. Il voyait la tête rouler sur le sol et le corps tomber lentement en avant.

Une détonation assourdissante claqua à ses oreilles, les mains qui lui tenaient les épaules le lâchèrent et il tomba en avant, vers le trou destiné à être sa tombe.

Il n'avait pas atteint le sol qu'une fusillade nourrie éclata dans son dos. Il entendit des cris, des appels, devina dans l'obscurité des silhouettes qui s'agitaient. Il n'était évidemment pas mort, mais ne ressentait rien, dans un état second. Il se redressa, fut ébloui par le faisceau d'une puissante torche électrique. On s'adressa à lui en arabe et il répondit en anglais qu'il ne comprenait pas.

Le faisceau lumineux éclaira trois inconnus armés, tous jeunes. L'un d'eux défit les liens qui entravaient ses poignets. Un des deux compagnons d'Amina gémissait, appuyé au mur, les mains encore crispées sur sa kalach, se tenant le ventre à deux mains. Un des nouveaux venus écarta l'arme d'un coup de pied.

Malko se retourna et faillit buter sur Amina, allongée sur le côté, avec l'immobilité caractéristique de la mort... Le second jeune homme couché en chien de fusil bougeait encore, de brefs mouvements réflexes. Un des nouveaux venus balaya le jardin de sa torche et ramassa le *Desert Eagle* échappé de la main de la jeune Palestinienne, qu'il glissa dans sa ceinture. L'un avait un court pistolet-mitrailleur Borko, le dernier cri russe. Un autre récupéra le contenu des poches de Malko et le lui tendit avec un sourire avant de dire :

— *You come !*

C'était ses premiers mots d'anglais. Malko le suivit, plein de reconnaissance. Il ne connaissait pas ses sauveurs, mais sans eux, il serait au fond de la fosse, la tête éclatée... L'un d'entre eux demeura sur place. Malko prit place à l'arrière d'une petite voiture aux sièges protégés par des couvertures, qui démarra aussitôt. Assis à l'arrière,

ballotté par les virages brutaux, Malko voyait défiler des façades obscures, ignorant totalement où il allait. Revenant à la vie, mais l'estomac encore noué.

Un quart d'heure plus tard, la voiture s'arrêta devant un portail noir. Entre-temps, un de ses sauveurs avait donné un long coup de fil de son portable. Malko fut ébloui par les lumières. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître le Q.G. du général El Husseini. On l'escorta jusqu'à l'ascenseur et il se retrouva au quatrième étage de la « pyramide ». Le général El Husseini, en chemise, l'attendait à l'entrée de son bureau.

— Je ne pensais pas vous revoir si vite, dit-il simplement, avec un sourire ambigu. Je sais par mes hommes que vous l'avez échappé belle. Venez.

Malko le suivit dans son bureau. Le général palestinien alla prendre sur une étagère sa bouteille de cognac Otard XO entamée, puis remplit un verre qu'il tendit à Malko.

— Je ne le bois que dans les grandes occasions, dit-il, mais vous m'en fournissez souvent ! Vous devez en avoir besoin.

Malko était si secoué qu'il aurait bu de l'alcool à brûler. Le cognac glissa avec douceur sur son palais, puis plus bas, faisant fondre la boule qui l'empêchait encore de respirer. Il s'assit et demanda d'une voix plus assurée.

— Ce sont vos hommes qui m'ont sauvé ?

— Oui, bien sûr.

— Comment m'ont-ils retrouvé ?

— Ils ne vous ont jamais perdu... Je vous ai fait protéger depuis la dernière attaque dont vous avez été victime.

— Vous pensiez à un scénario comme ce soir ?

Le Palestinien eut une moue dubitative.

— Israël a le bras long, dit-il, vous devriez le savoir. Bon. Nous allons discuter de cela ailleurs. Ça va mieux ?

— Ça va mieux.

— Allons dîner dehors, si vous le voulez bien.

Son regard indiquait qu'il ne fallait pas discuter. Aussi, Malko n'insista-t-il pas. Une BMW grise attendait en bas, avec un chauffeur et un garde du corps. Ils y prirent place et une voiture banalisée sortit derrière eux. Pas un mot ne fut échangé jusqu'à un immeuble moderne en bordure de Tarak Ben Ziad Street, à l'est de la ville. Le général descendit avec un de ses gardes du corps et Malko lui emboîta le pas. Le building était visiblement inachevé, des fils traînaient partout. Des sacs de ciment s'entassaient dans le hall dont le dallage n'était pas encore posé. L'intérieur de la cabine d'ascenseur était tapissé de bâches vertes. Ils montèrent jusqu'au onzième étage.

Le général El Husseini ouvrit une porte massive et précéda Malko.

Ce dernier découvrit alors un immense appartement vide, occupant l'étage entier, avec une vue magnifique sur tout Gaza. Discrètement, le garde du corps déposa un sac par terre et s'éclipsa. Le chef du *Moukhabarat* appela et une vieille femme, la tête couverte d'un foulard, surgit de l'ombre. Il lui jeta quelques mots, avant d'expliquer à Malko :

— C'est un appartement neuf dans lequel je vais emménager. Ici, nous sommes tranquilles, je sais qu'il n'y a pas de micros israéliens, il n'y a même pas encore le téléphone. Installez-vous.

Il n'y avait pratiquement pas de meubles, à part une table de bridge au milieu d'un immense salon vide et quelques chaises. Dans un coin, un matelas était posé à même le sol à côté d'une télé installée sur un tabouret. Atel El Husseini sourit à Malko.

— C'est un peu succinct, mais ici, nous ne risquons pas d'être écoutés. Je vous avais dit la dernière fois que je n'étais pas sûr de mon bureau. Je n'ai pas changé d'avis. Ici, vous pouvez me poser toutes les questions que vous voulez.

La servante surgit avec un plateau garni d'une bouteille de Defender « Success », d'une de Moscovskia, de glace et de deux verres. Le général fit le service, se servant trois doigts de scotch avec un peu de glace. Il leva son verre.

— À votre chance !

Malko but un peu de vodka et posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Ce ne sont pas les Israéliens qui ont voulu me tuer ce soir, mais des Palestiniens.

— C'est exact, reconnut le général El Husseini. Ils ont été manipulés. Amina Jawal croyait *vraiment* s'attaquer à un espion israélien. Donc, elle a monté une embuscade avec l'aide de son groupe, des jeunes militants tout aussi sincères qu'elle.

— Qui lui a mis cela dans la tête ?

— Je l'ignore encore. Mais j'arriverai peut-être à le savoir. La seule personne qui aurait pu révéler *toute* la vérité est cette jeune femme, Amina Jawal. Malheureusement, elle est morte.

— Vos hommes l'ont abattue, remarqua Malko.

— C'est regrettable, reconnut le général, mais s'ils ne l'avaient pas fait, vous ne seriez pas assis ici. Elle allait vous exécuter.

— Comment avez-vous eu vent de ce piège ?

— C'est notre métier, laissa tomber El Husseini. Lorsque nous vous avons vu à la manifestation du FPLP, nous nous sommes doutés de quelque chose. Un de mes hommes s'est rendu à la maison où on vous a emmené et a vu la tombe préparée pour vous... C'était clair.

— Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas intervenu plus tôt ?

— Une erreur. Il s'agissait d'une autre équipe et ils se sont perdus.

C'est une rafale de kalachnikov qui leur a permis de localiser la maison.

Lorsque Malko avait voulu prendre son passeport. À quoi tenaient les choses...

La servante du général El Husseinî réapparut, apportant des « salades » et deux assiettes de kebab avec du riz, de l'eau minérale.

— Bon appétit, fit le général El Husseinî.

Malko n'avait pas vraiment faim. Cette histoire était bizarre.

— Comment pensez-vous tirer cela au clair ? demanda-t-il.

Le chef du Moukhabarat trempa un morceau de galette dans son hommous.

— Ce soir, je serai peut-être fixé.

— Comment ?

— J'ai une tâche désagréable à accomplir. Rendre visite à la mère d'Amina Jawal, celle qui voulait vous tuer. Elle appartient à une grande famille chrétienne et je dois m'expliquer avec elle pour éviter des remous. Elle a confiance en moi et me respecte. Cela m'étonnerait que sa fille ait monté cette affaire toute seule. La voiture dans laquelle elle est venue vous chercher appartient à sa mère avec qui elle vivait. Ses deux complices sont ses cousins.

— Vous pensez donc qu'elle était de bonne foi ?

— Je le crois ! Maintenant, il faut savoir *qui* lui a mis cette idée dans la tête...

Il reprit du hommous et Malko se força à manger un peu. Il avait encore dans les oreilles le *clic* du chien du *Desert Eagle* collé à sa nuque.

Ils mangèrent en silence. La servante revint avec des oranges et des bananes. Le général El Husseinî en mangea une, puis se pencha et se resservit une rasade de Defender.

— Ma journée n'est pas terminée, soupira-t-il en reposant son verre vide. Je préfère que vous donniez ici ce soir. Vous ne risquez rien. Mes hommes sont au rez-de-chaussée et l'immeuble n'est pas encore habité. Ne vous servez pas de votre portable, les Israéliens pourraient vous localiser. Évidemment, ce n'est pas très confortable, mais vous êtes en sécurité. Tant que je n'aurai pas éclairci cette affaire, je préfère que vous ne retourniez pas au *Commodore*.

Il remit sa veste, dissimulant un petit revolver deux pouces accroché à sa ceinture... La porte claqua, Malko était seul. Il fit le tour de l'appartement désert, prenant la mesure de Gaza. À l'ouest, la mer était noire comme un lac d'encre. Pas un feu de bateau. Au contraire, à l'est, en direction de Beersheba, cela scintillait de lumières.

Il s'allongea sur le matelas, tournant et retournant dans sa tête les événements des dernières heures. Dire qu'il se croyait en sécurité à Gaza ! Il découvrirait un monde infiniment plus complexe qu'il ne

l'avait imaginé. L'enchevêtrement des Services palestiniens était incroyable. Comme celui des vieilles haines recuites et des rivalités souterraines. Visiblement, le courant ne passait pas entre les « expatriés » de Tunis et ceux qui n'avaient jamais quitté Gaza et la Cisjordanie... Sans même s'en rendre compte, il bascula dans le sommeil.

*
* *

Malko se réveilla en sursaut. Le grand salon était plongé dans une pénombre relative, éclairé par une petite lampe posée sur la table où ils avaient dîné. Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient minuit vingt. Il aperçut le bout rougeoyant d'une cigarette et une silhouette assise à la table. Le général El Husseini était de retour.

— Je vous ai réveillé ? s'excusa-t-il, en voyant Malko se redresser. Je suis désolé.

— Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

Il aurait donné son château pour un espresso bien serré. Sa tête était lourde et il avait l'impression d'être totalement engourdi. Encore une fois, il revit la fosse sombre préparée pour lui.

— J'ai vu la mère d'Amina Jawal, annonça le général palestinien, et je lui ai présenté mes condoléances. Cette visite, quoique pénible, n'a pas été inutile. Je sais désormais ce qui s'est passé. Amina Jawal était si excitée par son action d'éclat qu'elle a mis sa mère dans la confidence. Celle-ci avait conseillé de se contenter de vous faire peur...

— Ça n'a pas été vraiment le cas...

— Non, reconnut le Palestinien. Mais tous les jours, de jeunes *chebabi* tombent sous les balles israéliennes. Les esprits sont très échauffés. Souvenez-vous de ce qui s'est passé à Ramallah où deux soldats israéliens ont été lynchés pour s'être aventurés en zone « A ». Si elle vous avait exécuté en tant qu'espion israélien, ici, on l'aurait félicitée et le FPLP se serait enorgueilli d'une action d'éclat.

— Alors, que s'est-il passé ?

Le général El Husseini fit tourner quelques instants son Zippo décoré d'un magnifique aigle gravé entre ses doigts comme s'il hésitait à parler.

— On est venu prévenir Amina qu'un espion israélien se faisant passer pour un agent de la CIA était arrivé à Gaza, dit-il enfin. Qu'il cherchait à pénétrer les réseaux du Hamas. Donc, qu'il fallait le liquider, mais sans embarrasser les autorités.

— Qui lui a dit cela ? demanda Malko, complètement réveillé.

— Rachid Daoud, annonça le général El Husseini. Le bras droit de Jamal Nassiv.

Malko en resta bouche bée. Jamal Nassiv, l'homme auprès de qui l'avait envoyé Jeff O'Reilly, le chef de station de la CIA à Tel-Aviv !

— Donc, il a agi sur l'ordre de Jamal Nassiv ! conclut Malko.

Le général El Husseini tira sur sa cigarette, fit claquer deux fois le capot de son Zippo et laissa tomber :

— Ce n'est pas certain à 100%.

Cette fois, Malko était largué. Devant son incompréhension visible, le Palestinien dit d'une voix égale :

— Parce que je crois que vous êtes *vraiment* venu à Gaza avec de bonnes intentions et que vous avez risqué votre vie, je vais vous faire confiance en vous confiant une information extrêmement « sensible ». Le Hamas a « pénétré » la Sécurité préventive. À un haut niveau.

— Ah bon ! Comment ?

— La « taupe » du Hamas s'appelle Leila El Mugarbi, dit le général.

Malko en resta muet de stupéfaction. Décidément, ce métier lui réserverait toujours des surprises.

— Mais Jamal Nassiv ne s'en est pas rendu compte ?

— Il est jeune, inexpérimenté et amoureux, répondit El Husseini.

— Mais je croyais que la Sécurité préventive était chargée de contrôler le Hamas...

— Justement, renchérit le Palestinien. C'est la raison pour laquelle ses dirigeants ont placé cette jeune femme auprès de Jamal Nassiv. Il en est d'abord tombé amoureux lorsqu'il l'a engagée comme interprète. Elle est devenue sa maîtresse et il lui a donné des responsabilités de plus en plus importantes. Il a une entière confiance en elle.

— Mais vous me dites, souligna Malko, que c'est Rachid Daoud qui a « enfumé » Amina Jawal. Ce n'est pas Leila El Mugarbi.

— C'est vrai. Mais il a pu se passer la chose suivante : elle a assisté à votre entretien avec Jamal Nassiv et il vous a parlé de l'enquête de Marwan Rajoub sur le Hamas. Elle a pu penser que vous veniez à Gaza pour continuer à enquêter sur le Hamas. *Sans en parler* à Nassiv, elle a pu déclencher cette opération toute seule, en donnant des ordres à Rachid Daoud.

— Et il l'aurait crue ?

— Oui, s'il a cru que l'ordre venait de Jamal Nassiv. Il sait qu'ils sont intimes.

— Mais ensuite ? Il allait forcément être au courant...

— Elle peut dire avoir pensé bien faire.

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas utilisé une structure du Hamas ?

— Ce serait l'aveu qu'elle est en contact étroit avec eux. Alors que là, elle peut plaider l'excès de zèle. Et se faire pardonner sur l'oreiller.

— Et vous êtes le seul à savoir que c'est une « taupe » du Hamas ?

— Oui.

— Pourquoi ne le dites-vous pas à Yasser Arafat ?

— Pourquoi faire ? Il s'agit d'un problème *interne* palestinien. Si je la faisais arrêter, le Hamas la remplacerait. Ce sont eux les mieux organisés, les plus compartimentés. Même les Israéliens n'en sont pas venus à bout. Ils travaillent un peu comme les communistes d'antan.

Dans sa bouche, c'était un grand compliment. Cette conversation à voix basse en allemand, dans cet appartement désert, avait quelque chose de surréaliste.

— En tout cas, remarqua Malko, si les choses se sont déroulées comme vous le pensez, nous ne sommes pas plus avancés.

— Attendez ! dit le général El Hussein. Je ne suis pas certain que Rachid Daoud ait pris ses ordres auprès de Leila. Il peut *aussi* avoir obéi à son chef, Jamal Nassiv !

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, avoua le général El Hussein. Mais il y a plusieurs hypothèses. La plus désagréable serait une complicité de Jamal Nassiv avec les Israéliens...

Un ange passa et s'enfuit, horrifié. Un des hauts responsables de la sécurité palestinienne « retourné » par Israël, cela faisait désordre.

Malko réfléchit quelques instants.

— Pourquoi Nassiv travaillerait-il avec les Israéliens ?

Atep El Hussein lui répondit avec un sourire las :

— Pourquoi les hommes trahissent-ils ? Par appât du gain, par ambition, par peur, par frustration... Jamal Nassiv n'est qu'un homme.

— On revient toujours au même point. Sur quoi travaillait Marwan Rajoub quand il a été tué ?

— Une personne peut répondre à cette question, en dehors de Nassiv, laissa tomber le général.

— Leila El Mugrabi ?

— Presque certainement. Puisqu'elle appartient au Hamas.

— Pourquoi le dirait-elle ?

Le général El Hussein tira une bouffée de sa cigarette.

— Pour préserver sa situation et peut-être sa vie. Seulement, cela me met dans une situation très délicate. Jusqu'ici, je suis demeuré neutre envers le Hamas. Ils m'en savent gré. Il n'y a qu'une raison pour me faire changer d'attitude, la sécurité d'Abu Amar. Or, je crois avoir désormais assez d'éléments pour dire qu'elle est menacée. Ma mission est de le protéger à n'importe quel prix. Vous allez regagner votre hôtel demain matin. De mon côté, je vais voir comment procéder. Attendez que je vous contacte. Maintenant, je vous laisse dormir.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier, se leva et sortit du grand salon. Malko entendit la porte claquer.

Il eut beaucoup de mal à retrouver le sommeil, se disant quand

même qu'il avait trouvé un allié de poids.

*

* *

Malko laissa l'eau tiède couler sur lui avec délice. Certes, il avait bien dormi sur le matelas de l'appartement du général El Husseini, mais il n'y avait même pas encore de salle de bains. Dès l'aube, il avait quitté l'immeuble et avait marché jusqu'à ce qu'un taxi s'arrête et l'emmène au *Commodore*. Personne ne l'avait demandé.

Il était à peine sorti de la douche que son portable sonna. C'était Fayçal Balaoui. Le Palestinien l'appelait souvent ainsi le matin.

— C'était intéressant avec Amina ? s'enquit Fayçal Balaoui.

— Pas mal, dit Malko.

Visiblement, le Palestinien n'était pas au courant du piège.

— Quel est votre programme pour la journée ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, dit Malko. Vous avez des idées ?

— Il paraît qu'on enterre un martyr, expliqua le Palestinien. Si ça vous intéresse...

— Pourquoi pas ?

Cela meublerait la journée.

Fayçal Balaoui débarqua une demi-heure plus tard et Malko le suivit jusqu'à son nouveau véhicule, une Mercedes jaune.

— Dépêchons-nous, dit-il, le convoi part de l'hôpital Alshefa.

Ils remontèrent vers l'est et très vite entendirent des glapissements retransmis par un haut-parleur.

— On va continuer à pied, suggéra Fayçal.

*

* *

Un minibus bleu avançait lentement au milieu de la chaussée, six énormes haut-parleurs noirs arrimés sur son toit. Ceux-ci crachaient alternativement des slogans et de la musique martiale. Derrière marchaient les pleureurs, tous dans une mer de drapeaux. Malko et Fayçal se rangèrent sur le côté. Derrière le minibus, six hommes portaient une civière sur laquelle était posé un cadavre enroulé dans un drapeau palestinien. Selon la coutume arabe, le visage du « martyr » était à l'air libre. Malko sentit un picotement le long de sa colonne vertébrale : c'était Amina Jawal.

Il demeura figé tandis que le cortège défilait devant lui. Amina Jawal, même si elle avait voulu le tuer, n'était pas son ennemie. Son visage fut caché par un mouvement de foule et il se retourna vers Fayçal Balaoui, impassible.

— Il paraît qu'elle a été abattue la nuit dernière en participant à une action contre un poste israélien, juste après vous avoir vu ; c'était

une femme très courageuse, dit le Palestinien. Ils seront très nombreux au cimetière à lui rendre hommage. Vous voulez venir ?

— Non, merci, déclina Malko.

Il éprouvait de la tristesse, comme chaque fois que la mort croisait son chemin. Les utopies tuent... Ils regagnèrent la Mercedes jaune en silence. Malko avait en lui quelque chose de cassé.

— On ne peut pas essayer de rencontrer l'ami dont vous m'avez parlé, celui du Hamas ? demanda-t-il.

— Si, s'empressa de dire Fayçal.

Après vingt minutes de route, il stoppa devant un magasin de meubles. Des fauteuils dégoulinant d'or aux formes massives recouverts de plastique, des armoires, tout très laid. On comprenait pourquoi Roméo faisait un tabac à Gaza. Malko suivit Fayçal dans la boutique et le laissa s'entretenir avec le marchand. Au bout de quelques minutes, il se tourna vers Malko.

— On ne le verra pas. Il a été arrêté par le Shin Beth, il y a trois jours, alors qu'il venait de passer clandestinement la frontière avec des explosifs. Il risque au moins cinq ans de prison. Cet homme est son père.

Le vieux Palestinien égrenait un chapelet d'ambre, le regard dans le vague, ignorant Malko. Celui-ci touchait de près la réalité de ce conflit. La peur des Israéliens répondait à la haine des Palestiniens dans un engrenage sans fin. Ils quittèrent la boutique sur la pointe des pieds. Fayçal Balaoui semblait désespéré. Malko, lui, éprouvait une sensation bizarre. Tout en maudissant l'inaction à laquelle il était réduit, il *savait* désormais que sa seule présence à Gaza dérangeait les Israéliens. Sans qu'il comprenne pourquoi. Situation étrange où il se savait en danger, sans pourtant procéder à aucune investigation.

Désormais, c'était le général El Hussein qui menait l'enquête à sa place... Mais, sans la présence de Malko à Gaza, rien ne se serait passé. Mentalement, il se donna quarante-huit heures. Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il entendit à peine Fayçal Balaoui lui proposer d'aller à Al Muntada essayer de rencontrer à nouveau le chef du protocole de Yasser Arafat, pour une éventuelle entrevue.

C'était complètement dépassé mais Malko accepta. À la fois pour tuer le temps et aussi dans le vague espoir d'avoir une idée. Car, si Jeff O'Reilly avait vu juste, l'opération secrète dont les Israéliens voulaient à tout prix écarter la CIA tournait autour de l'élimination de Yasser Arafat.

Fayçal Balaoui gara sa Mercedes jaune dans une impasse, en face du siège du Palestine Satellite Channel, et ils continuèrent à pied, franchissant un premier barrage. Au-delà, il n'y avait que des casernes et des postes de garde de la Force 17. Fayçal pénétra dans le dernier

poste où un colonel éléphanterque et jovial serra le Palestinien contre son coeur avant de se lancer dans une grande conversation en arabe.

— Je lui ai dit que vous étiez venu rencontrer Jamal Nassiv pour des contacts politiques, expliqua-t-il. Il a entendu parler de l'attentat à la roquette et vous félicite d'avoir survécu. Le chef du protocole va sortir avec Arafat dans quelques minutes. Nous allons à sa rencontre. Il faut laisser nos portables ici.

Le périmètre de sécurité s'étendait sur un kilomètre à la ronde. Impossible d'y pénétrer avec une voiture piégée. Chaque véhicule, même muni de plaques rouges officielles, était stoppé pour contrôle. Cela grouillait de militaires de la Force 17 aux aguets. Comme ils approchaient du bâtiment blanc de Al Muntada, un moustachu corpulent, un micro dans l'oreille, s'approcha de Fayçal Balaoui et l'étreignit, avec autant de chaleur que le gros colonel.

— C'est Abu Ahmad, le chef de la sécurité, expliqua ensuite le Palestinien. Nous sommes voisins. Arafat va sortir de son bureau, il va à une réunion du Conseil palestinien.

Il y avait un soldat tous les trois mètres, plus une foule de moustachus aux aguets. Un petit convoi stationnait devant le bâtiment blanc. Une Mercedes 600 noire blindée, encadrée de quatre Range Rover blanches, ainsi qu'une ambulance. Soudain, il entendit son nom, crié par une voix de femme, et aperçut un bras qui s'agitait dans la foule de cameramen attendant la sortie du raïs. Kyley Carn, fidèle au poste !

Elle rejoignit Malko et l'embrassa chastement.

— Vous avez disparu ! lui reprocha-t-elle.

— Oh, je n'étais pas loin, fit-il évasivement.

Ils n'eurent pas le temps de continuer. Un groupe compact jaillit du bâtiment blanc. Malko aperçut à peine Yasser Arafat, littéralement encadré par un mur humain qui avançait avec lui. Une dizaine de gardes du corps athlétiques, des pistolets-mitrailleurs à bout de bras. Dès que Yasser Arafat fut dans sa Mercedes, ils se répartirent entre les différents véhicules et le convoi démarra en trombe, en direction du sud, l'ambulance fermant la marche. Cela n'avait pas duré une minute !

Malko était édifié. Un attentat contre le chef de l'Autorité palestinienne était extrêmement difficile. Impossible de l'approcher physiquement, et encore moins de le suivre. Il faudrait corrompre un de ses gardes de sécurité, mais cela devait avoir été prévu aussi. Comme s'il avait deviné les pensées de Malko, Fayçal Balaoui remarqua :

— Tous les gardes du corps d'Abu Amar sont avec lui depuis des années. Il a pris exemple sur de Gaulle, qui avait toujours les mêmes. D'ailleurs, il n'y a jamais eu de traître. Abu Ahmad surveille tous ceux

qui approchent régulièrement le raïs. Tous donneraient leur vie pour Abu Amar.

— Essayez de passer ce soir, chuchota Kyley Carn à Malko avant de rejoindre son cameraman.

Abu Ahmad les raccompagna, ils récupérèrent leurs portables et rejoignirent la Mercedes jaune. Malko était édifié, à part un bombardement, il ne voyait pas comment s'attaquer à Yasser Arafat, si c'était là l'idée d'Ariel Sharon. Bien entendu, tous ses visiteurs étaient fouillés et seuls les membres de sa garde rapprochée avaient le droit de porter une arme en sa présence.

Bien sûr, il y avait le précédent d'Anouar El Sadate... Mais Arafat ne présidait pas des parades militaires. Il vivait en reclus, sans bain de foule, avec même une mosquée dans son Q.G. !

— Où va-t-on ? demanda Fayçal Balaoui.

— Au *Commodore*, se résigna Malko.

Il ne restait plus qu'à compter les heures en attendant des nouvelles du général El Husseini. En se demandant d'où viendrait la prochaine tentative d'élimination. Il avait la désagréable impression d'être un pigeon d'argile. Extrêmement vulnérable, d'autant que les hommes du Moukhabarat ne lui avaient pas rendu le *Desert Eagle*.

CHAPITRE XIV

Rachid Daoud se curait les dents, vautre dans le grand canapé noir du bureau de Jamal Nassiv. Fou de rage. Il avait horreur de l'échec, surtout lorsqu'il était personnellement engagé.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il était armé, lança-t-il au chef de la Sécurité préventive. Cela a changé les plans.

Jamal Nassiv tapa du plat de la main sur son bureau.

— Ce qui a changé les plans, c'est qu'il était protégé par les gens d'El Husseini. C'est *eux* qui l'ont sorti de là.

— C'est vrai, dut reconnaître Daoud. Mais je ne comprends pas pourquoï.

— Ils ne savent pas *qui* il est vraiment, trancha Nassiv.

Soudain inquiet, il demanda à son adjoint :

— Est-ce qu'ils peuvent remonter jusqu'ici ?

Rachid Daoud tripota sa grosse moustache.

— Non, je ne pense pas. Amina Jawal est morte. Je n'avais parlé qu'à elle.

Un peu calmé, le patron de la Sécurité préventive le congédia. Resté seul, il se heurta aussitôt à une évidence. Il *devait* s'enquérir du sort de l'agent de la CIA. Sinon, ce dernier allait trouver son attitude bizarre. Il appela sa secrétaire.

— Faites porter un message au *Commodore*. M. Malko Linge. Qu'il me téléphone.

Il donna sa ligne directe.

Un problème résolu. Mais qu'allaient dire les Israéliens ? Peut-être n'étaient-ils pas encore au courant de l'échec de cette opération totalement clandestine. En tout cas, ils ne pourraient pas lui reprocher de n'avoir rien fait. Autant attendre qu'ils se manifestent. Il regarda la mer qui scintillait sous le soleil, se demandant si un hélico n'était pas déjà tapi dans les nuages, hors de vue, prêt à le transformer en chaleur et en lumière.

*

* *

Leila El Mugarbi n'eut pas le temps d'avoir peur. À peine était-elle sortie de chez elle pour prendre son Audi rouge, que deux costauds se jetèrent sur elle, l'entraînèrent malgré ses protestations et la hissèrent dans un 4x4 aux vitres fumées. L'un de ses agresseurs s'empara de ses clefs de voiture qu'elle avait à la main, et s'installa au volant de son

Audi rouge ! Quand le 4x4 démarra, l'Audi en fit autant. Ainsi, il n'y avait aucune trace de son kidnapping.

Encadrée à l'arrière par deux moustachus, elle leur jeta :

— Qui êtes-vous ?

— Le patron veut te voir, fit simplement l'un d'eux.

— Quel patron ?

Il le lui dit et son poulx se calma progressivement, El Husseini n'avait pas la réputation d'un tortionnaire. On lui laissa même allumer une cigarette mais sa main tremblait quand même et elle dut s'y reprendre à deux fois malgré la puissance de la flamme de son Zippo doré « Hollywood ». Un peu rassurée, elle se demanda pourquoi elle était ainsi kidnappée. Bien que les deux services soient en concurrence, les heurts étaient rares. Le 4x4 ralentit vingt minutes plus tard. Leila aperçut un long portail qui coulissait. Mais au lieu de s'arrêter en face des ascenseurs, le véhicule s'engouffra directement dans une rampe menant au sous-sol. Le poulx de Leila El Mugarbi repartit à la hausse. Cela ne lui disait rien de bon. Personne ne l'avait vue entrer dans la « pyramide ». Donc, si elle n'en ressortait pas... Enfin, le 4x4 s'immobilisa et on la fit descendre. Elle aperçut un sous-sol mal éclairé aux murs de béton nu qui lui parut sinistre.

Soulagement, ses ravisseurs l'emmenèrent directement à l'ascenseur. Quand elle vit le gorille appuyer sur le bouton du quatrième, elle faillit crier de joie, elle allait chez Atel El Husseini.

Le couloir était désert. Elle se retrouva non pas dans le bureau du chef du *Moukhabarat*, mais dans une pièce nue, une salle de conférence inachevée, sans même un téléphone. Sans qu'elle ne demande rien, on lui apporta un thé brûlant. Aussi était-elle nettement plus détendue quand le général El Husseini fit son entrée, le visage grave, un dossier à la main. Il s'assit de l'autre côté de la table, alluma une cigarette sans lui en offrir une, avec un Zippo avec un aigle gravé qu'il posa devant lui, souffla la fumée et demanda d'un ton calme :

— Tu sais pourquoi tu es ici ?

Leila El Mugarbi répliqua sèchement :

— Non, et je trouve ce procédé inqualifiable. Il suffisait de me téléphoner, je serais venue.

Le chef du *Moukhabarat* sourit.

— Je n'en suis pas certain. Tu as très bien caché ton double jeu.

— Quel double jeu ?

— Amina Jawal a parlé. Elle a confirmé ce que je savais depuis longtemps. Rachid Daoud a reçu de toi l'ordre d'éliminer cet agent de la CIA pour protéger tes amis du Hamas.

La jeune Palestinienne bondit.

— C'est faux, je n'ai jamais parlé à Rachid.

— Alors, qui lui a parlé ?

Elle ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt, observée par le regard aigu d'Atel El Hussein.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-elle.

Le chef du *Moukhabarat* haussa les épaules.

— Peu importe ! Ce qui m'intéresse, c'est la mission que le Hamas t'a confiée et que tu remplis à merveille.

— Qu'est-ce que vous racontez ? protesta Leila. Je n'ai rien à faire avec le Hamas. Je le jure sur Dieu.

— Ne jure pas, conseilla El Hussein. Ce n'est pas la peine de nier. J'ai toutes les preuves ici.

Il tapota son dossier.

— Mes agents te surveillent depuis longtemps. Tiens, voilà un compte rendu d'écoutes dans un endroit que tu connais bien.

Il poussa vers elle quelques feuilles de papier qu'elle parcourut des yeux. Lorsqu'elle eut fini de lire, elle était livide. Changeant brutalement d'attitude, elle lui jeta un regard de défi.

— Oui, c'est vrai, je travaille pour le cheikh Yassine qui est un saint homme. Nous continuerons la lutte jusqu'à la victoire totale sur Israël.

— Tu sais que ce n'est pas la politique officielle du raïs, remarqua avec douceur El Hussein, mais je ne te désapprouve pas. Je voulais simplement te voir avant de révéler ce que je sais à Jamal Nassiv. Ton patron et ton amant. Je pense qu'il voudra en savoir plus et qu'il chargera Rachid de t'interroger.

— Rachid !

Elle n'avait pas pu s'empêcher de crier. Rachid Daoud, c'était l'horreur absolue.

En une fraction de seconde, elle se vit dans une cave avec ce malade qui allait profiter de l'occasion pour la violer, l'avilir, la torturer. Lui faire dire tout ce qu'elle savait du Hamas. Son amant ne la protégerait pas. Yasser Arafat se méfiait du Hamas. Il avait besoin de le contrôler pour éviter les dérapages, pouvoir faire une offre de paix crédible aux Israéliens. L'idée que le Hamas ait infiltré un de ses principaux systèmes de sécurité à la barbe d'un homme en qui il avait confiance allait le rendre fou. Or, à Gaza, il représentait le pouvoir absolu. Les hommes étaient ce qu'il voulait qu'ils soient. Jamal Nassiv pouvait, du jour au lendemain, si le raïs le décidait, se retrouver tout en bas de l'échelle. Ou mort.

Il ne manquerait pas de candidats au Fatah pour le remplacer, ravis de se débarrasser de ce jeune ambitieux...

Donc, Jamal Nassiv ne lèverait pas le petit doigt pour sauver Leila des griffes de Rachid Daoud. Le général El Hussein écrasa sa cigarette dans le cendrier, et se leva.

— Viens, je vais te conduire moi-même là-bas.

Leila El Mugarbi demeura collée à sa chaise, les jambes coupées.

L'immense bâtisse était totalement silencieuse. À travers les glaces blindées on distinguait à peine l'extérieur. Les pensées se bouscullaient sous son crâne. Elle parvint enfin à se lever en s'appuyant sur la table et chercha le regard du général El Husseini. Ce dernier la contemplait, indifférent. Elle se souvint de ce qu'on disait de lui : un professionnel froid comme un iceberg, dépourvu de sensibilité, formé à la féroce école du communisme... Elle fit un pas vers lui, essayant de donner à ses traits une expression particulièrement séduisante. Elle connaissait son pouvoir sur les hommes. Si elle parvenait à l'émouvoir sensuellement, elle aurait au moins gagné du temps. Brutalement, elle se laissa tomber à genoux et étreignit ses cuisses, la bouche à hauteur de son ventre.

— Je suis prête à faire ce que vous voulez, supplia-t-elle d'une voix cassée, mais je ne veux pas mourir.

Atel El Husseini demeura immobile quelques secondes, puis dit d'une voix égale :

— Dans ce cas, il y a peut-être quelque chose à faire. Relève-toi.

*
* *

Schlomo Zamir torturait féroce­ment son chien rouge, broyant du noir. Depuis une heure, il savait que l'attentat contre l'agent de la CIA avait échoué. Grâce à l'écoute, recueillie en temps réel, du bureau de Jamal Nassiv. Il savait aussi que le patron de la Sécurité préventive n'était pour rien dans cet échec. Ce qui ne le consolait guère.

Il relut pour la dixième fois les synthèses d'écoutes que lui avait apportées Ezra Patir. Déçu et intrigué. Depuis quelques jours, il avait l'impression qu'une de ses principales « cibles » au *Moukhabarat* se savait écoutée. Il ne recueillait plus que des propos banals, comme si le *Moukhabarat* ne traitait plus que des questions subalternes. Ce qui n'était sûrement pas le cas...

Il avait l'impression d'être soudain aveugle et sourd. Au moment où il aurait dû recueillir un maximum de renseignements. L'opération « Gog et Magog » allait arriver à son point culminant. Tout était en place, bien huilé, il n'y avait plus qu'à appuyer sur le bouton. Seulement le moment ne dépendait pas de lui... Or, il y avait un grain de sable qui risquait de tout faire échouer. Et là non plus ; il ne maîtrisait plus la situation. C'était une sorte de course contre la montre. Arriverait-il à neutraliser le grain de sable avant que le grain de sable ne fasse exploser son projet ?

Beaucoup de choses dépendaient de cela et il était impuissant, dans son bureau de Tel-Aviv, à cent kilomètres à vol d'oiseau de Gaza. Il regarda son antique Breitling, vestige du temps où il était dans l'armée. Si absorbé par son souci qu'il ne voyait plus le temps

s'écouler. Il se retrouvait dans une position défensive, ce qu'il détestait. Brusquement, il avait l'impression que tout était contre lui. Il conclut, à regret, qu'il allait être obligé d'avancer une des phases de son opération, ce qui représentait un risque certain. Hélas, entre deux maux, il fallait choisir le moindre.

*
* *

Malko descendit de la voiture de la Sécurité préventive en face du *Commodore*. Le véhicule repartit aussitôt. Jamal Nassiv, pendant plus d'une demi-heure, s'était répandu en excuses, déplorant l'incident du FPLP et jurant qu'il diligentait personnellement une enquête. Il lui avait même remis une lettre d'excuses manuscrite à l'intention de Jeff O'Reilly. Ce festival d'hypocrisie terminé, ils étaient repartis chacun à leurs occupations... Malko monta dans sa chambre. Le soleil se couchait sur la Méditerranée, éblouissant de beauté. L'ambiance était pourtant tendue. Deux Apache israéliens étaient restés en vol stationnaire durant presque une heure, au large de la côte, face à Al Muntada, bien qu'Arafat en soit absent.

Et puis, les hélicos avaient disparu dans la brume et la tension était retombée. Son portable sonna. C'était Kyley Carn.

— Malko ! fit la journaliste australienne, je viens de rentrer. On peut dîner ensemble ?

— Avec plaisir, accepta Malko.

Il allait descendre lorsque le téléphone sonna.

— *Someone wants to see you*, annonça le réceptionniste, manifestement stressé.

Ce ne pouvait être que les gens d'El Hussein ! Il regarda sa Breitling Crosswind, sept heures trente. Kyley risquait de l'attendre... Il ne s'était pas trompé. Deux moustachus souriants et peu loquaces l'emmenèrent jusqu'à une BMW noire, et l'installèrent à l'arrière, démarrant aussitôt sur les chapeaux de roues. Quand il les vit prendre la direction de l'est, il comprit qu'ils n'allaient pas à la « pyramide ».

La distance n'étant pas énorme jusqu'à l'appartement de Atep El Hussein, ils mirent à peine cinq minutes. L'immeuble qui abritait le nouvel appartement du général El Hussein paraissait toujours aussi désert, mais dès qu'il eut fait trois pas dans le hall, deux malabars surgirent, P.M. au poing. Ils s'humanisèrent en le reconnaissant et l'un d'eux prit l'ascenseur avec lui. Le général palestinien était en train de travailler, installé à sa table de bridge au milieu du grand salon vide. Il accueillit Malko d'une chaleureuse poignée de main et annonça d'emblée :

— J'ai de bonnes nouvelles. Leila El Mugrabi a accepté de coopérer.

— Elle ne va pas parler à Nassiv ? s'inquiéta Malko.

Atel El Husseinini passa les mains dans ses cheveux gris.

— Je ne pense pas. Elle a eu très peur.

— Vous l'avez menacée ?

— Je l'ai prévenue que si elle ne coopérait pas, j'avertissais Abu Amar qu'elle travaille pour le Hamas.

— Il ne le sait pas ?

— Non. Et sa réaction serait brutale. La carrière de Leila El Muqrabi serait terminée et peut-être aussi sa vie.

Il ajouta avec un demi-sourire :

— Désormais, elle a trois employeurs : le Hamas, moi et la Sécurité préventive...

Ce qu'on appelle une « multicarte ». Malko regarda le visage buriné du général.

— Que lui avez-vous demandé ?

— Ce que *vous* aviez demandé à son chef, le rapport sur les dernières activités du major Rajoub. Avec tous les détails. Peut-être que cela va nous apprendre quelque chose d'intéressant...

Malko remarqua qu'il avait dit « nous ». Le général but une gorgée de thé et ajouta pensivement :

— J'ai un mauvais *feeling*. Les Israéliens haussent le ton et accusent de plus en plus fort Abu Amar d'être responsable du terrorisme, de télécommander les fanatiques qui se font sauter avec leurs bombes en Israël. Aujourd'hui, ils ont tiré à la roquette et au canon de char sur Ramallah et Hébron, mais ils savent bien que cela ne sert à rien. Si Sharon ne veut pas être désavoué par ceux qui l'ont élu, il est obligé de frapper un grand coup...

Le Palestinien n'en dit pas plus, mais Malko comprit que El Husseinini prenait désormais au sérieux l'hypothèse de Jeff O'Reilly, qui semblait farfelue une semaine plus tôt. Pourtant, il voulut se faire l'avocat du diable.

— Il est facile aux Israéliens de pulvériser le Q.G. d'Arafat, remarqua-t-il. Vous n'avez même pas de D.C.A.

— C'est vrai, reconnut El Husseinini. Mais après ? C'est la *seule* façon de ressouder le monde arabe contre Israël. Sans parler de l'opinion internationale. Et pensez à la réaction dans les Territoires. C'est impensable. Ils ont sûrement une autre idée en tête.

— Quand saurez-vous quelque chose ?

— Je lui ai donné jusqu'à demain soir, dit simplement le général, pour qu'elle me remette le compte rendu écrit des activités du major Rajoub dans la période précédant sa mort.

— Elle ne risque pas d'en fabriquer un ?

— Non, parce que j'ai les moyens de vérifier. Donc, revoyons-nous demain soir. J'ai beaucoup de travail. Un de mes hommes va vous

reconduire au *Commodore*.

Autrement dit, il le mettait dehors.

Lorsque Malko revint au *Commodore*, il était huit heures et demie et il n'avait pas faim. Et pas envie de retrouver la journaliste australienne. La tension nerveuse paralysait sa libido. Il appela l'*Al Deira* et laissa pour Kyley Caim un message disant qu'il était retenu.

*

* *

Jamal Nassiv crut, en entrant dans son bureau, que son coeur aller s'arrêter : son coffre était entrouvert ! D'abord, il pensa être le jouet d'une hallucination, mais la réalité s'imposa très vite lorsqu'il se planta devant. D'abord, il chercha furieusement dans sa mémoire si ce n'était pas *lui* qui, distrait, aurait oublié de le refermer. Impossible de se souvenir de rien. Après un dîner officiel avec des membres du Conseil palestinien et une délégation de l'Union européenne, il était repassé à son bureau pour y travailler, ce qui n'était pas prévu. Il examina la porte du coffre avec attention : aucune trace d'effraction. Il s'agissait d'un coffre à ouverture digitale, un code de six chiffres que lui seul connaissait. Par contre, les tétons qui verrouillaient la porte étaient sortis. La personne qui avait ouvert le coffre avait ensuite claqué la porte trop fort, la faisant rebondir avant qu'elle ne se verrouille.

Il se dit qu'il avait sûrement un trou de mémoire et allait refermer le coffre lorsqu'il vit, au-dessus de la pile de documents, le dossier Marwan Rajoub. De nouveau, il eut un doute, le dossier n'était pas à sa place. Il le sortit et le feuilleta rapidement, sans trop savoir ce qu'il cherchait. Et là, il eut de nouveau un choc ! La dernière page était à l'envers... Quelqu'un l'avait photocopiée et s'était trompé en la remettant en place.

Il s'assit dans son fauteuil, prostré, ne comprenant plus. Puis, son cerveau se remit à fonctionner. Une seule personne avait les clefs de son bureau. Leila. Il se souvint aussi qu'un jour, en bavardant, il lui avait dit que le numéro de la combinaison était sa date de naissance...

Ce ne pouvait être qu'elle.

Il n'avait plus qu'une solution, savoir *pourquoi* Leila avait voulu consulter le dossier Rajoub. Et une seule personne pouvait le lui faire dire, Rachid Daoud. Il repoussa tout au fond de son cerveau une image dérangeante. Un ruisseau de sang, des cris, des os broyés. Jamais plus il ne ferait l'amour à Leila, de toute façon. Mais c'était sa peau qui était en jeu. De tous côtés, il était sur un volcan.

Il s'ébroua et alluma une énième cigarette, essayant de ne pas paniquer. D'abord, devait-il dire à ses « amis », de l'autre côté de la

frontière, ce qui se passait ? Leur fureur risquait d'être dévastatrice. Certes, il ignorait *pourquoi* ils s'intéressaient à ce dossier concernant le Hamas, mais il savait, depuis ses conversations avec Schlomo Zamir, que c'était, à leurs yeux, d'une importance capitale.

Il remit le dossier dans le coffre, referma celui-ci et quitta son bureau. Il ne devait pas faiblir. Pour sa propre sécurité, il devait savoir ce qui se tramait autour de lui. Quel qu'en soit le prix.

CHAPITRE XV

Leila El Mugarbi s'efforçait de se concentrer sur son ordinateur mais n'y parvenait pas. Depuis son entretien secret avec le général El Hussein, elle était dans un état second. Restée la dernière à son bureau, elle avait profité de l'absence de Jamal Nassiv retenu à l'extérieur pour aller prendre dans le coffre de son bureau le document exigé par le patron du *Moukhabarat*. Elle n'avait pas eu trop de mal ; un mois plus tôt, elle avait fait venir de Suisse une magnifique Breitling Aerospace afin de l'offrir à son amant pour son anniversaire, dont elle avait noté la date qui était aussi la combinaison du coffre.

Tout s'était passé comme dans un cauchemar, son coeur battant la chamade. Craignant à chaque seconde d'être surprise par Jamal Nassiv ou un des gardes de sécurité, elle avait tout photocopié elle-même, s'enfuyant ensuite de son bureau comme une voleuse, refermant le coffre à la volée. Une heure plus tard, elle déposait le document à l'endroit convenu – une maison anonyme utilisée par le *Moukhabarat* – et regagnait son domicile. Essayant de chasser la peur qui la tenaillait.

Qu'allait faire Atep El Hussein de ce dossier ?

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. C'était Rachid Daoud.

— Tu n'as pas vu le patron ce matin ? demanda-t-il d'un ton enjoué.

— Non, fit Leila, il a dû être retenu à Al Muntada.

— Bon. Tu peux descendre un moment ? Prends de quoi écrire.

— Je viens, dit Leila, soulagée de trouver un dérivatif qui lui changerait les idées, et, en même temps, mal à l'aise.

Parfois, le bourreau en chef de la Sécurité préventive la convoquait pour enregistrer les aveux de gens qu'il avait torturés, lorsque ceux-ci ne devaient être transmis qu'au chef, Jamal Nassiv. Elle détestait ces entrevues qui lui donnaient la chair de poule, n'arrivant pas à croiser le regard des victimes de Rachid Daoud. Elle prit un bloc et descendit au rez-de-chaussée, contourna la fontaine sans eau pour gagner le bâtiment d'en face. La sentinelle qui veillait devant l'escalier menant au sous-sol s'écarta avec un sourire.

— *Mehraba !* [40]

— *Mehraba !* répondit Leila avec un sourire un peu crispé, avant de s'engager dans l'escalier.

Une odeur étrange flottait dans le long couloir desservant, à gauche, les cellules, et, à droite, différents bureaux et débarras. Le

bureau de Rachid Daoud se trouvait tout au fond à gauche. La fade odeur du sang se mélangeait à des relents de formol et d'humidité. Il en coulait des ruisseaux ici plus que dans *Macbeth*... Et, en dépit de la musique entraînante que Rachid Daoud mettait pendant les interrogatoires, les cris des suppliciés atteignaient parfois les soupiraux.

Elle frappa à la porte du bureau de Rachid Daoud et il lui cria d'entrer. L'adjoint de Jamal Nassiv était en train de lire un vieux *Playboy* qu'il glissa dans un tiroir avant de se lever, souriant.

— *Yallah !* [41]

Ils sortirent ensemble et elle le suivit le long du couloir jusqu'à la troisième porte à droite. C'est ce qu'elle redoutait, il s'agissait d'une des salles de torture. Là où, un jour, un agent de la CIA venu de Tel-Aviv pour assister à l'interrogatoire d'un membre du Ezzedine El Kassam impliqué dans un attentat terroriste avait été obligé d'aller vomir dans le couloir. Il n'était jamais revenu et avait rédigé un rapport au vitriol, aussitôt classé par le chef de station d'alors.

Rachid Daoud s'effaça pour laisser entrer Leila la première. Elle s'immobilisa, étonnée, la pièce était vide. Meublée d'un unique tabouret scellé au centre du sol en béton, d'un lit de fer au fond et d'une sorte d'établi où étaient posés en vrac différents outils et quelques objets moins innocents : une lampe à souder, des sécateurs, des pinces, des marteaux, mais aussi des cagoules et des menottes.

Leila El Mugarbi se retourna pour demander où était le prisonnier, mais les mots lui restèrent dans la gorge. À l'expression de Rachid Daoud, elle avait brusquement compris.

— Si tu veux, cela peut se passer très vite, fit le Palestinien d'une voix calme, en refermant la porte.

Leila El Mugarbi sentit ses jambes se dérober sous elle, le sang se retirer de son visage. De toutes ses forces, elle tenta de faire bonne contenance.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu es fou ? Laisse-moi sortir d'ici tout de suite. C'est une blague ou quoi ?

Appuyé à la porte, Rachid Daoud l'observait. Ses lèvres souriaient, mais ses yeux étaient froids comme la mort. Leila El Mugarbi fit un pas en avant, se rapprochant presque à le toucher. Physiquement, elle n'était pas de taille. Elle dut se contenter de lancer, d'une voix aussi ferme que possible :

— Je te donne l'ordre d'arrêter cette plaisanterie !

Le Palestinien secoua la tête, avec une fausse commisération.

— Moi, je ne peux pas désobéir aux ordres du patron...

Ce fut comme un coup de poignard. Leila savait bien, au fond d'elle-même, que Rachid ne pouvait pas s'attaquer à elle sans le feu vert de Jamal Nassiv, mais elle voulait encore espérer. Elle chercha

désespérément dans sa tête comment on avait pu la soupçonner, sans comprendre comment. Horrifiée, elle recula et se laissa tomber sur le tabouret maculé de taches brunes. Non par résignation, mais parce que ses jambes ne la portaient plus...

Délicatement, Rachid Daoud lui prit le bloc qu'elle serrait encore dans ses doigts crispés et le posa sur l'établi.

— Tu écriras plus tard. D'abord, il faut parler, fit-il d'un ton sentencieux.

Leila avait entendu dire que pendant les interrogatoires, il ne se mettait jamais en colère, n'élevait pas la voix mais accomplissait toutes sortes d'horreurs avec le détachement d'un chirurgien et la précision d'un horloger. Comme dans un cauchemar, elle sentit qu'il attachait ses chevilles par des menottes aux pieds du tabouret. Ensuite, il passa derrière elle, ramena ses bras dans son dos et passa des menottes à ses poignets. Tassée sur elle-même, Leila El Mugarbi leva les yeux sur lui et réussit à demander, d'une voix qu'elle pensait pleine d'énergie :

— Détache-moi ! La plaisanterie a assez duré.

Il ne se donna même pas la peine de lui répondre, occupé à farfouiller sur l'établi. Le bruit du métal contre le métal donna la nausée à Leila. Elle se dit que, si elle survivait, elle n'oublierait jamais ce bruit-là. Rachid Daoud se retourna, un couteau à longue lame à la main, et s'avança vers elle. Leila eut la chair de poule lorsqu'il glissa la pointe d'acier sous son chemisier. Le contact du métal froid la fit frissonner. Habilement, le tortionnaire coupa le chemisier en deux, puis le lacéra totalement, laissant les morceaux tomber à terre. Leila se retrouva en soutien-gorge. Il travaillait avec les gestes habiles du boucher, la lame frôlant parfois la peau, mais sans jamais la blesser. Il s'excusa d'un sourire.

— J'aurais dû te demander de l'enlever avant...

Quand le dernier morceau de tissu fut tombé à terre, il s'arrêta pour contempler le soutien-gorge de dentelle noire, bien rempli, aux bonnets très échancrés. Inexplicablement, ce regard glaça Leila plus que tout le reste. Ce n'était pas celui d'un homme troublé par le désir, mais celui d'un malade. De nouveau, Rachid se pencha sur elle, glissant cette fois la lame de son couteau entre les deux bonnets. Un petit coup de poignet et il trancha le soutien-gorge entre eux. Ils s'écartèrent, découvrant les seins dans leur totalité. Rachid Daoud continua son travail, tranchant à leur tour les bretelles puis jetant le tout à terre.

Leila avait la poitrine nue. Rachid retourna à l'établi poser son couteau et elle en fut instantanément soulagée.

Elle ne pouvait penser qu'à l'instant suivant, le cerveau vide. Comme un animal tout près de l'abattoir. Rachid s'approcha à

nouveau, les mains vides. De la main gauche, il soupesa le sein droit de Leila, comme pour en évaluer le poids, et dit d'un ton de connaisseur :

— Tu as de beaux seins. C'est rare.

Leila ferma les yeux. Ce n'était pas la première fois qu'un homme lui prenait les seins ainsi, mais jamais elle n'avait éprouvé cette envie de vomir. Car, dans le geste de Rachid, il n'y avait aucune sensualité. C'était juste un contact répugnant, comme celui d'un serpent. La voix de son tortionnaire lui parvint dans un brouillard. Elle rouvrit les yeux et se liquéfia. Rachid avait toujours la main gauche refermée autour de son sein droit, le soulevant un peu, comme pour le mettre en valeur, mais, dans la droite, il tenait un petit sécateur sorti de sa poche, les mâchoires écartées. Leurs regards se croisèrent. Leila eut l'impression qu'un laser lui transperçait le cerveau. Au fond, quand elle avait cherché à infiltrer la Sécurité préventive, elle n'avait jamais songé qu'elle pourrait être en danger. Sa famille était l'une des plus puissantes de Gaza et Jamal Nassiv n'était qu'un jeune arriviste sans véritable poids dans cet univers.

Le contact du métal sur son sein lui arracha un mouvement de recul instinctif. Elle baissa les yeux. Avec la délicatesse d'un jardinier taillant des rosiers, Rachid avait coincé la pointe de son sein droit entre les deux lames du sécateur.

— Pour qui travailles-tu ? demanda-t-il.

— Pour... pour personne ! bredouilla Leila.

Les deux lames du sécateur se refermèrent, tranchant net le bout de son sein. Leila El Mugarbi éprouva une douleur atroce, un spasme la secoua tout entière, comme une décharge électrique, et elle perdit connaissance.

*

* *

Malko avait mal dormi et s'était réveillé de mauvaise humeur. Il était une fois de plus réduit à attendre des nouvelles du général El Husseini. Le temps s'écoulait de plus en plus lentement et il se sentait vraiment comme une chèvre attachée à son piquet. Avec la frustration de dépendre entièrement des autres. Le téléphone sonna. C'était Kyley Carn qui lui reprochait de ne pas l'avoir rejointe la veille. Malko prétextait la fatigue. Cette inaction attaquait même sa libido.

— Je pars tout à l'heure à Al Muntada, annonça la journaliste australienne. Vous venez me tenir compagnie ?

— Ce n'est pas vraiment passionnant, objecta Malko, peu soucieux de faire le pied de grue devant les bureaux de Yasser Arafat.

— Pour moi non plus ce n'est pas gai, soupira la jeune femme, mais avec vous, ce sera moins ennuyeux.

— Bon, conclut Malko, je passerai vous voir.

En tout cas, il était bien décidé à lui faire l'amour, quand elle se serait débarrassée de son cameraman.

*

* *

À chaque inspiration, Leila El Mugarbi réprimait un gémissement. La dilatation minuscule des tissus de ses seins massacrés suffisait à lui envoyer des élancements dans toute la poitrine, des pointes de feu qui lui donnaient envie de hurler. Alors, elle essayait de respirer à petits coups, comme un vieillard. Après avoir terminé son « interrogatoire », Rachid Daoud l'avait laissée attachée sur le lit de fer avec des menottes fixées aux montants métalliques, les bras tirés au-dessus de la tête. Elle avait encore sa jupe et ses collants, et même ses chaussures. Le sang avait séché sur sa poitrine, mais la douleur atroce ne la quittait pas. Elle continuait à « sentir » les pointes de ses seins tranchées au sécateur...

Elle avait tenu bon le plus longtemps possible, se disant lucidement qu'il ne fallait surtout pas donner l'impression à son tortionnaire de céder trop facilement. Sinon, il continuerait et elle serait obligée de lâcher le pire : sa nouvelle inféodation au général Atel El Hussein. Après la seconde mutilation, elle avait « avoué ». Son appartenance au Hamas et le processus qui l'avait amenée à infiltrer la Sécurité préventive. Rachid Daoud avait semblé se contenter de cela. Après tout, il avait quelque chose à apporter à son chef.

Pourvu que cela suffise !

On ne lui avait donné ni à boire, ni à manger, mais c'est la soif qui la faisait le plus souffrir. Bien entendu, la pièce était plongée dans l'obscurité et les portes épaisses arrêtaient tous les bruits. Elle avait l'impression d'être déjà dans sa tombe. Pour l'instant, son souci immédiat revenait à sortir de là, à panser ses blessures, à ne plus souffrir. Elle n'arrivait même pas à fixer son regard sur ses seins mutilés. N'éprouvant ni haine, ni peur, juste un immense dégoût, une lassitude qui lui vidait le cerveau.

*

* *

La BMW grise était là, arrêtée en face du *Commodore*. Dix minutes plus tôt, une voix anonyme avait donné rendez-vous à Malko en bas, sans donner de nom. Mais, hormis Fayçal Balaoui, il ne connaissait personne à Gaza. Il ouvrit la portière arrière et se glissa à l'intérieur. Le chauffeur, un moustachu qu'il avait déjà vu, se retourna pour lui adresser un sourire et démarra. À part une incursion à Al Muntada pour y rencontrer Kyley Carn, Malko n'avait pas bougé.

À quoi bon ?

Son anonyme chauffeur le déposa devant l'immeuble inachevé et aussitôt, un des hommes du général El Hussein surgit pour l'escorter jusqu'à l'appartement. Il sonna et la vieille servante leur ouvrit, l'installant dans le salon. Apparemment, il était le premier. Il essaya de tuer le temps en contemplant les lumières de Gaza, mais presque une heure s'écoula avant qu'il entende une clef tourner dans la serrure. C'était Atel El Hussein, visiblement fatigué. Il posa sa serviette, serra la main de Malko, se servit un verre de Defender Very Special Reserve et s'assit.

— Leila El Mugrabi a tenu parole, annonça-t-il. Elle m'a fait parvenir hier le rapport de Marwan Rajoub.

— Et alors ? demanda anxieusement Malko.

— Je suis perplexe, avoua le général. Rajoub avait repéré une cellule clandestine du Hamas encore inconnue de ses services, dont j'ai désormais la liste.

— Des kamikazes ?

— Non, apparemment pas. Plutôt un groupe chargé de « pénétrer » le Fatah, à toutes fins utiles. Mais je ne vois pas en quoi ils pouvaient inquiéter les Israéliens. Maintenant que j'ai leurs noms, j'ai demandé à mes gens d'effectuer une enquête sur chacun d'eux, afin d'essayer de comprendre. D'ici quarante-huit heures, j'espère en savoir plus.

Le mystère s'épaississait. Ils étaient en possession des informations qui auraient dû tout éclaircir et l'acharnement des Israéliens demeurait incompréhensible.

— Leila El Mugrabi ne vous a rien dit d'autre ?

— Non, avoua le général El Hussein, elle ne semblait pas elle-même comprendre l'importance de cette liste. Elle avait, bien entendu, prévenu ses membres qu'ils étaient surveillés afin qu'ils ne fassent pas d'imprudence, mais c'est tout.

Malko était suspendu aux lèvres du général. Penchés sur la table, dans la pénombre, au milieu de cette grande pièce vide, ils ressemblaient à deux conspirateurs. Étrange rencontre, l'ancien de la Stasi et l'homme qui avait toujours lutté contre le communisme, alliés pour la même cause... L'histoire avait d'étranges retournements...

— Ce groupe se compose d'une dizaine d'hommes, continua le général palestinien. Nous en connaissions trois, repérés lors de petits trafics d'armes, mais jamais inquiétés.

— Ils ont déjà commis des attentats ?

— Pas à notre connaissance. Ils ne sont pas liés au noyau dur du Hamas, et aucun n'a jamais travaillé en Israël. Or, c'est là le principal vivier du Shin Beth. Il est facile de faire chanter un pauvre type en le menaçant de lui retirer son permis de travail, donc de lui ôter ses moyens d'existence. D'autant qu'au début, les Israéliens ne lui

demandent pas grand-chose. Des informations quasi publiques. Seulement, lorsqu'il les livre, le « sujet » ne sait pas qu'il est filmé... Ensuite, c'est facile, il ne peut plus revenir en arrière. Au Fatah, il y a une section spécialement chargée de pourchasser ces traîtres. Ils ne les font même pas passer en justice. Rachid Daoud, pour sa part, a dû en liquider une bonne vingtaine.

— Que font les membres de cette cellule ?

— Six sont au chômage. Un travaille comme chauffeur de bus de temps en temps, trois sont cultivateurs, il y a encore un garçon de restaurant et un mécanicien.

Malko ne voyait vraiment pas ce qui pouvait intéresser les Israéliens dans ce groupe de cloportes pacifiques.

— C'est décevant, conclut-il. Je ne comprends plus.

Atel El Husseini observa d'une voix égale :

— Il y a peut-être une piste à creuser. L'un d'eux, celui qui est mécanicien, Mehdi Al Bayuk, travaille dans le garage du Raïs.

Le poulx de Malko grimpa en flèche.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Oh, pas grand-chose ! précisa le général. Il nettoie les voitures, effectue les petites réparations, l'entretien, les raccords de peinture, vérifie la pression des pneus. Pour le gros entretien, elles sont envoyées en Jordanie, deux fois par an. Abu Amar ne roule pas beaucoup. Mehdi Al Bayuk travaillait au garage Mercedes à Amman, mais sa famille était restée ici. Il s'est débrouillé avec le chef mécanicien pour revenir ici, contre un bakchich. Il n'y a jamais eu aucun problème avec lui. Il n'approche jamais Abu Amar et, de toute façon, je ne vois pas ce qu'il pourrait faire. Sauf tirer sur lui.

Malko demeura silencieux. C'était quand même le début du commencement d'une piste.

— Vos hommes l'ont rencontré ?

— Non, ils n'ont pas eu le temps. Mais c'est facile. Il suffit d'aller chez lui, il demeure dans le quartier d'Al Zytoun, près de Palestine Square, il est marié et a cinq enfants.

Le Palestinien classique.

— Que comptez-vous faire ? demanda Malko.

Le général El Husseini but une gorgée de son Defender, prit une cigarette dans la poche de sa chemise et l'alluma avec un Zippo qu'il remit ensuite soigneusement dans son petit holster de ceinture, à côté de son revolver.

— C'est délicat, reconnut-il. Supposons que nous l'interrogeons. Sa vie est transparente et nous ne savons même pas ce que nous cherchons. Dans mon service, on n'a pas l'habitude de torturer les gens. Nous risquons, s'il a vraiment quelque chose à voir avec les Israéliens, de l'alerter et de les alerter.

— C'est vrai, admit Malko. Alors, que conseillez-vous ?

De le surveiller étroitement, d'interroger son entourage, ses camarades de travail. De toute façon, il ne va pas s'envoler. Peut-être cela nous mettra-t-il sur une piste.

— Souhaitons-le, soupira Malko.

Il manquait une pièce à ce puzzle. Même si Mehdi Al Bayuk avait été recruté par les Israéliens, que pouvait-il leur apporter ? Quelques informations sur les déplacements d'Arafat, sur son environnement. Il n'avait pas accès aux informations importantes. Donc, il ne pouvait justifier la liquidation d'un homme comme Marwan Rajoub, ni tout ce qui avait suivi. Ou ils étaient sur une fausse piste, ou quelque chose leur échappait.

— Je vais repartir, annonça le général après avoir consulté sa Breitling Chronomat au bracelet de cuir usagé. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

Malko allait passer la soirée avec Kyley Carn. El Husseini le saurait sûrement, mais il valait mieux cloisonner.

— Je retourne à l'hôtel, dit-il. Quand nous revoyons-nous ?

— Dans deux jours. C'est le temps qu'il me faut pour obtenir d'autres informations sur ce Mehdi Al Bayuk. S'il y en a.

Ils redescendirent ensemble et Malko prit place à l'arrière de la BMW, à côté du général El Husseini. Ce dernier semblait soucieux.

— Vous êtes fatigué ? demanda Malko.

Le Palestinien sourit.

— Pas plus que d'habitude, mais je me demande pourquoi les Israéliens auraient été s'intéresser à un homme comme ce Al Bayuk. Ils n'ont pas besoin de lui pour espionner Abu Amar.

— Je suis arrivé à la même conclusion, avoua Malko. Peut-être faisons-nous fausse route.

— *Inch Allah !* soupira le général en arrêtant sa voiture dans Al Rasheed Street. Je vous promets de tout faire pour avancer.

*

* *

Le bruit de la clef dans la serrure fit sursauter Leila El Mugrabi. Elle essaya de se tourner sur le côté, pour voir qui venait, pensant qu'on la nourrissait. Son sang se figea en reconnaissant Rachid Daoud quand il alluma. Il tenait des papiers à la main et s'approcha du lit de fer où elle était attachée.

— Je crois que tu m'as dit la vérité tout à l'heure, commença-t-il.

Un immense soulagement gonfla la poitrine de Leila. Cela signifiait que son supplice était terminé.

— Oui, j'ai dit la vérité, confirma-t-elle.

Rachid Daoud hocha la tête.

— Oui, mais tu n'as pas dit *toute* la vérité.

Leila El Mugrabi eut l'impression que son cerveau se solidifiait. Le cauchemar recommençait. Elle tenta de désamorcer la bombe, en protestant.

— Mais si, j'ai tout dit ! Comment j'ai été recrutée, à qui je communique mes informations, pourquoi je le fais.

Son tortionnaire approuva de la tête.

— *Aiwa*. Mais je voudrais que tu me dises pourquoi tu as été consulter ce dossier avant-hier soir. Tu l'as déjà eu en ta possession puisque tu as reconnu communiquer régulièrement tout ce que tu apprenais sur les opérations menées contre tes amis.

Elle demeura muette, incapable de répondre... elle ne s'était pas attendue à cette question... Coûte que coûte, elle devait trouver une réponse, mais elle n'en trouvait pas. Elle se sentait couler.

— Tu ne veux pas répondre ? insista Rachid Daoud.

Elle aurait bien voulu répondre, Leila, mais elle ne trouvait rien... Il haussa les épaules.

— *Yallah !* Il faut que tu retrouves la mémoire.

Il se détourna et marcha vers l'établi. Leila *avait* la réponse. La simple vérité : parce que le général El Hussein lui avait demandé cette liste. Mais si elle donnait cette réponse-là, elle entraînait dans un système qui allait la broyer. Atel El Hussein était le rival et le concurrent de Jamal Nassiv. Yasser Arafat jouait à les opposer habilement, de façon à ce qu'aucun des deux ne prenne trop d'importance. Cette trahison-là, son amant ne la lui pardonnerait pas.

Rachid Daoud se retourna vers elle. Elle entendit un chuintement et vit une flamme bleuâtre qui sortait de la lampe à souder qu'il était en train de régler avec précision. Il s'approcha, prit sa jupe et la releva, couvrant sa poitrine avec. Leila poussa un cri. Qui se transforma en hurlement d'agonie quand elle sentit la flamme, comme un coup de poignard brûlant, mordre la chair délicate du haut de ses cuisses.

*

* *

Kyley Carn était magnifique dans une robe vert islam très moulante, arrivant sagement au-dessous du genou, avec de grandes boucles d'oreilles, les yeux soulignés de mascara. Une vision féérique pour Gaza.

— *You like me ?* demanda-t-elle à Malko en minaudant.

— *Very much*, ne put-il que répondre.

Le concierge de l'*Al Deira* la regardait, les yeux exorbités. Une houri échappée directement du paradis.

— Où allons-nous ? demanda la jeune femme.

Bonne question. Il n'y avait aucun endroit où aller, excepté les

bouis-bouis à kebab où sa tenue ferait scandale.

— À part le *Commodore*, je ne vois pas, reconnu Malko.

— Bien, allons-y, dit-elle en lui prenant le bras.

Il n'y avait qu'une centaine de mètres à parcourir dans Al Rasheed Street. Il faisait frais. Les escarmouches avec les Israéliens avaient cessé et le silence régnait sur Gaza. Un silence lourd de haine et de rancœur. La spirale de la violence prévue par Jeff O'Reilly s'étaient enclenchée. Sans issue. Aucun des deux camps ne pouvait prendre le dessus pour de bon.

La rue Al Rasheed était déserte, mais au sous-sol du *Commodore*, il y avait du bruit et de la musique : un mariage ! La jeunesse dorée de Gaza occupait plusieurs tables, bruyante, gaie, comme si de rien n'était. Des clips de musique pop défilaient sur un grand écran. Officiellement, il n'y avait que des boissons non alcoolisées sur la table, mais Malko repéra devant les mariés une bouteille de Taittinger, pudiquement enveloppée dans un linge blanc. Kyley et Malko s'installèrent à une table près des fenêtres donnant sur la mer, à l'écart de la fête. Hélas, le menu était toujours le même et pour eux il n'y avait pas d'alcool. Après avoir commandé, la jeune Australienne soupira.

— J'ai regardé les informations sur CNN ! C'est terrible. Si j'étais palestinienne, moi aussi j'irais me suicider en posant des bombes... Ces gens sont tellement frustrés, sans espoir. *No future...*

Malko ne pouvait qu'approuver ce conflit était une tragédie entre deux peuples enfoncés dans un affrontement aveugle et de plus en plus féroce. Ils mangèrent rapidement, au milieu des couples bruyants qui semblaient ne pas connaître la guerre. À Gaza, il existait une petite « aristocratie » qui, grâce aux largesses de l'Autorité palestinienne, survivait très bien et ne savait comment dépenser son argent. Les invités du mariage jetaient des coups d'oeil avides à Kyley Carn qu'ils semblaient nettement préférer à leurs cavalières décorées comme des arbres de Noël, mais légèrement empâtées, en dépit de leur jeune âge.

Après le sempiternel thé trop sucré, la tête farcie de musique, Malko proposa :

— On s'en va ?

De nouveau, tous les regards les suivirent quand ils traversèrent la longue salle pour gagner les ascenseurs. À peine dans la cabine, Kyley appuya avec un sourire sur le bouton du quatrième.

— J'ai envie de changer de cadre ! dit-elle avant d'embrasser Malko.

Elle avait aussi envie de faire l'amour... À peine arrivés dans la chambre, elle se colla à lui, se frottant avec de petits gémissements. Son corps mince dégagéait une sensualité aussi violente que naturelle. Une de ses boucles d'oreilles tomba. Malko fouillait sous la robe

remontée, après avoir appuyé Kyley à la table et cela lui plaisait visiblement. Il atteignit le sexe, le viola de ses doigts, tandis que la jeune Australienne gémissait, renversée en arrière. Il fit passer sa robe par-dessus sa tête. Cette fois, Kyley portait un soutien-gorge noir dégageant les pointes de ses seins. Un accessoire de salope. Décidément, l'Australie s'ouvrait à la civilisation... Tout à coup, la jeune femme se retourna, aplatissant son buste sur la table, pour que Malko puisse l'envahir par-derrière. Ce qu'il fit aussitôt. Les jambes écartées, la culotte à mi-cuisses, Kyley, accrochée des deux mains au rebord de la table, accompagnait chaque coup de reins de Malko d'un soupir ravi. Il lui avait ôté son soutien-gorge et ses seins frottaient contre le bois.

Soudain, elle se retourna, les yeux brillants.

— *Tie me up !* [42] demanda-t-elle.

Inattendu. Elle alla s'allonger sur le lit, à plat ventre. Malko, nu comme un ver et très en forme, prit deux cravates dans l'armoire et lui lia les chevilles aux montants du lit. La croupe cambrée, Kyley attendait. Il vint s'allonger sur son dos et elle murmura :

— C'était bon de sentir mes seins frotter contre le bois de la table. Ça m'a donné envie d'être maltraitée, comme une esclave. Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Malko se frottait lentement entre ses fesses cambrées, comme pour éprouver sa raideur. Ce corps androgyne, avec quand même quelques courbes, était extraordinairement excitant. Il attira ses hanches à lui et Kyley s'agenouilla docilement. Dans cette position, il s'enfonça aussi loin qu'il le pouvait, ne s'arrêtant que lorsqu'ils furent peau contre peau. Kyley respirait vite, gémissant à chaque estocade.

— Plus fort ! souffla-t-elle, plus fort ! *Fuck me hard !* [43]

Malko lui obéit, si bien qu'elle s'aplatit sous son poids et qu'il glissa hors d'elle. C'était un clin d'oeil du destin. Lorsqu'elle devina ce qu'il se préparait à faire, Kyley poussa un hurlement.

— *No, please ! I never...*

Malko, tous ses muscles tendus, pesait déjà de tout son poids sur l'ouverture de ses reins... qui refusait de céder. Mais l'idée qu'il n'avait jamais encore sodomisé une Australienne décupla son envie. Accompagné par le hurlement de Kyley, il s'enfonça enfin verticalement entre ses fesses, comme un foret... Serré comme il ne l'avait jamais été. C'était bon à défaillir. Il demeura immobile, savourant son plaisir. C'est Kyley qui, involontairement, relança la danse, en se tortillant pour s'arracher à cet empalement. Ce qui eut le don d'exciter encore plus Malko. Il se retira un peu, revint et, peu à peu, assouplit la minuscule ouverture. Sous lui, Kyley criait et gémissait.

— *Stop it !* supplia-t-elle. *It hurts !* [44]

Malko ne *pouvait* plus s'arrêter, grisé par ce pseudo-viol... D'autant qu'il glissait de mieux en mieux. Puis, Kyley cessa de crier et il sentit la sève monter. Il cria, lui aussi, lorsqu'il explosa au fond des reins de la jeune Australienne. Celle-ci resta muette un moment, puis tourna la tête et dit d'un ton indigné :

— *You raped me, you bastard !* [45]

Encore fiché en elle, Malko lui glissa à l'oreille :

— Quand on demande à se faire attacher, on sait qu'on prend des risques. C'était exquis, fabuleux.

— C'était la première fois, sanglota Kyley. Je ne le referai *jamais*...

Il enregistra cette promesse sans trop y croire. La douleur égarait Kyley. Dès qu'il se retira et la détacha, elle fila dans la salle de bains et s'y enferma un long moment... Lorsqu'elle en ressortit, elle semblait plus calme.

— Demain, demanda-t-elle, vous viendrez avec moi ? Je dois encore aller voir Arafat...

— Il n'y a rien de nouveau, pourtant, observa Malko.

— Non, mais j'obéis aux ordres de mon patron... Vous viendrez ?

— Je viendrai !

Elle l'avait bien mérité.

*
* *

Rachid Daoud regarda la poitrine toujours maculée de traces brunes qui se soulevait rapidement. À demi évanouie, Leila El Mugarbi avait les yeux fermés, les traits ravagés par des tics. Son bas-ventre n'était plus qu'une tache noirâtre sanguinolente, ses collants brûlés recroquevillés sur ses cuisses blanches, comme une seconde peau. Elle avait tenu longtemps, malgré la douleur abominable du chalumeau... Désormais, il n'y avait plus rien à sortir d'elle.

Rachid Daoud éprouvait la satisfaction du chirurgien certain d'avoir ôté la totalité d'une tumeur, en n'oubliant rien qui puisse, par la suite, se développer à nouveau. Il lui avait vidé le cerveau en férocité, sans laisser de coins d'ombre.

Son travail était terminé. L'exploitation des renseignements n'était pas de son ressort. Leila entrouvrit les yeux. La douleur qui la rongeaient était telle qu'elle n'arrivait plus à parler. Rachid Daoud se pencha vers elle et dit à voix basse :

— Tu peux te reposer maintenant.

Elle referma les yeux au moment où il sortait de derrière son dos un vieux coussin de soie grège qui avait déjà beaucoup servi et l'appliquait sur son visage. Leila El Mugarbi se débattit, mordit la soie, mais suffoqua assez rapidement, affaiblie par l'interminable séance de torture.

CHAPITRE XVI

Malko se réveilla en sursaut, croyant avoir entendu sonner le téléphone. Il mit quelques secondes à reprendre contact avec la réalité. Les deux cravates qui lui avaient servi à attacher Kyley Carn tramaient par terre. Le ciel était toujours aussi bleu et la mer aussi vide.

Depuis la veille, il savait enfin de quoi s'occupait Marwan Rajoub, juste avant sa mort, mais il n'était guère plus avancé. Par moments, son séjour à Gaza lui semblait complètement inutile, mais, à d'autres, il sentait bien que, sans sa présence insistante, rien n'aurait bougé. Il avait l'impression d'être englué dans un cauchemar intemporel, relié au monde extérieur uniquement par CNN. Et pourtant, il n'était qu'à une heure de Tel-Aviv. Gaza était une autre planète, un lieu étrange et clos comme le « village » de la série télévisée *Le Prisonnier*. Il se préparait à affronter une nouvelle journée d'inaction en attendant des nouvelles du général El Husseini. Comme un automate, il alla prendre une douche, ne pouvant s'empêcher de repenser aux propos du général palestinien. Combien de temps allait durer l'enquête du Moukhabarat sur cette cellule islamiste ? Le fait qu'un de ses membres appartienne à l'entourage de Yasser Arafat était évidemment intéressant, mais cela suffisait-il à expliquer l'acharnement des Israéliens à stopper toute enquête sur ce groupe ? De nouveau, il eut l'impression d'entendre le téléphone et se précipita dans la chambre. Cette fois, il sonnait vraiment.

Une voix avec un fort accent arabe lui apprit qu'on le demandait à la réception. Le temps de se sécher et de s'habiller, il était en bas.

Un des moustachus du général El Husseini attendait avec l'inévitable BMW. Plein d'espoir et surpris, Malko s'y engouffra. Normalement, le chef du Moukhabarat ne devait pas lui faire signe avant le lendemain. Il y avait donc du nouveau.

Vingt minutes plus tard, la BMW franchissait le portail noir de la « pyramide ». Malko se retrouva dans un bureau anonyme sans téléphone. Le général fit son apparition quelques instants plus tard, l'air préoccupé.

— Leila El Mugrabi s'est fait piéger, j'ignore comment, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle a été torturée et exécutée, laissa tomber El Husseini. Par Rachid Daoud, sur l'ordre de Jamal Nassiv.

Donc, celui-ci savait dorénavant qu'elle avait communiqué au

général El Hussein le dossier de la cellule du Hamas.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Atel El Hussein secoua la tête.

— Non. Par une de mes « sources » à la Sécurité préventive, j'ai appris qu'elle avait été interrogée hier toute la journée et, finalement, exécutée.

— Où en êtes-vous de votre enquête sur Mehdi Al Bayuk ?

— Je n'ai encore rien de concret. Si dans quarante-huit heures, je n'ai rien, je l'arrêterai. Voilà, je voulais vous faire part de ce nouveau développement.

Après quelques instants de silence, il ajouta d'un ton grave :

— Ne vous promenez pas trop. Mes gens veillent sur vous, mais on ne sait jamais.

*

* *

Jamal Nassiv alluma sa sixième cigarette depuis le matin avec le Zippo gravé à ses initiales que lui avait offert en gage d'amitié l'ancien chef de station de la CIA, Steve Moscovitch, et recommença à se creuser la tête. Le rapport de Rachid Daoud sur les aveux de Leila El Mugrabi l'avait plongé dans une profonde perplexité. Qu'elle ait travaillé pour le Hamas était déjà une surprise désagréable. Il se demandait si c'était la raison pour laquelle elle avait accepté si facilement de coucher avec lui. Dur pour son ego. Mais, *en plus*, cette salope travaillait pour Atel El Hussein, son rival détesté !

Désormais, il soupçonnerait tout le monde.

Cependant, ce n'était pas son principal souci. D'abord, elle non plus n'avait pu expliquer l'importance de cette cellule du Hamas découverte par Marwan Rajoub. Ensuite, le silence des Israéliens l'inquiétait. Il n'avait pu faire liquider l'agent de la CIA et donc, ils lui en voulaient, ce qui n'était guère rassurant. Il alla à son coffre et prit le dossier Marwan Rajoub pour la dixième fois, sans parvenir à comprendre pourquoi les Israéliens s'intéressaient tant à cette petite cellule. Bien sûr, il y avait parmi ses membres un mécanicien travaillant au garage du raïs, mais il occupait un poste si subalterne qu'il ne pouvait avoir qu'une capacité de nuisance limitée. Bien sûr, les Israéliens suivaient *tous* les groupuscules de ce genre. Mais pas avec cette furia. Ses hommes à lui continuaient à surveiller l'agent de la CIA, sans autre résultat que de confirmer qu'il rencontrait souvent El Hussein.

Sa secrétaire passa la tête par la porte et il sursauta.

— Al Muntada sur la une, annonça-t-elle.

Il décrocha, déjà angoissé, et entendit la voix d'un des adjoints de Yasser Arafat. Ce dernier fut bref.

— « Ils » reviennent aujourd'hui. Il faut que tu sois là-bas à midi.

Jamal Nassiv raccrocha, brusquement oppressé. Ça y est ! Il avait des nouvelles des Israéliens ! Par le même procédé que les dernières fois. Il regarda sa montre, onze heures. Il n'aurait pas longtemps pour soigner son angoisse. Fugitivement, il repensa aux derniers instants de Leila El Mugarbi. Elle avait dû le maudire. Lui-même n'avait demandé aucun détail et quand, l'interrogatoire terminé, Rachid Daoud lui avait demandé « Qu'est-ce que j'en fais ? », il avait simplement répondu, sans le regarder : « Comme d'habitude.

Il restait une seule ombre au tableau. Les El Mugarbi étaient une famille puissante avec de nombreuses ramifications. Désormais, il ne dormirait plus jamais tranquille.

*

* *

Schlomo Zamir contemplait d'un oeil torve le paysage plat du Sud d'Israël. Des champs, quelques usines, de la terre pelée. La Terre promise n'était pas le paradis. Et en plus, les Palestiniens leur disputaient ce semi-désert ! Ses doigts le démangeaient d'allumer une cigarette, mais il n'en avait pas. Rarement il avait été soumis à une telle pression. La veille, à Jérusalem, le responsable de l'opération « Gog et Magog » lui avait répété qu'il devait à tout prix éviter la catastrophe. Ils ne retrouveraient jamais une occasion semblable... Plus facile à dire qu'à faire. Depuis, il tournait et retournait dans sa tête toutes les hypothèses. Il n'y avait que des mauvaises solutions, certaines *très* mauvaises.

Soudain, il n'y tint plus et se pencha vers son chauffeur.

— Arik, tu as une cigarette ?

Le chauffeur n'osa pas refuser et tendit le paquet à Schlomo Zamir. Ce dernier tremblait tellement qu'il s'y reprit à trois fois pour faire coïncider la flamme de son Zippo pourtant puissante et sa cigarette. Enfin, il aspira. La fumée qui envahit ses poumons avait le goût de miel. Pendant quelques minutes, il se laissa bercer par les cahots, profitant pleinement de ce vice retrouvé. Il était si bien qu'il eut un éclair, trouvant tout à coup la solution à son problème !

Du coup, il fuma sa cigarette jusqu'au dernier millimètre, jurant ensuite devant Dieu qu'il ne replongerait pas. On approchait de Gaza et il se concentra sur son rendez-vous.

*

* *

Jamal Nassiv sentit presque ses jambes se dérober sous lui en voyant la silhouette massive de Schlomo Zamir émerger de sa BMW blindée. Toujours dans la même tenue, le visage sévère.

Courageusement, il alla au-devant de lui, la main tendue, avec un sourire un peu crispé. Omri Sharon était à l'intérieur de l'*Al Wahah*, en train de prendre un café.

— Venez ! intima l'Israélien.

Les deux hommes s'installèrent à l'arrière de la BMW. Schlomo Zamir ne perdit pas de temps.

— Vous n'avez pas fait ce que je vous avais demandé ! jappa-t-il. Savez-vous que les conséquences de cet échec peuvent être extrêmement graves ?

Le chef de la Sécurité préventive palestinienne n'osa pas demander pour qui et se perdit dans un flot d'excuses.

— Il s'est produit un fait inattendu, plaida-t-il. D'abord...

Schlomo Zamir lui coupa la parole d'un geste définitif. Il n'avait pas l'habitude de s'appesantir sur le passé.

— Je sais que vous avez *essayé*, reconnut-il. Oublions. Je vais vous donner une occasion de vous racheter.

D'abord, ce qu'il proposa à Jamal Nassiv parut facile au Palestinien. Mais lorsqu'il aborda la seconde partie du plan, Jamal Nassiv sentit le sang se retirer de son visage. Brusquement, il comprenait tout, même s'il lui manquait encore beaucoup d'éléments. Et surtout pourquoi les Israéliens se donnaient un tel mal. Ce n'était pas seulement pour démanteler une cellule du Hamas. Il aurait dû y penser plus tôt ! Désormais, il était vraiment à la croisée des chemins. Jusque là, il avait pu jouer sur l'ambiguïté. Maintenant, il était obligé d'en sortir. Il savait que, si en rentrant à Gaza-City il allait tout raconter à Yasser Arafat, ce dernier le féliciterait chaudement. Hélas, il y avait certaines choses qu'il ne pouvait pas raconter.

Schlomo Zamir l'observait, immobile comme un sphinx. Il avait prévu cette crise de conscience. Sa main émergea de sa poche, tenant un petit magnétophone portable qu'il posa sur les genoux de son voisin, après l'avoir mis en marche.

— Écoutez, fit-il simplement.

Jamal Nassiv écouta. C'était sa voix. Lors de la précédente rencontre. Il en avait la chair de poule. Si cette cassette parvenait dans les mains du général El Husseini, il serait fusillé. L'Israélien eut un sourire las.

— Ne perdons pas de temps ! Faites ce que je vous demande. Dès aujourd'hui. Pour la seconde partie de l'opération, je compte *absolument* sur vous. Il ne peut pas y avoir d'échec.

D'une voix plus douce, il ajouta :

— Nous ne vous oublierons pas. Bon courage.

Jamal Nassiv sortit de la BMW avec l'impression d'échapper à un vampire. Dans un état second, il regagna sa voiture où l'attendaient déjà ses visiteurs, et alluma aussitôt une cigarette pour ne pas avoir à

parler. La profession de traître n'était pas un métier facile. Pour se consoler, il se dit que tout serait terminé dans quelques heures. Et qu'il aurait droit à la reconnaissance du Raïs et à celle des Israéliens. Son heure de gloire.

*
* *

Le général El Husseini sursauta en écoutant le rapport de son agent chargé de surveiller la mystérieuse cellule du Hamas. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Les types de Nassiv sont en train de tous les arrêter ! annonça son subordonné. Qu'est-ce qu'on fait ?

Incroyable ! Alors que le Moukhabarat avait pris grand soin depuis quatre jours de ne pas alerter ce petit groupe, la Sécurité préventive arrivait comme un éléphant dans un magasin de porcelaine et fichait en l'air toute son enquête. El Husseini connaissait les militants du Hamas, c'étaient des durs à qui il allait être très difficile d'arracher quelque chose. Et, en plus, ils lui échappaient totalement. Pas question de les extirper des griffes de Rachid Daoud. Toute son approche volait en éclats.

Il alluma une cigarette, blanc de rage.

Impossible qu'il s'agisse d'un hasard.

Jamal Nassiv voulait-il tirer la couverture à lui et s'attribuer le démantèlement d'une structure du Hamas ? Ce n'était pourtant pas dans l'air du temps.

— Très bien, dit-il, vérifie les noms de ceux qui ont été arrêtés. On verra demain ce qu'on fait.

*
* *

Les deux Mercedes noires franchirent rapidement le *check point* israélien séparant la zone « A » de la zone « C », filant vers Jérusalem. La sentinelle de Tsahal les regarda passer, intrigué. Ces limousines venaient tous les jours d'Israël, dès la nuit tombée, et gagnaient ensuite Ramallah par des chemins détournés. Généralement, elles étaient discrètement escortées par une voiture pleine d'agents du Shin Beth reconnaissables à leur allure sportive, à leurs cheveux ras et à leurs mini-Uzis avec plusieurs chargeurs scotchés les uns aux autres à bout de bras.

À l'arrière de la première voiture, deux hommes devisaient à voix basse, bien qu'ils soient séparés du chauffeur par une glace épaisse.

— Encore un petit effort et nous y arriverons, dit le premier.

Son voisin, un des conseillers politiques du Premier ministre, n'était pas aussi optimiste.

— Pas sûr. Il a peur et il se doute que nous ne lui disons pas tout. Si jamais il commence à bavarder...

— *No way*, assura son interlocuteur. Il a trop de casseroles. On saura le lui rappeler. Après tout, on ne lui demande pas grand-chose... Juste de mettre sa signature au bas d'un papier. Nous ferons le reste. Et il sera gagnant.

Le conseiller fit la moue.

— Comme Bechir Gemayel ! Le temps que l'encre sèche. Je ne sens pas cette affaire. On va se planter, d'une façon ou d'une autre.

— Nous n'avons pas le choix, trancha l'autre. Ce type est notre meilleure chance. Moi, je pense que c'est une idée géniale. Avant, on faisait souvent des manips de ce genre, ajouta-t-il avec une pointe de nostalgie...

C'était un ancien du Mossad et il prétendait que l'agence de contre-espionnage extérieure israélienne avait perdu en efficacité, depuis quelque temps. L'homme qu'ils venaient de rencontrer à Ramallah était un ancien « client » d'une de leurs équipes. Il cessa la discussion, ils arrivaient à Jérusalem. Son voisin se pencha vers le chauffeur.

— Déposez-nous au bureau du Premier ministre.

Ce dernier exigeait d'être tenu heure par heure au courant du déroulement de toutes les facettes de l'opération « Gog et Magog ». Cette fois, ils touchaient au but. Seulement, comme dans l'industrie spatiale, on ne saurait qu'*après* la mise à feu si tous les calculs étaient exacts.

*

* *

Les hommes étaient alignés contre le mur, les mains liées derrière le dos, les chevilles entravées. Ils avaient été amenés dans ce sous-sol par les hommes de Rachid Daoud, tout de suite après leur arrestation. Ici, on était pas dans un pays civilisé : pas d'avocat, pas de famille, pas de communication avec l'extérieur. Depuis leur interpellation, ils avaient purement et simplement disparu, comme s'ils avaient été expédiés sur la planète Mars...

L'odeur aigre de la sueur et de la peur mêlée à celle, plus fade, du sang prenait à la gorge. Deux sbires de Rachid Daoud avaient commencé l'interrogatoire de base, sur la famille, de façon à bien les situer, à grand renfort de gifles, d'insultes et de coups de pied. Juste pour les mettre en condition. De ce sous-sol de la Sécurité préventive, on sortait rarement en bon état. Les interrogatoires avaient souvent lieu la nuit, quand les bureaux des étages étaient vides et qu'il ne restait que les gens du service de sécurité interne.

La porte s'ouvrit sur Rachid Daoud suivi de son chef, Jamal Nassiv. Les policiers eurent du mal à dissimuler leur surprise. Jamais on ne

voyait le patron dans les sous-sols. De nature sensible, il évitait ces séances et ne voyait jamais les inculpés. Même morts. Ils remarquèrent qu'il avait les yeux injectés de sang et ne marchait pas très droit, il avait bu.

Rachid Daoud s'arrêta devant le premier prisonnier, un homme assez âgé, doté d'une magnifique barbe grise. Pour jouer, il lui prit la barbe et commença à la tirer.

— Il va falloir te raser ! dit-il. Ici, on n'aime pas les barbus.

Le prisonnier lui jeta un regard de haine, et cracha :

— Ôte tes mains impies de ma barbe sacrée ! *Allah ou Akbar !*

— Chien ! explosa Rachid Daoud.

Il lui envoya un premier coup de pied dans le ventre. Le barbu tomba sur le côté et Rachid Daoud continua à le rouer de coups de pied jusqu'à en avoir mal dans les cuisses. Depuis longtemps, sa victime ne bougeait plus, une mare de sang s'élargissant autour de son visage massacré. Daoud se retourna et lança à un de ses hommes :

— Mokhtar, celui-là, je vais m'en occuper moi-même. Mets-le sur le tabouret.

Il avait reçu l'ordre d'arrêter tous les membres de cette cellule du Hamas à une heure de l'après-midi. À cinq heures, ils étaient tous là. C'était facile, ils se trouvaient soit chez eux, soit à leur travail. Comme la Sécurité préventive n'avait besoin d'aucun document de justice pour ses arrestations, cela simplifiait considérablement le travail... Jamal Nassiv avait ordonné qu'on commence les interrogatoires le jour même, au lieu de les affamer d'abord un peu puis de les « attendrir » par quelques sévères raclées, et annoncé qu'il y participerait. Rachid Daoud en avait déduit qu'il s'agissait d'une affaire importante d'où il espérait tirer une certaine gloire.

Jamal Nassiv, la liste des prisonniers à la main, lança à la cantonade :

— Lequel s'appelle Mehdi Al Bayuk ?

— Moi, répondit un homme d'une quarantaine d'années en bleu de travail, plutôt chauve, mais costaud.

— Amenez-le à la 4, ordonna Jamal Nassiv.

La cellule n° 4 était une des salles d'interrogatoire.

Deux policiers firent lever le prisonnier et l'entraînèrent hors de la pièce, Jamal Nassiv sur leurs talons.

— Installez-le ! ordonna-t-il dès qu'ils furent tous dans la petite pièce.

Celle-ci ne comportait qu'un établi de menuisier et un lecteur de cassettes posé sur un tabouret. Les deux hommes traînèrent Mehdi Al Bayuk jusqu'à l'établi, ouvrirent au maximum les mâchoires de l'étau qui y était fixé et, tirant le prisonnier par les cheveux, le forcèrent à se courber jusqu'à ce que sa tête soit prise entre les mâchoires de l'étau.

Dès qu'elle fut en place, un des policiers pesa sur la tige de métal actionnant la vis sans fin et les mâchoires se rapprochèrent, emprisonnant la tête du prisonnier.

Mehdi Al Bayuk hurla, les cartilages de ses oreilles écrasés par l'acier. Aussitôt, le second policier enclencha la cassette et les sons rythmés d'une entraînante danse orientale s'élevèrent dans la pièce. Il quitta la pièce.

Jamal Nassiv se planta en face du prisonnier et lui lança :

— Tu sais pourquoi on t'a arrêté ?

Mehdi Al Bayuk cracha une réponse inintelligible. Aussitôt, le chef de la Sécurité préventive serra l'étau d'un quart de tour, réprimant une nausée. Jamais il ne se serait cru capable de faire ça ! À chaque seconde, il s'attendait à ce que ses jambes se dérobent sous lui.

Le cri du supplicié fit trembler les murs. Du sang s'était mis à couler de ses oreilles. Il était écarlate, les yeux hors de la tête. Il eut un spasme et se mit à vomir, sans interruption. Saisi à la gorge par l'odeur écoeurante du vomi, Jamal Nassiv ne dut qu'à un prodigieux effort de volonté de ne pas l'imiter. Les mâchoires serrées, le regard fixe, le pouls en folie, il était dans un état second.

Mehdi Al Bayuk cessa de vomir et se mit à hurler. Agacé par ses cris, le policier qui se tenait respectueusement derrière son chef lui envoya un violent coup de pied entre les jambes qui le fit couiner encore plus. Jamal Nassiv, fixant le mur pour ne pas voir le supplicié, se mit à pousser lentement mais impitoyablement sur le levier resserrant encore les mâchoires de l'étau. Les cris du prisonnier devinrent suraigus, saccadés, ininterrompus. Il se débattait tellement que, parfois, ses pieds décollaient du sol. Le cerveau comprimé, les terminaisons nerveuses écrasées, il souffrait le martyr.

Même l'entraînante musique du magnétophone était couverte par ses hurlements.

Jamais Jamal Nassiv n'aurait pensé qu'il résisterait si longtemps !

— Tu vas parler ! lança-t-il.

C'était la dernière chose qu'il souhaitait. Il pensait que le prisonnier tiendrait encore un peu. Il percevait quelques mots au milieu des hurlements et des supplications, mais c'était le cadet de ses soucis. Soudain, noyé de douleur et espérant sauver sa vie, Mehdi Al Bayuk se mit à parler, à dire tout ce qu'il savait, avec des mots hachés, entrecoupés d'implorations à Dieu. Jamal Nassiv sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ! Il se retourna, le policier présent, penché sur le magnétophone pour monter le volume, n'avait pas pu entendre.

Jamal Nassiv aurait voulu lui aussi ne jamais entendre cette confession. Sa victime vomissait de la bile, tout le corps secoué de spasmes. Le chef de la Sécurité préventive, les dents serrées, poussa de toutes ses forces sur la tige d'acier commandant les mâchoires de

l'étau. Les muscles de son poignet se tendirent sous l'effort.

La boîte crânienne de Mehdi Al Bayuk céda avec un craquement insupportable, et le hurlement du supplicié s'acheva dans un gargouillis atroce. Deux jets de sang jaillirent de ses narines, giclant jusqu'à terre. De chaque côté de son crâne, les mâchoires de l'étau avaient pénétré de deux centimètres dans ce qui n'était plus qu'une bouillie de matière grise et d'os. Le sang mêlé de débris abjects s'écoulait jusqu'au sol. Enfin, le prisonnier ne criait plus. Agité de quelques mouvements réflexes, il agonisait, les yeux ouverts. Jamal Nassiv recula, regardant le sang qui avait jailli sur ses mocassins.

— Je crois que j'ai été trop fort ! murmura-t-il, pâle comme un mort.

— Ça ne fait rien, raïs, assura le policier qui en avait vu d'autre. Il y en a d'autres qui vont parler...

Sans lui répondre, Jamal Nassiv gagna le couloir, les cris du supplicié encore dans ses oreilles. Comme un zombie, il monta l'escalier jusqu'à son bureau. Sans même essuyer ses chaussures, il alla au bar dissimulé derrière une boiserie, y prit une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge », l'ouvrit et but au goulot jusqu'à ce qu'il étouffe. Il retomba dans son fauteuil, hagard, au bord de la crise cardiaque. Son pouls devait battre à 200. Il eut un hoquet et tenta de respirer régulièrement. À cette seconde, il haïssait Schlomo Zamir et se haïssait lui-même. Comprenant pourquoi les hommes comme Rachid Daoud devenaient indispensables. Il but encore et alla s'allonger sur son canapé. Il était incapable de rentrer chez lui dans cet état.

Les yeux fixés au plafond, il se récita les derniers mots de Mehdi Al Bayuk. Il savait enfin pourquoi les Israéliens avaient déployé tant d'efforts. Ecoeuré, au bord de la nausée, les mains tremblantes, il était en même temps grisé par l'importance qu'il prenait à ses propres yeux. Lui, Jamal Nassiv, tenait un petit morceau d'Histoire entre ses mains !

Il en avait le vertige.

L'angoisse le submergea, si les Israéliens l'apprenaient, ils le liquideraient sans la moindre hésitation. Il ne lui restait plus qu'à prier désormais, il avait choisi son camp. Soudain, une douleur aiguë lui traversa la poitrine, suivie d'une sensation étrange, comme si une main invisible comprimait sa cage thoracique. Il se leva, brutalement paniqué. Il étouffait.

CHAPITRE XVII

On vous attend à la réception, *sir*, annonça l'employé de la réception du *Commodore*.

Le cœur de Malko battit plus vite, les seuls qui venaient le chercher à l'hôtel, en dehors de Fayçal Balaoui, étaient les émissaires du général El Husseinî dont il n'avait aucune nouvelle depuis deux jours. Il avait encore dîné la veille au soir avec Kyley Carn et ils avaient terminé dans sa chambre. Finalement, elle avait pardonné à Malko son « viol ». Ce n'était pas une histoire d'amour, ils s'accouplaient de façon hygiénique et amusante, tels deux animaux esseulés. Kyley mettait très longtemps à prendre son plaisir, retenant Malko en elle, presque sans bouger. Ensuite, lorsqu'elle jouissait, elle laissait échapper un long sifflement, comme une bouilloire qui arrive à l'ébullition.

Elle s'accrochait à Malko autant qu'elle s'ennuyait avec son cameraman, fantôme évanescent qui disparaissait presque tous les soirs vers de mystérieuses aventures. De tous les journalistes étrangers, elle était la seule à demeurer si longtemps à Gaza, les autres correspondants basés à Jérusalem ne venant que pour un jour ou deux... Et, apparemment, la présence de Malko la poussait plutôt à prolonger son séjour.

Ce dernier descendit pour trouver les habituels moustachus qui l'embarquèrent sous le regard craintif des employés dans une BMW grise évidemment blindée.

Direction la « pyramide », pour la énième fois.

Il dut patienter près de vingt minutes dans une salle vide, en compagnie de l'habituel thé brûlant et trop sucré. Les fenêtres de cette pièce donnaient sur une étendue pelée, plutôt déprimante, où s'élevait une grande roue de foire abandonnée, au milieu de ce qui ressemblait à un campement de gitans. Mais il n'y avait pas de gitans à Gaza... Le général El Husseinî fit son entrée en trombe, un dossier à la main, toujours impeccable, l'air soucieux.

— Il s'est passé beaucoup de choses hier, annonça-t-il d'emblée. Les hommes de la Sécurité préventive ont interpellé *tous* les membres de la cellule du Hamas qui nous intéressent. Ils ont été conduits à Tar Elhawa [46] pour interrogatoire.

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Que signifiait ce nouveau rebondissement ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Je me suis renseigné, répondit le général. L'ordre n'est pas venu

d'Abu Amar. Il s'agit d'une initiative de Jamal Nassiv. Mais ce n'est pas tout. Les interrogatoires ont commencé hier soir et il y a participé lui-même.

— C'est rare ?

— Exceptionnel. Il est trop sensible pour ce genre de choses. Et c'est là que les choses deviennent bizarres. Nassiv a été transporté en urgence vers onze heures du soir à l'Alshefa Hospital, victime d'une légère crise cardiaque. Ses jours ne sont pas en danger et il est sorti ce matin. Les employés de l'hôpital ont remarqué que ses vêtements et ses chaussures étaient tachés de sang. Il semblait choqué et n'a pas dit un mot.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai pu le savoir grâce à mes contacts à la Sécurité préventive, dit le général palestinien. Hier soir, Jamal Nassiv a donc participé aux interrogatoires. Ou plutôt à *un* interrogatoire. Celui de Mehdi Al Bayuk, le mécanicien du garage de l'Autorité palestinienne.

— Celui qui nous intéressait ? demanda Malko, redoutant la suite.

— Oui. Il a été torturé par Nassiv lui-même qui lui a mis la tête dans un étau. Jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Pourquoi Jamal Nassiv a-t-il interrogé lui-même cet homme ?

— Je n'en sais rien, mais je pense qu'il était arrivé à la même conclusion que nous, c'était le seul intéressant du lot.

— Et il a parlé ?

— Apparemment pas. Il semble que Nassiv, peu habitué au maniement de l'étau, ait trop poussé et l'ait tué accidentellement.

Malko n'arrivait pas à cacher son désappointement. Une fois de plus, la vérité lui filait sous le nez. La seule personne capable de révéler ce que les Israéliens préparaient était morte et ce n'était pas Jamal Nassiv qui leur dévoilerait la vérité, s'il la savait.

Il n'avait qu'une seule satisfaction. Toute l'affaire, depuis le début, prenait une certaine cohérence. C'était bien pour protéger ce Mehdi Al Bayuk que le Shin Beth s'était employé sans compter. Avec férocité. Il restait, hélas, encore beaucoup de points d'interrogation.

— Al Bayuk, remarqua-t-il, semblait être un fidèle d'Arafat, puisqu'il appartenait au Fatah depuis longtemps. Pourquoi a-t-il rejoint le Hamas ?

— Ce n'est pas très étonnant, expliqua El Husseini. Beaucoup de gens, ici, tout en reconnaissant l'autorité d'Arafat, trouvent qu'il est trop conciliant avec les Israéliens, qu'il s'est fait rouler dans la farine. Alors, ils se défoulent en adhérant au Hamas qui, en plus, est très actif sur le plan social. Mais, *aujourd'hui*, il n'y a plus de réelle opposition entre le Hamas et Arafat. Surtout, depuis que le cheikh Yassine est entré au Conseil palestinien.

— Donc, souligna aussitôt Malko, la férocité de Jamal Nassiv à

l'égard de ce malheureux est encore plus inexplicable.

— C'est exact. Sauf si, lui aussi, a compris qu'il avait partie liée avec les Israéliens. Et a voulu lui faire dire la vérité.

— Si c'est le cas, il va certainement rendre compte à Yasser Arafat...

— Cela semble logique, approuva Atel El Hussein.

Malko avait vraiment envie d'en savoir plus. Et pour cela, il n'y avait qu'un seul moyen.

— Est-ce que sa famille a été arrêtée aussi ? demanda-t-il.

— Non, je ne pense pas. Pourquoi ?

— Si nous allions lui rendre visite ? À moins que cela ne vous pose un problème par rapport à la Sécurité préventive ?

Malko avait émis cette hypothèse à dessein, sachant l'hostilité du général El Hussein à l'égard de Jamal Nassiv. Son interlocuteur réagit au quart de tour.

— Vous plaisantez ! fit-il sèchement. C'est une excellente idée. Je dois tenir une courte réunion, nous irons ensuite. Attendez-moi ici.

Il sortit, laissant Malko en tête-à-tête avec ses pensées. C'était la dernière chance de connaître la vérité, même si elle était ténue. Ensuite, il n'aurait plus qu'à repartir pour Jérusalem, les mains vides.

*

* *

Les deux voitures du Moukhabarat – une BMW et un 4x4 – s'immobilisèrent dans la ruelle au sol de terre battue. Ici, on était dans un quartier populaire et pauvre, tout à l'est de Gaza, très loin des nouveaux buildings du front de mer. Les quelques passants leur jetèrent des regards craintifs tandis qu'un des policiers qui avaient mené l'enquête sur cette cellule du Hamas les guidait jusqu'à la maison de la famille Al Bayuk.

Le policier frappa à la porte, échangea quelques mots avec une femme sans âge, la tête couverte d'un foulard, vêtue d'une longue robe grise, qui leur jeta un regard apeuré. Ils pénétrèrent dans une pièce sombre, encombrée de matelas, de vieux meubles, avec une grande table au milieu. Deux enfants de sept ou huit ans étaient tassés dans un coin.

Muette, la femme avait reculé jusqu'à la table, avec des regards terrifiés. Elle répondit par monosyllabes à quelques questions du policier. Le général El Hussein traduisit pour Malko :

— C'est la femme de Mehdi Al Bayuk.

— Est-ce qu'elle sait pourquoi il a été arrêté ?

Le policier continua son interrogatoire sans élever la voix. Peu à peu, la femme de Mehdi Al Bayuk reprit un peu d'assurance, et raconta ce qui s'était passé. Le général traduisait au fur et à mesure

pour Malko :

— Son mari est parti hier à son travail comme d'habitude. Il y va à pied parce que les taxis collectifs sont trop chers. Elle ne l'a pas revu ! Des hommes de la Sécurité préventive sont venus hier vers cinq heures, et ont fouillé la maison, disant qu'ils cherchaient des armes, en expliquant que Al Bayuk avait été arrêté pour avoir comploté contre l'Autorité.

Malko fronça les sourcils.

— Pour complot ?

— Oui, c'est la formule habituelle, commenta El Husseini. Cela permet de ratisser large.

Le ton de la femme monta, indigné, et El Husseini traduisit :

— Elle dit que tout ce qu'ils ont emporté, ce sont leurs économies, deux cents shekels [47] cachés dans un sac de farine.

Elle leur montra le sac posé sur une étagère, portant encore l'inscription UNWRA, expliquant qu'elle recevait chaque mois des vivres des Nations unies. Sans cela, sa famille mourrait de faim.

Malko regarda les murs. L'inévitable photo de Yasser Arafat, encadrée, une vue panoramique découpée dans un magazine de la mosquée Al-Aqsa, quelques photos d'Amman, mais rien qui rappelle le Hamas. Quelques vêtements étaient pendus à des clous.

— Fouillez la maison, ordonna le général.

Ce fut vite fait. Le policier, après avoir examiné la pièce où ils se trouvaient, poussa une porte, découvrant ce qui semblait être une chambre, avec plusieurs matelas posés à même le sol. Une silhouette était recroquevillée sur l'un d'eux. Malko s'approcha.

Aussitôt, la femme d'Al Bayuk se précipita et le prit par le bras, avec une force inattendue, pour tenter de le faire sortir de la pièce, glapissant d'une voix aiguë.

— C'est sa fille aînée, Majida, traduisit le général El Husseini. Elle est très malade, depuis deux ans.

Réveillée par le bruit, la malade ouvrit les yeux. Elle avait la tête couverte par un foulard blanc et son corps disparaissait sous les plis d'une longue robe beige. Malko aperçut un visage très pâle, émacié, des yeux rouges, un regard affolé dans des orbites creuses. La jeune fille semblait effectivement très mal en point. Posés par terre, il y avait deux boîtes blanches rectangulaires, portant l'inscription Durogesic. Des médicaments. Il en ramassa une et l'examina. Fatima envoya une main décharnée comme pour la lui arracher, tel un animal qui défend sa nourriture. Il la lui rendit. La mère se mit à glapir de plus belle. El Husseini expliqua à Malko :

— Elle dit que Fatima a peur qu'on lui prenne ses compresses qui la soulagent. On les lui colle sur la peau et elle a moins mal.

Recroquevillée sur son matelas, Majida ne bougeait pas, la main

crispée sur la boîte que Malko avait voulu examiner. Celui-ci avait honte de violer cette pauvre intimité et battit en retraite.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda-t-il.

— Un cancer, répondit El Husseini après avoir questionné la mère. Elle souffre beaucoup. Dieu va bientôt l'accueillir.

La résignation fataliste des pauvres. Dans le tiers-monde, on mourait encore très jeune. Le policier regardait ses pieds, mal à l'aise. Cette pauvre demeure ne ressemblait pas à l'ancre d'un terroriste... Le général El Husseini et Malko se consultèrent du regard. Inutile de s'attarder.

C'est un peu plus tard, dans la voiture qui le ramenait à l'hôtel, que Malko repensa soudain à quelque chose.

— Général, demanda-t-il, connaissez-vous un médecin à l'hôpital de Gaza ?

Visiblement, la question prit le Palestinien de court.

— Non, pas personnellement. Pourquoi ?

— Cette jeune fille avait près de son lit deux boîtes de Durogesic. Il y avait sur la boîte l'inscription morphine transdermique. Ce sont donc des « patchs » de morphine, qui permettent, dans les cas de longue maladie, d'administrer des doses plus régulièrement que par piqûres. Je voudrais savoir si on en trouve à Gaza.

— Je vais demander à l'Alshefa Hospital, dit le général El Husseini.

Il donna un ordre à son garde du corps qui prit aussitôt son portable. Lorsqu'ils arrivèrent au *Commodore*, ils n'avaient pas encore la réponse. Le général continua jusqu'à son Q.G., déposant Malko avec le policier qui tentait toujours de joindre quelqu'un qui puisse le renseigner. Il n'y parvint que dix minutes plus tard, et tendit son portable à Malko.

— *This is doctor Al Fuakher. He speaks english.*

Malko prit l'appareil, se présenta et posa sa question. Apparemment, le policier du Moukhabarat avait décliné sa qualité car le médecin fut immédiatement très coopératif.

— Nous ne possédons hélas pas ce genre de médicament, répondit le médecin, mais je connais le Durogesic, c'est du Fontanyl liquéfié stocké dans un patch ovoïde qui diffuse sa substance active à travers l'épiderme durant soixante-douze heures. C'est beaucoup mieux que les piqûres, mais ce traitement coûte assez cher, entre 300 et 1000 dollars par mois. Nous n'avons pas assez de crédits pour en acheter et nos patients n'auraient pas les moyens de les payer eux-mêmes. Nous dépendons presque entièrement des Nations unies pour notre ravitaillement en médicaments. Si vous en avez trouvé à Gaza, il a été acheté en Israël ou en Europe.

— Avez-vous un service de cancérologie à l'hôpital Alshefa ?

— Oui, bien sûr.

— Pourriez-vous vérifier s'il a accueilli une patiente nommée Majida Al Bayuk au cours des deux dernières années ?

— Bien sûr, mais cela va prendre un moment. Voulez-vous que je vous rappelle ?

Malko lui donna son numéro de portable et se retourna vers le policier du Moukhabarat :

— *Could you wait a moment ? The doctor will call me back* [48].

Il n'avait toujours pas le numéro du général El Husseini. Le policier s'installa dans le hall et Malko monta dans sa chambre.

Le docteur Al Fouakher rappela vingt minutes plus tard.

— Nous avons effectivement eu une patiente nommée Majida Al Bayuk il y a vingt-trois mois exactement. Elle souffrait d'un sarcome des tissus mous, localisé dans la cuisse gauche. Nous avons procédé à l'ablation de la tumeur mais, malheureusement, il y avait des métastases pulmonaires.

— A-t-elle été soignée par la suite ?

— Non, car il n'y a pas de traitement à notre portée. Il faudrait des antimitotiques, mais c'est un protocole extrêmement lourd et coûteux, qui ne fait que retarder la maladie. D'ailleurs, à Alshefa, nous n'en possédons pas.

Malko remercia et descendit retrouver le policier du Moukhabarat.

— *I must talk to general El Husseini right away* [49], dit-il.

Le policier appela aussitôt son chef et le passa à Malko.

— Ma conversation avec le docteur Al Fouakher m'a mis sur une piste, expliqua-t-il au chef du Moukhabarat. Je voudrais retourner chez les Al Bayuk avec votre homme.

— Pas de problème, approuva le général. Passez-le-moi, je vais lui donner des ordres.

*

* *

La veuve de Mehdi Al Bayuk se mit à pleurer dès que le policier et Malko pénétrèrent chez elle. La laissant discuter avec le policier, Malko se dirigea vers la chambre. La jeune fille s'était rendormie, recroquevillée en chien de fusil sur le matelas. Les boîtes de Durogesic étaient toujours à la même place. Soudain, il aperçut, dépassant du matelas, une feuille de papier. Il la ramassa, la déplia et eut un choc.

C'était une ordonnance médicale sur du papier à en-tête du Hadassah Hospital, Tel-Aviv, State of Israël.

*

* *

L'en-tête, ainsi que l'ordonnance, étaient en anglais et en hébreu. Malko essaya de la déchiffrer mais ne comprit que la première ligne,

écrite en gros « protocole Maid ». L'ordonnance datait du 17 juillet 2000. Il rappela le docteur Al Fouakher et lui fit part de sa découverte.

— L'hôpital Hadassah, dit aussitôt le praticien, est un établissement de pointe où on expérimente les plus récents traitements contre le cancer. Il est financé par une fondation américaine. Il ne soigne, bien entendu, que des Israéliens.

— Et qu'est-ce que le protocole Maid ?

— Il s'agit d'un traitement de chimiothérapie utilisé pour ralentir l'évolution des métastases. Des antimitotiques qui ont parfois des effets secondaires très pénibles : vomissements et aplasies. Il s'administre par perfusion, à intervalles réguliers, d'habitude toutes les quatre semaines. Je ne comprends pas comment cette patiente est en possession de cette ordonnance.

Malko, lui, commençait à comprendre.

Ce n'était sûrement pas par bonté d'âme que des médecins israéliens avaient donné accès à ce traitement ultra sophistiqué et coûteux à Majida Al Bayuk, pauvre jeune Palestinienne de Gaza. Il retourna dans la pièce principale et montra l'ordonnance au policier. Prostrée, la veuve de Mehdi Al Bayuk était murée dans un silence réprobateur.

— Demandez-lui d'où vient cette ordonnance, dit-il au policier.

— Elle ne sait pas, traduisit ce dernier après avoir posé la question.

— Sa fille, Majida, s'est-elle rendue en Israël ?

— Jamais, fut la réponse.

— Et son mari ?

— Jamais non plus.

Malko décida d'être abject. Pour la bonne cause.

— Dites-lui que si elle ne nous dit pas la vérité, on sera obligé d'emmener la jeune fille...

Immédiatement, la veuve Al Bayuk fut prise d'une véritable crise d'hystérie, hurlant, sanglotant, se tordant les mains, implorant Dieu. Réveillée par le vacarme, Majida apparut à son tour, tremblante, ses grands yeux noirs pleins de terreur.

— Essayez de leur parler, demanda Malko au policier. Il faut qu'elles nous disent la vérité.

Il se mit à les raisonner et, peu à peu, les deux femmes se calmèrent et c'est la mère de Majida qui se lança dans un récit à peu près cohérent.

Deux ans plus tôt, on avait découvert à Gaza que Majida était atteinte d'un cancer à la cuisse. Hélas, après l'avoir opérée, on ne pouvait rien pour elle. Alors, *avant* l'Intifada, son père l'avait emmenée à Tel-Aviv pour la faire examiner par des médecins israéliens. Grâce à l'aide d'un représentant des Nations unies, qui s'occupait de distribuer des vivres aux Palestiniens de Gaza. Les

médecins de Tel-Aviv avaient établi le même diagnostic, précisant que les médicaments qui auraient permis de retarder l'évolution du mal coûtaient très cher et ne pouvaient être prescrits gratuitement qu'à des Israéliens...

— Et ensuite ? insista Malko.

La veuve de Mehdi Al Bayuk, après une courte pause, continua d'une voix cassée.

En juillet 2000, le fonctionnaire de l'ONU qui avait facilité leur première visite avait recontacté Mehdi Al Bayuk, lui proposant de l'emmener à nouveau à Tel-Aviv, parce que des médecins israéliens s'intéressaient au cas de leur fille. Son père l'avait emmenée à Tel-Aviv, à l'Hadassah Hospital. L'accueil des médecins israéliens avait été chaleureux. Majida était demeurée vingt-quatre heures à l'hôpital et on lui avait remis une ordonnance ainsi que des médicaments qu'elle avait emportés avec elle à Gaza. Son état s'était immédiatement amélioré.

— Comment prenait-elle ces médicaments ? demanda Malko, désireux de vérifier la sincérité de la veuve Al Bayuk.

Celle-ci fonça aussitôt dans la chambre et revint, brandissant un appareil de perfusion, tube métallique où était suspendu un bocal d'où partait un tuyau terminé par une aiguille permettant une injection intraveineuse.

— C'est son père qui lui faisait cela une fois par mois, expliqua la Palestinienne.

Cela confirmait les propos du docteur Al Fouakher.

— Où se procurait-il ce qu'il mettait dans le bocal ? demanda Malko.

Elle ne le savait pas. Après un bref silence, la mère de Magida reprit la parole d'une voix plaintive.

— Elle demande comment elle va se procurer d'autres médicaments, traduisit le policier. Dans deux semaines environ, il faut lui en redonner. Sinon, elle va beaucoup souffrir et mourir.

Malko fut balayé par l'émotion.

Les deux Palestiniennes posaient sur lui le même regard suppliant, désespéré. Le dernier morceau du puzzle venait de se mettre en place. Mehdi Al Bayuk, pauvre militant du Hamas, avait été recruté par le Shin Beth qui lui avait proposé un marché classique, la vie de sa fille pour sa « collaboration ». C'est cet humble mécanicien auto qui se trouvait involontairement au sein d'une sanglante manip. Et c'est pour éviter qu'on puisse remonter jusqu'à lui que le Shin Beth avait mené sa brutale croisade d'élimination... Sans le vouloir, Marwan Rajoub était tombé sur un sujet trop « sensible ». Les Israéliens l'avaient éliminé pour qu'il ne continue pas son enquête.

C'était clair, mais il restait encore beaucoup de questions. Quel rôle

jouait Jamal Nassiv ? Pourquoi avait-il tenu à interroger lui-même Mehdi Al Bayuk ? Et la mort de ce dernier était-elle *vraiment* un accident ?

En tout cas, Malko n'avait plus rien à apprendre sur place. Mehdi Al Bayuk n'était qu'un pion dans une partie complexe et il avait emporté son secret dans la tombe... Au moment où ils s'en allaient, Majida posa une question, timide.

— Elle demande quand elle reverra son père, traduisit le policier. Bientôt, elle n'aura plus de médicaments et ne sait pas comment s'en procurer.

Malko sentit sa gorge se nouer, et dit sans réfléchir :

— Pour son père, je ne sais pas, mais pour les médicaments, je lui en ferai porter, le plus vite possible.

— *Choukran, choukran* [50], marmonnèrent les deux femmes.

En sortant de la maison, Malko avait le cœur serré. Une fois de plus, un innocent servait de pion au monde parallèle. Mehdi Al Bayuk, en voulant prolonger la vie de sa fille, avait trouvé la mort dans des conditions atroces. De plus en plus, Malko était persuadé que les Israéliens, par l'intermédiaire de Jamal Nassiv, l'avaient sacrifié sciemment pour éviter qu'il ne parle. Ce qui semblait incompréhensible. Mort, le mécanicien ne pouvait plus rendre aucun service au Shin Beth. Si on l'avait sacrifié, cela signifiait que son rôle était terminé. Mais quel était-il ? Une conclusion s'imposait, Mehdi Al Bayuk n'était qu'un des éléments ayant servi à monter une machine infernale qui continuait à cliqueter.

C'est ce dispositif qu'il fallait démonter, coûte que coûte.

— *We go to see general El Hussein*, dit Malko.

CHAPITRE XVIII

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Schlomo Zamir n'avait pas torturé son chien rouge. Le danger le plus immédiat qui menaçait « Gog et Magog » était définitivement éliminé. Certes, la mort brutale de Mehdi Al Bayuk risquait d'alerter les Palestiniens, en particulier le *Moukhabarat*, le service de Sécurité préventive étant neutralisé. S'ils étaient bons, ils allaient découvrir les liens entre Al Bayuk et le Shin Beth, établis par l'intermédiaire d'un médecin de l'hôpital Hadassah qui avait mentionné au cours d'un dîner avec des membres du Shin Beth le cas de Majida Al Bayuk. Le reste avait été facile, grâce à la complicité inconsciente du fonctionnaire de l'ONU.

D'abord, la carotte, la réception à l'hôpital Hadassah et les premiers médicaments. Ensuite, le bâton si Mehdi Al Bayuk voulait que sa fille continue à vivre, il devait « coopérer ».

Le Palestinien avait tenu huit jours, déchiré entre sa fidélité à son peuple et son amour pour sa fille, avant de céder. C'est Schlomo Zamir lui-même qui avait emporté le morceau au cours d'une réunion secrète dans la colonie de Goush Katif où Mehdi Al Bayuk avait été infiltré en secret, jurant qu'il procurerait des médicaments à Majida jusqu'à son dernier jour. Il prenait un risque limité, les médecins de l'hôpital Hadassah lui avaient affirmé que l'espérance de vie de la jeune fille ne dépassait pas un an...

Ensuite, tout s'était déroulé selon les prévisions. Régulièrement, un agent du Shin Beth s'infiltrait à Gaza à partir d'une des colonies et venait apporter au mécanicien la dose de médicaments pour un mois. Parfois, il ne le voyait même pas, déposant le paquet dans une « boîte aux lettres morte » choisie d'un commun accord.

Désormais, il ne restait plus qu'à déclencher la phase finale. L'ordre devait venir de Jérusalem. C'était une opération *politique*. Bien sûr, il y aurait encore un peu de flottement, mais on n'en était plus à un jour près. Si tout se passait bien, c'était encore plus beau que l'affaire Adnan Yassine. Là, on faisait d'une pierre deux coups... Schlomo Zamir regarda le paquet de Marlboro non entamé posé sur son bureau. Après sa faiblesse dans la voiture, sur la route de Gaza, il avait réussi à ne pas rechuter. Désormais, en dehors de la partie opérationnelle, il ne lui restait plus qu'à gérer Jamal Nassiv. Modestement, il se dit qu'il avait eu une idée de génie en « sous-traitant » l'exécution de Mehdi Al Bayuk au chef de la Sécurité préventive.

Un membre de la Sécurité palestinienne qui tue accidentellement

un suspect appartenant au Hamas, mouvement qu'il est officiellement chargé de combattre... C'était de la belle manip. Et désormais, il tenait Jamal Nassiv par les couilles. Utile, car il pourrait encore beaucoup servir. Il n'y avait plus qu'à le pousser vers le sommet de la hiérarchie de l'Autorité palestinienne.

*
* *

Le général Atel El Husseini contemplait avec tristesse l'ordonnance de l'Hadassah Hospital empruntée par Malko à Majida Al Bayuk.

— C'est le même système qu'avec Adnan Yassine, conclut le général palestinien. Les Israéliens n'ont pas d'imagination. Avec Yassine, c'est un faux Egyptien qui avait proposé de payer le traitement de son épouse. Là, ils ont attaqué à découvert. Mais que voulaient-ils de lui ? C'est cela qu'il faut absolument découvrir.

— C'est *la* question, souligna Malko. Quelque chose me frappe. Apparemment, ils ne lui demandaient plus rien, assurant seulement une sorte de service après-vente, avec quelques médicaments pour sa fille. Quel service a-t-il pu leur rendre pour qu'ils le récompensent ainsi ? Des informations sur les déplacements d'Arafat ?

— Non, trancha le général palestinien, il savait peu de choses, il était dans le garage toute la journée. Un poste subalterne d'entretien des voitures, pas seulement celles d'Arafat, mais aussi les Range Rover de l'Autorité. C'était un bon mécanicien et il travaillait parfois tard la nuit pour remettre une voiture en état.

— Est-ce qu'il aurait pu saboter une des voitures utilisées par Yasser Arafat ?

— Dans l'absolu, oui. Mais comment ? Il y a un chef mécanicien qui vérifie chaque jour la mécanique des cinq Mercedes utilisées par Abu Amar. Il n'y a jamais eu aucun incident et ces véhicules sont envoyés tous les six mois à Amman pour une révision complète...

Les Israéliens n'avaient quand même pas corrompu Mehdi Al Bayuk pour rien.

— Ce qui est inquiétant, souligna Malko, c'est leur acharnement à empêcher de remonter jusqu'à lui. Si son rôle était vraiment terminé, cela aurait dû n'avoir aucune importance. Mais, ils l'ont laissé ou fait tuer. Donc, il n'avait plus de rôle *actif*. Par contre, il pouvait faire des révélations. C'est pour cela qu'on l'a fait taire.

Il se revit tout à coup dans la Ford Galaxy avec Fayçal Balaoui.

— Et si Mehdi Al Bayuk avait introduit une puce électronique dans la voiture de Yasser Arafat ? suggéra-t-il. Afin de pouvoir le suivre et le frapper éventuellement avec une roquette, comme cela m'est arrivé...

Le général El Husseini ne sembla pas convaincu.

— Je n'y crois pas pour deux raisons, expliqua-t-il. D'abord, politiquement, assassiner Yasser Arafat à la roquette comme le suggèrent certains des conseillers d'Ariel Sharon, comme son ministre du Tourisme, est un suicide politique. Ensuite, Abu Amar utilise cinq voitures toutes semblables et il est impossible de connaître à l'avance celle qu'il prendra, un jour donné. Mais je vais demander à Abu Ahmad de faire procéder à une inspection complète des véhicules. Nous possédons des instruments de mesure qui nous permettent de découvrir ces « bugs ».

— Allez-vous lui parler de Jamal Nassiv ?

— Non. C'est une question que je ne peux aborder qu'avec Abu Amar. Pour l'instant, je n'ai rien de concret. Des soupçons, des bizarreries et des hypothèses. Le seul fait certain est que les Israéliens avaient au moins une « taupe », à un niveau plutôt bas, dans son entourage. Il n'en sera pas surpris. Pour le reste, si on l'interroge, Jamal Nassiv prétendra qu'il a décidé son coup de filet à titre préventif : Personne ne peut lui reprocher de démanteler une cellule du Hamas.

— Que faisons-nous ? demanda Malko. Cela n'avance à rien d'avoir *compris* la manip des Israéliens si on ne peut pas la démonter.

— Je vais réfléchir, conclut le général El Hussein.

— En passant, je rendrai l'ordonnance à Majida Al Bayuk, dit Malko.

La malheureuse jeune fille n'était qu'une victime dans cette affaire. Elle serait assez malheureuse en apprenant la mort de son père qui avait trahi pour prolonger sa pauvre vie... Dans la voiture qui le ramenait vers le centre, il recommença à se creuser la tête pour trouver le morceau de puzzle qui lui manquait. Les Israéliens étaient de très bons professionnels. Ils n'avaient sûrement rien laissé au hasard. Peut-être que le général El Hussein allait découvrir la clef du mystère en faisant inspecter les voitures de Yasser Arafat.

*

* *

Jamal Nassiv se regarda dans la glace et se trouva l'air d'un cadavre. Il était verdâtre, avec des cernes sous les yeux, et son cou flottait dans sa chemise. Depuis trois jours, il n'avait pratiquement pas mangé. Sur le moment, lorsqu'on l'avait transporté à l'hôpital, avec une douleur aiguë dans la poitrine, il s'était vu mourir. Il se savait sensible, impressionnable, mais n'avait jamais éprouvé cela, cette douleur fulgurante, ce coup de poignard et ensuite la main géante qui comprimait sa poitrine et l'empêchait de respirer.

On avait diagnostiqué un début d'infarctus dû au stress et à l'abus de tabac. Il était resté sous calmant une douzaine d'heures, avant de

regagner son domicile. Yasser Arafat avait pris de ses nouvelles, lui conseillant de ne pas se surmener. Ensuite, il était revenu au bureau, comme un zombie.

L'enquête sur la cellule du Hamas avait été vite bouclée. Deux de ses membres avaient été relâchés. Les autres allaient croupir en prison en attendant un hypothétique jugement. Ce n'était pas l'affaire du siècle. Rien dans les procès-verbaux ne faisait allusion à des prolongements plus intéressants. La mort durant son interrogatoire de Mehdi Al Bayuk n'avait pas soulevé de curiosité particulière. Ce genre de bavure était relativement courante, étant donné les méthodes féroces de la Sécurité préventive palestinienne.

Le matin même, Jamal Nassiv avait reçu un avis de sa banque à Zurich, annonçant que le montant de la transaction d'acier avait été crédité... Les Israéliens tenaient parole. Il lui restait une angoisse majeure, l'avenir. Si le plan israélien se réalisait, il risquait d'être inquiété.

Il alluma une cigarette, malgré la recommandation du médecin, et se dit que les jours qui suivraient allaient passer très lentement. Quand il fermait les yeux, il entendait la voix déformée par la douleur de Mehdi Al Bayuk lui révéler son secret. Il aurait donné n'importe quoi pour l'oublier... Car, en dehors des Israéliens, il était le seul à le détenir. Heureusement qu'ils l'ignoraient. Sinon, sa vie ne vaudrait pas cher.

*

* *

Malko, après avoir rendu son ordonnance à Majida Al Bayuk, avait regagné le *Commodore*. Cherchant toujours la solution à son dilemme. Il aurait tellement voulu parler à Jeff O'Reilly ! Dire à l'Américain que son intuition s'était révélée juste. Ce serait pour son retour à Tel-Aviv. Il se mit une fois de plus devant CNN. Les nouvelles locales étaient toujours aussi mauvaises, un soldat de Tsahal tué à un barrage, des colons mitraillés, six *chebabi* abattus alors qu'ils lançaient des pierres. Une voiture bourrée d'explosifs désamorçés à temps à Mea Shearim, le quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem. Et toujours les brimades à l'encontre des Palestiniens, l'étranglement économique, les rafales tirées sur les passants.

C'était la Haine contre la Peur. L'une se nourrissant de l'autre. Jour après jour, les Israéliens découvraient qu'Ariel Sharon ne pouvait pas faire de miracles... Qu'Israël était perméable, que l'ennemi était déjà dans ses murs. Bien sûr, on pouvait bombarder Bethléem ou Hébron, réduire en poussière des bâtiments officiels palestiniens, tuer quelques responsables de l'Autorité palestinienne. Et ensuite ? Comme le phénix, les adversaires d'Israël renaissaient de leurs cendres, en pire.

Les vagues de jeunes armés de pierres avaient laissé la place à des commandos armés de fusils à lunette, de mortiers et d'explosifs. Et, en Israël, les gens devenaient paranoïaques, la vie ralentissait.

Même les cris de haine de l'extrême droite israélienne appelant au bombardement de Damas ou du Caire n'étaient plus écoutés. Confusément, les gens sentaient que ce n'était pas la solution.

Le problème c'est qu'ils étaient *tous*, bon gré mal gré, enfermés dans un huis clos de plus en plus sanglant, de plus en plus désespéré.

Malko ferma la télé. Il en avait ras le bol de ces horreurs. Une nouvelle journée d'inaction s'annonçait.

Ne sachant comment s'occuper, il appela Kyley Carn sur son portable. La jeune journaliste australienne était sa seule détente à Gaza. À la fois sexuelle et intellectuelle. Leurs relations, vieilles maintenant de plusieurs jours, n'étaient entachées d'aucun sentimentalisme, ni d'aucune contrainte. Ils se voyaient quand ils en avaient envie et faisaient l'amour sans préavis. Dans ce domaine, Kyley semblait apprécier les « avancées » que Malko lui avait apportées et apprenait vite. Lorsqu'elle retournerait dans son lointain continent, *the land down under*, elle pourrait faire du prosélytisme.

— Yes ? répondit la jeune Australienne.

— C'est moi, dit Malko. Quel est le programme aujourd'hui ?

Kyley Carn eut un soupir découragé.

— Toujours le même ! Je suis Arafat. Aujourd'hui, il va au Conseil palestinien et dans une heure, il doit y prononcer un discours en présence d'Abu Ahra, son président. C'est au centre culturel, dans Gamal Abdel Nasser Street. Vous voulez venir ?

Malko hésita à peine avant de dire oui. C'était quand même plus gai que de croupir au *Commodore* dont le silence rappelait le château de Marienbad.

— Oui, dit-il. Je vous rejoins à l'*Al Deira*.

— Vite alors ! précisa-t-elle. Stan est déjà en bas avec son matos.

Leur liaison faisait au moins un heureux, le cameraman homosexuel de Kyley qui pouvait s'éclater à l'aise sans se croire obligé de tenir compagnie à la journaliste.

*

* *

Il était midi à Jérusalem et un vent glacial soufflait du nord, du lac de Tibériade, sur les collines pelées qui entouraient la Ville sainte. Par moments, Schlomo Zamir, qui était plutôt athée, se demandait comment un Dieu supposé doué de toutes les qualités, et donc de l'intelligence, avait pu choisir un endroit aussi dépourvu de charme pour y bâtir son Q.G. !

Il avait mis près de deux heures pour venir de Tel-Aviv et

maintenant il progressait mètre par mètre dans l'embouteillage habituel à l'entrée de Jérusalem. Au feu rouge, devant lui, un religieux tout en noir mendiait avec agressivité, le regard halluciné, secouant sa sébile sous le nez des automobilistes pour réclamer une participation à la construction d'une *yeshiva* [51]. Celles-ci poussaient comme des champignons tout autour de Mea Shearim, qui s'agrandissait à vue d'œil. Bientôt, les juifs orthodoxes, qui représentaient déjà 29% de la population de Jérusalem, seraient majoritaires...

Et alors, bonjour les problèmes ! Ils barraient déjà les rues de leur quartier le jour du *shabbat* pour empêcher la circulation automobile et lapidaient les audacieux qui passaient outre.

Ce que reprochait surtout Schlomo Zamir à ces religieux, c'est de refuser toute forme de service militaire au nom de la religion. Il enrageait de voir de jeunes appelés risquer leur vie dans les colonies pour tous ces gens qui prétendaient dialoguer directement avec Dieu, mais ne prenaient aucune responsabilité... Lui était un patriote, il s'était battu lors de deux guerres et n'avait jamais fui ses obligations. Il considérait comme normal de lutter pour son pays, par tous les moyens, et n'aurait jamais désobéi à un ordre.

Désintéressé, il consacrait à son métier toute son énergie et ses loisirs. Comme il ne pouvait parler à personne de ses activités, il se réfugiait chez lui devant la télé pour regarder des cassettes ramenées de l'étranger.

Il regarda le mendiant, se disant que s'il ne tenait qu'à lui, il enverrait tous les hommes en noir de Mea Shearim faire du déminage. Et Dieu reconnaîtrait les siens ! Il sauta de sa voiture et grimpa les marches du perron, allant directement dans la salle de conférences où il avait été convoqué.

Rien qu'à voir les visages souriants des quatre hommes qui l'attendaient, Schlomo Zamir sut ce qui se passait avant qu'ils ouvrent la bouche. C'est le Premier ministre lui-même, affable, qui lui offrit de s'asseoir et lança d'un ton enjoué :

— Schlomo Zamir, c'est maintenant qu'on va voir si vous êtes toujours aussi bon.

Intérieurement, l'homme du Shin Beth se sentit gonflé de fierté. La politique n'était pas son domaine. Mais désormais, la politique reposait sur lui.

— Vous ne serez pas déçu ! assura-t-il de sa voix lourde et lente.

*

* *

Le piquet des journalistes piétinant en face du centre culturel où Yasser Arafat prononçait son discours était réduit à sa plus simple expression, deux photographes locaux travaillant pour des agences,

Kyley Carn et Malko !

Plus, évidemment, le triste cameraman australien, blanc comme un cierge, qui semblait porter sur ses épaules, en plus de sa caméra, toute la misère du monde. Pourtant, avec Malko, il commençait à s'apprivoiser, lui expliquant qu'il regrettait l'Australie et ses grands espaces et qu'il n'aimait ni les Juifs ni les Arabes, espèces pratiquement inconnues dans l'hémisphère Sud.

Brouhaha, agitation. Yasser Arafat allait sortir. Le chef du protocole, tout en s'affairant, adressa un sourire complice à la journaliste australienne. Elle faisait désormais partie des meubles.

Deux choses se produisirent en même temps, Yasser Arafat émergea du building, protégé comme d'habitude par sa haie humaine et une de ses grosses Mercedes 600 blindées noires sortit du parking pour venir se ranger devant le bâtiment. On aperçut vaguement le célèbre keffieh, quelques instants avant que son propriétaire ne plonge dans la voiture entourée de soldats. Au moment où ceux-ci s'écartaient, Kyley Carn, debout à côté de Malko, sursauta soudain. Fouillant dans la poche de sa canadienne, elle en sortit un portable, puis s'immobilisa, le remettant dans sa poche.

— Je deviens folle ! dit-elle à Malko, j'ai cru qu'il sonnait...

Consciencieusement, son cameraman filmait la Mercedes immatriculée 0004 en train de s'éloigner, suivie de l'ambulance et des véhicules de protection. Malko eut tout à coup l'impression qu'il venait de trouver le dernier morceau du puzzle.

CHAPITRE XIX

Le général Atep El Husseini avait sa tête des mauvais jours quand il pénétra dans le salon où Malko patientait depuis près d'une demi-heure. C'est lui qui avait demandé cette entrevue. On apporta le sempiternel thé et le chef du Moukhabarat annonça :

— Je reviens de Al Muntada. J'ai parlé à Abu Amar. Il remercie les Américains de se soucier de son sort. J'ai fait examiner les cinq voitures qu'il utilise régulièrement à l'aide de tests électroniques. On n'a rien trouvé. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus.

— Vous l'avez mis au courant de *tout* ?

— De tout, confirma El Husseini. Je n'ai pas le droit de lui cacher des choses aussi graves.

— Pour Jamal Nassiv aussi ?

— Je lui ai tout dit. Y compris vos soupçons.

— Que va-t-il faire ?

— Rien. Il y a un proverbe chez nous qui dit que si tu t'assois au bord de la rivière, tu finiras par voir passer le cadavre de ton ennemi... Nous n'avons aucune preuve. Mais Abu Amar en tirera les conséquences. Et désormais, il est prévenu. Je vous remercie pour les risques que vous avez pris. Vous resterez à tout jamais un ami. Mais pour l'instant, je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus. Je pense que les Israéliens ont voulu tenter quelque chose, mais qu'ils ont été obligés d'y renoncer et qu'ils ont « démonté ».

Malko but un peu de thé trop sucré. Lorsqu'il était arrivé, il avait décidé de faire part à El Husseini de la dernière hypothèse qu'il avait échaudée quelques heures plus tôt, mais il réalisait que ce n'était encore qu'une construction de l'esprit. Le chef du Moukhabarat était un pragmatique, il voulait du concret. Mais pour cela, il lui fallait prolonger son séjour à Gaza, au moins de quelques jours. Il n'avait guère envie de retourner en Israël les mains vides. Les alliés de la CIA avaient quand même tenté de le liquider, au minimum deux fois.

— Je vais rester ici encore un jour ou deux, dit-il.

Atel El Husseini griffonna un numéro de téléphone sur sa carte et la tendit à Malko.

— Voici le numéro de mon portable. Je le donne à *très peu* de gens. Vous pouvez m'y joindre jour et nuit.

Les deux hommes se serrèrent longuement la main et le Palestinien raccompagna Malko jusqu'à l'ascenseur. Apparemment, l'affaire était terminée pour lui. Malko eut droit à sa BMW personnelle pour le

raccompagner au *Commodore*. Il avait convenu de retrouver Kyley Carn pour dîner, et jusque-là, il n'avait qu'une chose à faire, réfléchir.

*
* *

Malko, en entrant à l'*Al Deira*, se heurta presque à Stan, le cameraman de la journaliste australienne.

— Vous cherchez Kyley ? demanda-t-il.

— Oui.

— Elle est partie à la télé palestinienne, demander un faisceau. Elle en a pour une heure. Vous voulez prendre un verre ?

— Pourquoi pas !

Il n'avait pas envie de retourner au *Commodore*.

Ils s'installèrent à l'extérieur, face à la mer et commencèrent à bavarder de choses et d'autres. Stan semblait, ce soir-là, particulièrement expansif. Malko en comprit vite la raison.

— Ça y est ! annonça le cameraman. Je rentre en Australie dès qu'on a terminé ce job ici. Et on n'est pas près de me revoir !

— Vous n'aimez pas le Moyen-Orient ?

L'Australien eut une moue dégoûtée.

— On mange mal, c'est cher et les gens sont désagréables à Jérusalem. Si encore on était à Tel-Aviv, il y a la mer. Je ne suis pas comme Kyley qui a demandé à venir dans ce pays de merde ! Mais elle, c'est normal, elle est juive.

Malko crut avoir mal entendu. L'idée que Kyley Carn soit juive ne l'avait jamais effleuré.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-il.

— Absolument, confirma le cameraman. Elle vient d'une famille qui a fui l'Europe après l'holocauste et s'est installée à Sydney. Son père était médecin. Elle-même était déjà venue plusieurs fois en Israël, comme touriste. Elle avait d'ailleurs noué une histoire avec un Israélien qui était venu la voir en Australie. Un beau type, fit-il avec une pointe d'envie... Ah, tenez, la voilà !

Kyley Carn traversa la terrasse et se laissa tomber sur une chaise, après avoir embrassé Malko.

— Ça y est, annonça-t-elle à Stan, on a un faisceau demain matin. Avec le décalage horaire australien, ce n'est pas facile. Je suis tranquille pour ce soir.

Tournée vers Malko, elle demanda :

— Où va-t-on dîner ?

Comme s'il avait le choix...

— Il y a un restaurant de poissons, fit-il, à côté du port. Ça changera un peu.

— O.K., je vais me changer.

— Je crois que Stan a rendez-vous, dit Malko. Je peux venir avec vous ?

— Bien sûr, dit-elle, comme ça, vous me direz ce que je dois mettre.

Ils remontèrent ensemble et Malko s'installa devant la télé tandis que la journaliste australienne prenait une douche. Il n'était pas monté par hasard. Dès qu'il entendit l'eau de la douche couler, il s'approcha de la veste en toile de la jeune femme et en explora les poches. Trouvant rapidement *deux* portables. L'un était un Nokia, celui qu'elle utilisait d'habitude, l'autre un Motorola. Ce dernier était éteint. Malko essaya en vain de le rallumer. Ce ne pouvait être que celui qu'elle avait cru entendre sonner la veille. En effet, lorsqu'ils étaient repartis ensemble d'Al Muntada, elle avait repris le Nokia déposé avec les portables des autres journalistes, y compris celui de Malko, au poste de garde avant de se rendre au Centre Culturel. Juste avant que la jeune femme ne ressorte de la salle de bains, il le mit dans sa poche. Kyley était radieuse, sexy, de la gaieté plein les yeux. Enroulée dans une serviette, elle se serra contre lui et dit, le visage levé.

— Tu vas bien me baiser ce soir ?

Malko l'assura que c'était bien son intention.

Lorsqu'ils descendirent, elle prit juste un sac du soir, laissant sa canadienne. Malko ne pensait plus qu'au Motorola au fond de sa poche. Il avait peu de temps pour vérifier son hypothèse et allait devoir improviser. Ils partirent à pied vers le *Commodore*. Le restaurant de poissons était à côté. Vide, à part quatre joueurs de cartes dans un coin. Ils s'installèrent et commandèrent tant bien que mal, le garçon parlant quelques mots d'anglais.

Soudain, Malko mit la main dans sa poche et poussa une exclamation.

— *Shit !* J'ai oublié mon argent dans ma chambre.

Avant que Kyley ait eu le temps de dire quoi que ce soit, il était déjà debout.

— Je reviens, lui jeta-t-il.

À peine hors du restaurant, il composa le numéro de portable du général El Hussein. Priant pour qu'il ne soit pas sur messagerie. Miracle à la quatrième sonnerie, Atef El Hussein fit « allô ».

— Je suis désolé de vous déranger à cette heure, fit Malko, mais j'ai peut-être la clef de notre problème. Pouvez-vous envoyer quelqu'un de chez vous à l'hôtel prendre un paquet à la réception ? Il y aura un mot d'explications avec.

— Il sera là dans vingt minutes, fit simplement le chef du Moukhabarat.

Malko fonça à la réception du *Commodore*, demanda une enveloppe, y glissa le portable et y joignit un mot d'explication. Il

inscrivit le nom du général El Husseini sur l'enveloppe, certain que personne ne chercherait à l'ouvrir...

Quand il revint au restaurant, Kyley Carn était en train de dévorer des olives.

*
* *

Schlomo Zamir était encore à son bureau à neuf heures du soir, bien qu'il n'ait rien de spécial à y faire. Il n'avait pas envie de rentrer chez lui, de retrouver ses enfants, sa femme, la télé, le bruit qui l'empêchait de réfléchir. Il éprouvait une sensation bizarre. Maintenant que « Gog et Magog » était sur des rails et qu'il n'avait plus qu'à attendre, il se posait des questions. Pris par les problèmes opérationnels, il n'avait pas eu le temps de se projeter dans l'avenir.

Désormais, il le devait et cela lui faisait peur. S'il avait été seul, il aurait décroché son téléphone pour tout annuler. Il avait soudain conscience qu'en ouvrant la boîte de Pandore, il risquait de déclencher des forces que personne ne pourrait plus maîtriser. Seulement, il avait l'habitude d'obéir et de ne pas discuter les ordres de ses chefs.

Finalement, il éteignit la lampe de son bureau et sortit.

*
* *

Fiché en elle jusqu'à la garde, Malko regardait les yeux verts de Kyley dans la glace. Il était allongé de tout son long sur la jeune femme, son sexe profondément enfoncé entre ses fesses. Une façon de faire l'amour qu'elle commençait à aimer. Le poisson avait été délicieux pour une fois et, même sans alcool, ce n'était pas un mauvais dîner. Ensuite, ils s'étaient retrouvés dans la chambre de Malko. Kyley semblait particulièrement excitée, comme si elle avait bu. Elle avait demandé à Malko de la lécher avant de la prendre de toutes les façons, « comme une salope », avait-elle précisé avec son drôle d'accent. Il avait l'impression que, pour la première fois de vie, elle donnait libre cours à ses fantasmes.

Maintenant attachée, les jambes écartées, elle jouait au viol, Malko sur elle et son sexe au fond de ses reins. Jamais il ne lui avait aussi bien fait l'amour, et pourtant son esprit était très loin de cette chambre et il devait se concentrer pour ne pas débander. Kyley cambrait ses reins pour mieux le sentir, gémissant chaque fois qu'il la clouait au lit.

La sonnerie du portable de Malko éclata comme un coup de tonnerre.

— Oh non ! Ne répond pas, supplia Kyley, je vais jouir.

— Je suis obligé ! dit Malko.

S'arrachant à ses reins, il alla répondre. Kyley boudait, la tête dans ses mains.

— C'est moi, dit la voix grave du général El Husseini. À qui appartient ce que vous m'avez envoyé ?

Au ton de sa voix, Malko comprit qu'il avait enfin touché le jackpot. Et son érection tomba d'un coup.

— Ce n'est pas qu'un portable, dit le chef du Moukhabarat. Il dissimule un émetteur radio sur une fréquence très particulière, qui n'est pas celle des téléphones. Cet émetteur envoie un signal bref et puissant. C'est le genre de dispositif que les Israéliens utilisent pour déclencher des explosions à distance.

Malko regarda la courbe des reins de Kyley, avec un peu de tristesse.

— Pouvez-vous être au *Commodore* dans une demi-heure ? demanda-t-il. Je vous présenterai le propriétaire de ce portable.

— J'y serai, affirma le général.

Malko coupa la communication. À cause de la télé qui marchait en sourdine, Kyley Carn n'avait pu entendre la conversation. Il revint s'allonger sur elle.

— Qui était-ce ?

— Mon bureau, à New York. Ils demandent quand je rentre.

— Et quand quittez-vous Gaza ?

Il sourit.

— *Maintenant*, cela dépend un peu de vous.

De toute évidence, Kyley était à mille lieues de se douter de sa véritable activité.

Au contact de la chair tiède et ferme, son érection revint très vite. Quand il se planta à nouveau entre ses fesses, Kyley poussa un soupir de plaisir.

Malko se déchaîna, la prenant de toutes ses forces jusqu'à ce qu'ils hurlent ensemble. Ensuite, Kyley soupira.

— Je crois que je suis devenue une salope ! J'ai l'impression de n'avoir jamais vraiment fait l'amour avant de vous connaître.

Malko avait roulé à côté d'elle et, après l'avoir détachée, la contemplait. Elle vit son expression et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je voudrais vous poser une question.

Elle rit.

— Sur mes anciens amants ? Mes kangourous, comme vous dites.

— Non, sur vous.

— *Go ahead*.

— Vous êtes juive, n'est-ce pas ?

Il vit les prunelles de Kyley se voiler. Elle marqua le coup, puis se reprit et dit d'une voix presque naturelle :

— Oui, bien sûr. Pourquoi ? Vous n'aimez pas les juifs ?

— Je n'ai rien contre, affirma Malko. Mais pourquoi avoir prétendu que votre boîte vous avait forcée à venir à Jérusalem ? D'abord, vous y êtes déjà venue et ensuite, vous avez insisté pour y être nommée.

— Qui vous a dit ça ?

— Stan, le cameraman.

— Oui, et alors ? C'est ma vie.

— Pourquoi êtes-vous à Gaza ?

Le regard de la journaliste australienne s'assombrit et elle demanda sèchement, de toute évidence perturbée :

— Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? En quoi cela vous regarde ?

Brutalement, leur complicité sexuelle avait volé en éclats.

— Kyley, dit calmement Malko, il faut me dire la vérité. Un de vos portables est en réalité un émetteur radio vraisemblablement destiné à commettre un attentat. Si vous êtes tout le temps fourrée autour d'Arafat, c'est parce que vous guettez le moment d'activer cet émetteur. Hier, vous avez cru pouvoir le faire lorsque vous m'avez dit avoir entendu sonner votre portable.

L'Australienne demeura muette quelques instants, comme assommée, puis explosa :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de portable ? Où est-il ?

— Entre les mains du général El Husseini, directeur du *Moukhabarat*.

Kyley Carn sembla frappée par la foudre. Malko se demanda si elle n'allait pas se trouver mal. Elle le fixait avec un regard à la fois incrédule, terrifié et plein de haine. Il fut certain à cette seconde qu'elle n'avait jamais soupçonné sa véritable qualité. D'ailleurs, c'était réciproque, jusqu'à la veille. L'un et l'autre, en mission, avaient simplement tenté de joindre l'agréable à l'utile.

Même si le Shin Beth avait eu vent de leur liaison – ce qui était loin d'être certain –, il ne pouvait pas alerter la jeune femme sans risquer d'attirer l'attention sur elle. Kyley Carn retrouva enfin sa voix et demanda.

— Qui êtes-vous ?

— J'appartiens à la CIA, fit Malko. Je suis à Gaza *justement* pour enquêter sur une tentative d'assassinat contre Yasser Arafat.

La jeune femme blêmit et son regard dérapa. Puis, d'un seul coup, elle se leva, nue, blême de fureur et lança :

— Vous êtes complètement fou ! Je ne sais pas de quoi vous parlez !

En un clin d'oeil, elle fut rhabillée. Malko la laissa faire. Au moment où elle allait sortir, il lui lança :

— Les hommes du général El Husseini sont en bas, ils vous

attendent. Je pense que vous devriez m'écouter. Sinon, vous risquez de vivre une expérience très désagréable.

L'Australienne s'immobilisa devant la porte, pétrifiée, le regard fuyant. Elle tenta un dernier bluff.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites...

— Je vais vous faire une proposition, dit Malko. Je sais que les Israéliens se préparent à assassiner Yasser Arafat. J'ai démonté, avec les Services palestiniens, une partie du complot. Le peu qu'il nous reste à apprendre, c'est vous qui pouvez nous le dire. Si vous me dites ce que je veux savoir, dans une heure, vous partez pour Israël et rien ne vous arrivera. Si vous refusez, c'est le général El Husseini qui vous fera dire ce que vous savez et je ne pourrai plus rien pour vous.

La jeune femme demeura muette quelques instants puis explosa.

— Vous êtes abject !

— Nous sommes tous les deux des professionnels, expliqua Malko. C'est oui ou c'est non ? Je vais descendre avec vous. Cela vous donne le temps de réfléchir.

Tout le temps qu'il se rhabilla, Kyley Carn resta muette, comme scotchée au mur. Enfin, leurs regards se croisèrent et elle demanda d'une voix blanche :

— Que voulez-vous savoir ?

— Votre rôle.

Elle avala sa salive.

— Je devais d'abord attendre un signal de Jérusalem.

— Quel signal ?

— Un appel me disant qu'il était temps que je rentre.

— Et ensuite ?

— Cela signifiait que je pouvais passer à l'action. Je devais attendre le jour où je verrais passer Yasser Arafat dans la Mercedes immatriculée 0005. À ce moment, je devais envoyer un signal électrique, en appuyant sur un des boutons du portable que vous m'avez volé.

— Vous risquiez gros...

— On m'a juré que non. L'explosion ne devait pas se produire immédiatement.

Elle parlait rapidement, la tête baissée. Malko triomphait intérieurement. Il ne lui manquait plus que de tout petits morceaux du puzzle. L'opération du Shin Beth était un montage ingénieux où aucun des acteurs ne connaissait les autres. Du beau travail.

— Et vous avez reçu ce signal ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle. Hier.

— Hier, Arafat était dans la Mercedes 0004. Pourquoi avez-vous failli agir ?

— Je me suis trompée, avoua Kyley. J'ai cru d'abord voir la 0005.

— Cela ne vous gênait pas de commettre un meurtre de sang-froid ?

Le regard de Kyley Carn se durcit.

— Arafat est un terroriste ! Il veut jeter les Juifs à la mer. Comme les nazis.

On ne discutait pas avec les fanatiques.

— Une dernière question, dit-il. Votre cameraman sait-il qui vous êtes ?

— Ce cloporte ! Non, bien sûr.

— Bien. Venez.

Face à face dans l'ascenseur, ils n'échangèrent pas un mot. Quatre gorilles du Moukhabarat attendaient dans le hall. Celui qui connaissait Malko s'approcha et lui dit à voix basse :

— Le général est dehors, dans sa voiture...

— Attendez-moi, dit Malko à Kyley Carn.

Atel El Husseinî émergea de sa BMW en voyant Malko. Ce dernier alla droit au fait.

— La Mercedes de Yasser Arafat immatriculée 0005 est piégée. Avec de l'explosif. J'ignore comment. La personne qui devait déclencher l'explosion est la journaliste australienne Kyley Carn, en réalité agent du Mossad. J'ai passé un *deal* avec elle, elle a avoué à une condition : que vous la reconduisiez à Erez *maintenant*, sans rien lui faire.

Le général El Husseinî demeura silencieux quelques instants, puis dit d'une voix altérée :

— Bravo ! Qu'elle vienne. Je vais la conduire moi-même. Vous voulez venir ?

— Non, fit Malko.

Pour ce soir, il en avait fait assez et se sentait vidé. Si Kyley Carn n'avait pas voulu joindre l'agréable à l'utile en ayant une aventure avec lui, il serait reparti bredouille de Gaza.

CHAPITRE XX

Une douzaine de mécaniciens s'affairaient autour d'une Mercedes 600 noire installée au-dessus d'une fosse. Les sièges, l'intérieur, le capot, tout ce qui pouvait renfermer une cachette avait été démonté. La portière arrière droite gisait à terre, dégarnie. Lorsque Malko et le général El Hussein pénétrèrent dans le sous-sol du Moukhabarat, on venait de finir de la dégarnir. Un des hommes s'avança vers l'officier et lui dit.

— Nous avons trouvé, raïs.

Il lui montra l'intérieur de la portière. Collée à la tôle épaisse, il y avait une plaque jaunâtre de quelques millimètres d'épaisseur qui ressemblait à un revêtement antibruit. Dans le coin gauche, on distinguait un petit cylindre de trois centimètres et une boîte carrée de la taille d'une boîte d'allumettes, mais très plate. L'expert montra le dispositif du doigt et expliqua :

— Cette portière a été tapissée avec cet explosif – probablement du RDX – invisible une fois posé. Noyé dans sa masse, il y a un détonateur relié à un dispositif de mise à feu très sophistiqué, un récepteur obéissant à une impulsion radio, relié à une minuterie, de façon à ce que l'explosion ne se produise pas immédiatement. Il n'y a aucune marque de fabrique nulle part.

— Que se serait-il passé ? demanda El Hussein d'une voix égale.

— En explosant, cette charge d'environ un kilo aurait tué tous les occupants du véhicule.

— Très bien, dit le général.

Il ajouta quelques mots en arabe avant de s'éloigner avec Malko. Dans la salle de conférences du quatrième, il alluma une cigarette avec son Zippo et souffla la fumée.

— Je ne saurai jamais comment vous remercier, dit-il. Vous direz la même chose à M. O'Reilly.

Malko triomphait.

— Je comprends maintenant pourquoi Kyle Carn était tous les jours devant chez Arafat. Il fallait d'abord qu'on s'habitue à sa présence et ensuite qu'elle puisse repérer le jour où Yasser Arafat utilisait la voiture piégée par le Shin Beth. Cela n'a pas dû être difficile de faire rentrer cet explosif à Gaza... C'est Mehdi Al Bayuk qui s'est chargé de l'installer. Mais il ne savait pas *comment* il serait déclenché.

— Exact, confirma le général El Hussein. C'est du très beau travail.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, souligna Malko.

Qu'attendaient-ils pour donner le « top » à Kyley Carn ? Plus ils attendaient, plus ils prenaient le risque d'être découverts.

— Je crois que je peux répondre à cette question, dit le général El Husseini. Depuis quelque temps, les Israéliens courtisent de très près Abu Qaser. Or, je crois savoir qu'ils ont conclu un accord il y a deux jours.

— Pourquoi Abu Qaser ?

— Souvenez-vous de Adnan Yassine, répliqua le chef du Moukhabarat. Abu Qaser a été recruté à la même époque par le Mossad. Nous nous en doutions, mais sans en avoir la preuve. Aujourd'hui, ils se préparaient à toucher leurs dividendes. En le mettant à la tête de l'Autorité palestinienne, et en lui faisant signer des accords plus « souples ».

Malko secoua la tête.

— Cela n'aurait pas marché.

Le général sourit.

— Non, en effet. Je pense que cela n'aurait pas marché. Mais les politiciens croient souvent pouvoir manipuler les gens. En empêchant cet attentat, vous avez économisé beaucoup de sang israélien et palestinien. J'espère que les Israéliens choisiront désormais une façon plus pacifique de résoudre le problème qui nous divise.

— Que Dieu vous entende, dit Malko.

Il avait hâte de raconter tout cela à Jeff O'Reilly. Le chef de station de la CIA devait venir le chercher le lendemain pour l'exfiltrer rapidement d'Israël, afin d'éviter toute réaction du Shin Beth.

— Que va-t-il arriver à Jamal Nassiv ? demanda Malko.

Le général El Husseini eut un geste fataliste.

— Dieu prendra soin de lui.

*

* *

Jeff O'Reilly avait tenu à accompagner Malko jusqu'à la passerelle du Boeing de la Swissair le ramenant en Europe. Il n'avait passé que quelques heures à Tel-Aviv, le temps de se faire sommairement « débriefier ». Le vrai débriefing aurait lieu plus tard, à Vienne, quand le chef de station de Tel-Aviv aurait fait son rapport.

L'Américain serra longuement la main à Malko.

— Bravo, mais vous ne vous êtes pas fait que des amis, dit-il avec un sens prononcé de la litote.

Malko eut un geste fataliste.

— Je me suis fait *aussi* des amis.

Il gagna sa place en première et s'installa dans le profond fauteuil. Se demandant où était Kyley Carn. Rien n'avait filtré dans la presse de cette tentative d'assassinat. Dans les Services, on lave son linge sale en

famille.

*
* *

Schlomo Zamir regardait d'un oeil absent le mur de son bureau. Depuis la veille, il savait que l'opération « Gog et Magog », « Armageddon » pour les Américains, n'aurait pas lieu. Quelque part, il ne le regrettait qu'à moitié. Lui avait monté la mécanique infernale, sans se préoccuper du volet politique.

Ce n'était pas sa responsabilité.

Presque sans s'en apercevoir, il attrapa son paquet de Lucky Strike et alluma sa première cigarette de la journée. Il se sentait remarquablement calme, détaché.

Il jeta un regard affectueux au chien rouge qui lui avait tenu compagnie dans les moments difficiles. Il allait terminer sa carrière sur un échec. À cause d'un grain de sable.

*
* *

La veuve de Mehdi Al Bayuk se figea en voyant sur le pas de sa porte un étranger vêtu d'un costume clair, accompagné de Fayçal Balaoui, un chauffeur de taxi qu'elle connaissait de vue. L'étranger déposa sur la table un gros paquet et Fayçal Balaoui expliqua qu'il s'agissait de médicaments destinés à soigner sa fille Majida. Des produits introuvables à Gaza, qui la maintiendraient en vie encore quelque temps et l'empêcheraient de trop souffrir.

— Il y en a pour six mois, précisa Fayçal Balaoui. Après, il y en aura d'autres.

La vieille femme, d'abord interloquée, se confondit en remerciements en se souvenant de l'étranger qui lui avait rendu visite trois semaines plus tôt, en compagnie du chef du Moukhabarat. Un homme dont elle ignorait le nom mais que Dieu protégerait sûrement pour le remercier de lui avoir envoyé ce cadeau magnifique.

L'agent de la CIA qui accompagnait Fayçal Balaoui, mal à l'aise, avait hâte de s'en aller. Il savait qu'il n'aurait pas à revenir. L'espérance de vie de Majida Al Bayuk ne dépassait pas quatre mois.

*
* *

Malko était installé dans le petit salon du château de Liezen où il avait connu des moments tellement agréables avec différentes créatures. Alexandra était à Vienne pour du shopping et il regardait les informations, en dégustant une coupe de Taittinger bien glacé. Le bonheur.

« Escalade au Moyen-Orient », annonça le commentateur. « Les

Israéliens ont à nouveau frappé dans la bande de Gaza en faisant sauter la voiture d'un dirigeant palestinien, Jamal Nassiv, le chef de la Sécurité préventive. Yasser Arafat a dénoncé le terrorisme d'État d'Israël. Le président George W Bush et l'Union européenne ont appelé les adversaires à plus de retenue ».

FIN

Notes

- [1] Sherout Ha'bitachon Ha'Klali. Service de renseignements intérieur israélien, comparable à la DST française, créé en 1948 et comportant environ un millier d'agents.[Ret]
- [2] Service de renseignements extérieur d'Israël.[Ret]
- [3] Armée israélienne.[Ret]
- [4] Schlomo qui pue.[Ret]
- [5] La cerise.[Ret]
- [6] Branche armée du Fatah.[Ret]
- [7] Insurrection populaire.[Ret]
- [8] Marwan, quelle bonne nouvelle ! Vous venez à Tel-Aviv ?[Ret]
- [9] Environ 1200 frs.[Ret]
- [10] Quartier résidentiel de Washington D.C.[Ret]
- [11] Division of Operations.[Ret]
- [12] Répugnant ![Ret]
- [13] Intermédiaire de bonne foi.[Ret]
- [14] Macs.[Ret]
- [15] Officier traitant.[Ret]
- [16] Technical Division.[Ret]
- [17] Viens, viens dans ma chatte ![Ret]
- [18] Saloperie ! en yiddish.[Ret]
- [19] Madame Ashdot, je vous en prie, calmez-vous ![Ret]
- [20] Scientifique israélien enlevé à Londres et emprisonné en Israël pour avoir révélé des secrets sur la capacité nucléaire d'Israël.[Ret]
- [21] Miliciens.[Ret]
- [22] Voir SAS n° 134, *La Source Yahalom*. [Ret]
- [23] Au barrage.[Ret]
- [24] Nom de guerre d'Arafat.[Ret]
- [25] Organisation de Libération de la Palestine.[Ret]
- [26] Les jeunes.[Ret]
- [27] Vous avez de la chance.[Ret]
- [28] Juif né en Israël.[Ret]
- [29] L'oasis[Ret]
- [30] Surnom de Yasser Arafat.[Ret]
- [31] United Nations World Relief Authority : agence des Nations unies chargée des réfugiés.[Ret]
- [32] Front patriotique de libération de la Palestine, dissidence de l'OLP, fondé par Georges Habache.[Ret]

- [33] Immeuble du Q.G. d'Arafat nommé ainsi parce qu'il abritait jadis un club de ce nom.[Ret]
- [34] Aigles du Fatah : commandos d'élite de la branche militaire de l'OLP.[Ret]
- [35] Traîtres.[Ret]
- [36] Jeune Palestinien de douze ans dont la mort fut filmée en direct.[Ret]
- [37] Chéri[Ret]
- [38] Adnan Yassine était un proche collaborateur d'Arafat. En 1993, il fut approché par un agent du Mossad se faisant passer pour un riche égyptien qui se lia à lui, proposant de payer un traitement médical très onéreux à la femme de Yassine. Ce dernier, « retourné », accepta de poser des micros dans le bureau du principal négociateur palestinien, Abu Mazen.[Ret]
- [39] Baisons ! [Ret]
- [40] Bonjour ! [Ret]
- [41] On y va ! [Ret]
- [42] Attache-moi ! [Ret]
- [43] Baise-moi fort ! [Ret]
- [44] Ça fait mal ! [Ret]
- [45] Vous m'avez violée, salaud ! [Ret]
- [46] Siège de la Sécurité préventive. [Ret]
- [47] Environ 400 francs. [Ret]
- [48] Pouvez-vous attendre un moment ? Le docteur va me rappeler. [Ret]
- [49] Il faut que je parle au général El Hussein, immédiatement. [Ret]
- [50] Merci, merci. [Ret]
- [51] École talmudique. [Ret]